MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81290-2

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DELEHAYE, HIPPOLYTE

TITLE:

A TRAVERS TROIS SIECLES

PLACE:

BRUXELLES

DATE:

1920

Master Negative #

93-81290-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

932.5
D372

L'oeuvre des Bollandistes à travers trois siècles. 1920.

Delehaye, Hippolyte, 1859-1941.

À travers trois siècles; l'oeuvre des Bollandistes, 1615-1915; par Hippolyte Delehaye ... Bruxelles, Société des Bollandistes, 1920.

282 p. 19½cm.

Bibliography: p. [245]-282.

Later ed. published under title: L'oeuvre des Bollandistes à travers trois siècles.

91068

Restrictions on Use:

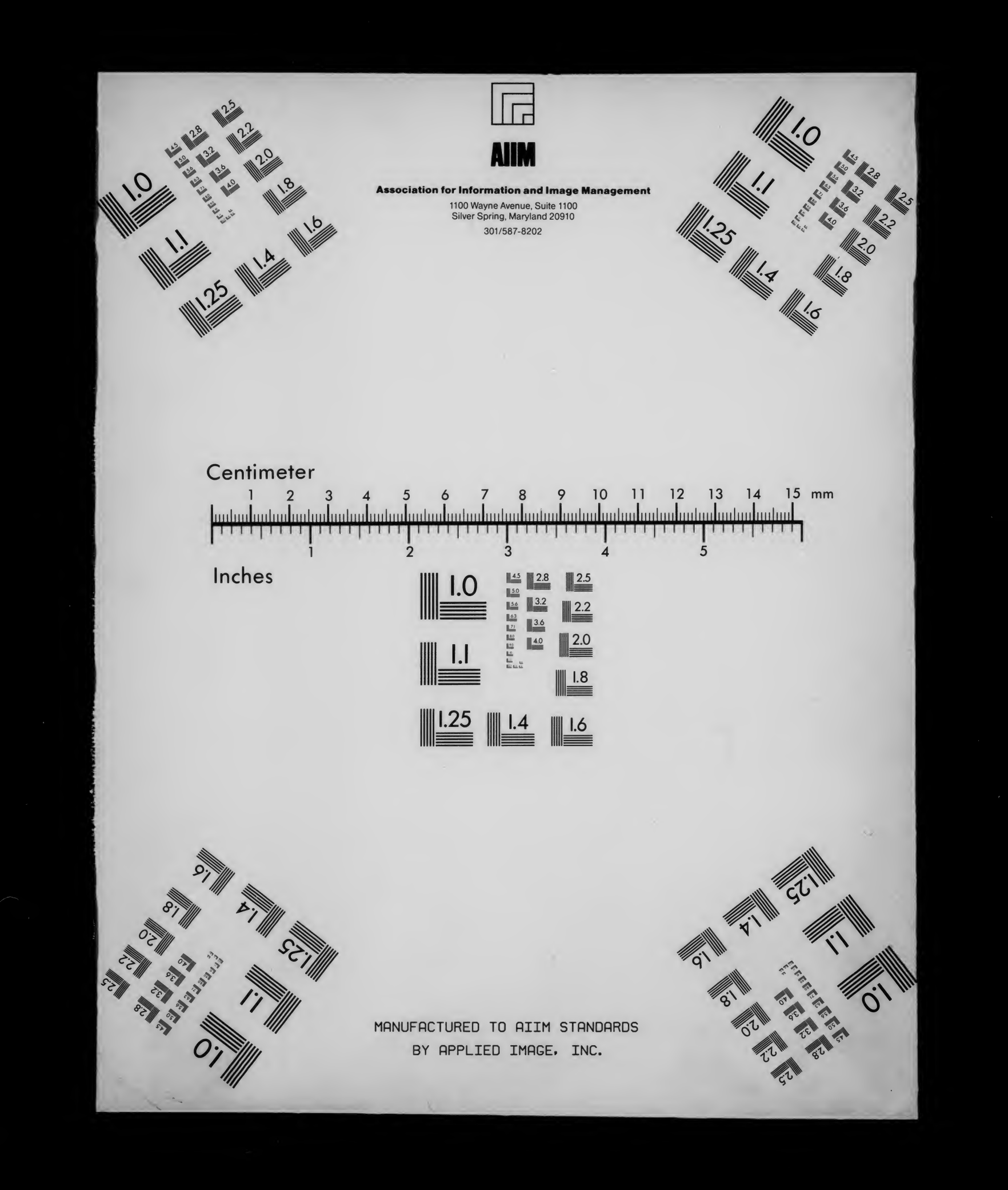
TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X

IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 4/15/93 INITIALS BAP

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York
THE LIBRARIES

A TRAVERS TROIS SIÈCLES

L'œuvre des Bollandistes

1615-1915

PAR

HIPPOLYTE DELEHAYE S. I.

BRUXELLES
Bureaux de la Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel
1920

932.5 D372

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

...ERSIT...

31

Acta Sanctorum

L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES

...ERSIT...

21

Acta Sanctorum

L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES

DES PRESSES DE JULES DE MEESTER & FILS
A WETTEREN (BELGIQUE)

A TRAVERS TROIS SIÈCLES

L'œuvre des Bollandistes

1615-1915

PAR

HIPPOLYTE DELEHAYE S. I.

BRUXELLES
Bureaux de la Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel
1920

21-5127

A

Monsieur J. Franklin Jameson

directeur de

l'American Historical Review

932.5
D372

21 ... 1921 CKW
A.S.P. Feb 24/21

INTRODUCTION

Il y a quelques années, le distingué bibliothécaire de l'Académie des Lincei, rendant hommage, en termes chaleureux, aux *Acta sanctorum*, rappela qu'en 1915 les bollandistes célébreraient le troisième centenaire de l'apparition du *Vitae Patrum* de Rosweyde, qui est comme le point de départ de l'entreprise [1].

A vrai dire, les bollandistes songeaient beaucoup plus à la faire avancer qu'à commémorer des anniversaires. Mais puisque d'autres y pensaient pour eux, pouvaient-ils laisser passer, sans jeter un regard en arrière, la coïncidence

1. G. Gabrieli, *San Brizio e san Niceta* (Grottaferrata, 1912), p. 3-4. En 1893 un bibliothécaire de l'université de Tubingue avait commémoré à sa façon le 250e anniversaire de l'apparition du premier volume des *Acta Sanctorum* par un article aux allures étranges. K. Geiger, *Aus der Welt der Acta Sanctorum*, dans *Deutsch-Evangelische Blätter*, t. XVIII (1893), p. 573-96. Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XIII (1894), p. 288 89.

qui ramenait le second centenaire de la mort de Papebroch († 1714) presque en même temps que le troisième centenaire de cette aurore du bollandisme que fut la *Vie des Pères ?* Le début de 1915 semblait un moment bien choisi pour unir dans un même souvenir reconnaissant celui qui avait préparé les voies aux *Acta sanctorum*, et celui qui fut le plus illustre représentant de la critique hagiographique. Le seul énoncé de la date nous dispense d'expliquer pourquoi ce projet n'eut point de suite.

Si le moment où l'on aime à se laisser avertir, par le millésime, d'un devoir à remplir est passé, il n'est pas trop tard pour donner sur l'œuvre bollandienne, inséparable des noms de Rosweyde et de Papebroch, un aperçu que beaucoup de ses amis réclamaient. Dire comment elle est née, à qui elle doit sa forme et ses accroissements, dans quel esprit elle a été conçue, quelles directions lui ont été imposées par l'évolution de ses principes non moins que par les circonstances, quel est son bilan à l'heure actuelle, comment il faut s'y prendre pour tirer parti des ressources qu'elle a créées, tel est l'objet de ces pages [1].

1. Elles ont paru, à l'exception du dernier chapitre, dans les *Études* de Paris, du 20 mars au 20 août 1919.

L'œuvre bollandienne n'a pas à se plaindre de n'avoir pas été louée selon son mérite. Nous dirons même que sa réputation est un lourd héritage pour ses continuateurs. Il est vrai qu'elle trouve parmi ses admirateurs une classe fort nombreuse de gens qui se laissent volontiers impressionner par le chiffre imposant et le poids des volumes, et qui ont pour les bollandistes une sorte de respect superstitieux : Sacrés ils sont... on sait le reste. Le seul suffrage que puisse ambitionner un érudit, c'est celui de ses pairs ou de ses maîtres, et de ce côté encore les hagiographes n'ont pas été mal partagés. Nous n'avons pas l'intention de rappeler ces témoignages, sinon exceptionnellement. Nous ne voudrions pas, surtout, que cet exposé prît les allures d'un panégyrique. La Société des bollandistes n'a jamais passé pour une société d'encensement mutuel. Mais on ne nous interdira pas d'éprouver une vive sympathie mêlée de gratitude pour ceux qui nous ont ouvert les voies, et de nous rappeler que nous vivons dans le rayonnement de leur gloire. Mieux initiés que beaucoup d'autres aux secrets du métier, nous voyons mieux les difficultés de leur tâche, et il n'est que juste de ne pas dissimuler les mérites de ces pionniers.

Les références n'encombreront pas le bas des pages. Notre source principale sont les *Acta* avec les travaux qui s'y rattachent et surtout les biographies des collaborateurs écrites par leurs collègues et insérées ordinairement dans le premier volume paru après leur décès. Certains dossiers d'archives ont été consultés et aussi la correspondance des anciens bollandistes. Hélas! une partie importante de cette correspondance a péri dans le fatal incendie de la bibliothèque de l'Université de Louvain, où dom Pitra, plus tard cardinal, a trouvé un volume entier de lettres de Papebroch [1].

On pourrait citer un nombre considérable d'articles et de notices ayant pour objet l'ensemble ou quelque épisode de l'histoire de l'œuvre. Nous n'indiquerons que la dissertation du P. Van Hecke : *De ratione universa operis*, en tête du tome VII d'octobre, et l'article du P. De Smedt, *Bollandists*, dans l'*Encyclopédie catholique* de New-York. Et puisque le nom du cardinal Pitra a été cité, nous ne pouvons oublier que les articles enthousiastes consacrés par lui à la collection bollandienne et réunis en volume n'ont

1. *Études sur la collection des Actes des saints* (Paris, 1850), p. 68.

pas peu contribué à attirer sur l'œuvre renaissante l'attention du clergé français. Écrits pour des journaux [1], ils ont gardé l'empreinte de leur origine. Les nombreuses inexactitudes qui les déparent et le style peu en harmonie avec la gravité du sujet ont eu pour effet de les faire vieillir rapidement.

1. Principalement dans l'*Univers*, 1847, numéros des 5, 8, 11, 15, 21, 26 septembre. D'autres parties de l'ouvrage indiqué ci-dessus ont paru dans l'*Université catholique*, 2e série, t. VII, pp. 332, 411, 520 ; t. VIII, p. 37 ; t. X, p. 182.

L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES.

CHAPITRE PREMIER

L'œuvre.

En 1603, le P. Olivier Manare, un Tournaisien, envoyé en qualité de visiteur par le général de la Compagnie de Jésus, parcourait les maisons de la Province de Belgique [1]. Il se faisait renseigner sur les études et tâchait de se rendre compte de la direction qu'il fallait leur donner pour le plus grand bien de l'Église et l'honneur de la Compagnie.

Un des religieux qu'il interrogea à ce sujet, lui dit qu'en lisant les Vies des saints il avait été frappé d'y rencontrer tant d'histoires apocryphes, parfois même d'une orthodoxie douteuse. Les bibliothèques de Belgique étaient riches en manuscrits hagiographiques, et il serait facile d'en faire venir d'ailleurs beaucoup d'autres dont la publication valait la peine d'être entre-

1. *Memoriale de Patris Heriberti instituto quoad sanctorum historias et vitas illustrandas*, à la bibliothèque des Bollandistes, manuscrit 259, publié dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, t. V, p. 263-270. Courte biographie du P. Manare dans B. Losschaert, *P. Oliverii Manarei S. I. Exhortationes* (Bruxelles, 1912), p. 3*-12*.

prise pour la gloire de l'Église et des saints. « Si les supérieurs le jugent bon, concluait-il, et qu'ils m'en donnent le loisir, je n'aurais aucune répugnance à me charger d'un pareil travail. »

L'idée fut accueillie et le visiteur demanda un mémoire à communiquer aux consulteurs de la Province, ainsi qu'un autre destiné au Père général, Claude Aquaviva. Examiné à Rome et à Bruxelles, le projet fut approuvé, et le P. Rosweyde, autorisé à se mettre à l'œuvre.

Le P. Héribert Rosweyde, que nous continuerons à appeler, selon l'usage courant, Rosweyde[1], naquit à Utrecht, le 21 janvier 1569. Reçu au noviciat de la Compagnie de Jésus à Tournai le 21 mai 1588, maître ès arts à l'Université de Douai en 1591, il se prépara de bonne heure aux travaux d'érudition. Il prit l'habitude de consacrer les loisirs que lui laissaient ses études et plus tard son enseignement à visiter les bibliothèques des abbayes voisines de Douai. D'autres villes devinrent par la suite le centre

1. Il signe lui-même Ros-wey dans l'*Album novitiorum*, et c'est aussi la forme adoptée dans les premiers catalogues de la Province belge qui mentionnent son nom. Plus tard, il est inscrit sous le nom de *Rosweydus*. En tête de ses ouvrages, il écrit parfois *Ros-weydus*. Voir l'article *Rosweyde* par le P. Alfred Poncelet dans la *Biographie nationale*.

de ses explorations : Louvain, durant ses études théologiques ; puis Anvers, où il exerçait les fonctions de préfet des études à l'époque où il eut avec le P. Manare l'entretien mémorable qui décida de l'entreprise.

Dès que le Père général eut permis au P. Rosweyde de tourner de ce côté son activité, le P. Bernard Olivier, provincial de Belgique, lui fournit l'occasion d'explorer les bibliothèques de Liège, et rien ne semblait s'opposer à ce que les travaux préparatoires à la publication des vies des saints fussent activement poussés, lorsqu'un professeur de controverse étant tombé malade à Saint-Omer, il fallut que le P. Rosweyde, le seul homme jugé capable de le remplacer, allât occuper sa chaire. Trois années entières se passèrent dans cet enseignement, et l'hagiographe ne rentra à Anvers qu'en 1606. C'est là qu'après avoir mis en ordre les premiers fruits de ses recherches, il traça le plan de la future publication, dans un petit volume intitulé : *Fasti sanctorum quorum vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae*[1]. C'était le dessin net du cadre dans lequel il se proposait de faire entrer les matériaux déjà recueillis en grand nombre. C'était en même temps un appel aux

1. *Antverpiae, ex officina Plantiniana. 1607.*

savants dont il attendait le secours pour compléter listes et dossiers.

Ces Actes des saints représentés par des manuscrits dans les bibliothèques belges étaient au nombre de mille trois cents, et de la plupart il s'était procuré des copies. Pour mieux réussir à intéresser les amateurs d'histoire religieuse, il faisait suivre la liste alphabétique des saints d'un texte que l'on a longtemps regardé comme un document historique de premier ordre et qui n'était connu alors que par des extraits incomplets insérés dans les *Annales* de Baronius : les Actes des saints Tarachus, Probus et Andronicus.

L'exécution du plan de Rosweyde comportait dix-huit volumes in-folio, dont trois volumes préliminaires, douze volumes de Vies de saints, un volume de martyrologes et deux volumes de notes et de tables.

Les trois premiers volumes auraient respectivement pour titres : *De vita Christi et festis eius ; De vita beatae Mariae et festis eius ; De sanctorum festis diebus publice solemnibus.* Les Vies de saints étaient disposées suivant l'ordre du calendrier, un volume par mois. Cette série ne devait renfermer que les textes. Le détail du volume destiné aux *Martyrologia variorum* n'est pas donné.

En revanche. Rosweyde s'explique fort nettement sur la dernière partie, qu'il intitule : *Illustrationes in Vitas sanctorum.* Dans le premier volume, tout entier consacré à l'annotation des textes publiés dans la série principale, il se proposait de traiter les questions suivantes : 1. Des auteurs des Vies des saints ; 2. Des supplices des martyrs ; 3. Des images des saints ; 4. Des rites ecclésiastiques mentionnés dans les *Vies* ; 5. Des rites profanes ; 6. Questions chronologiques ; 7. Questions géographiques ; 8. Glossaire de termes obscurs. C'est un plan complet du genre de notes que Rosweyde jugeait nécessaires pour l'intelligence des textes. Ce qui surprend un peu, c'est qu'il semble n'avoir pas voulu commenter d'après ce programme chacun des documents de la collection, mais écrire des dissertations dont ceux-ci fourniraient les éléments. Il nous avertit, en effet, que le volume sera divisé en huit livres.

Les tables rempliront le dernier volume, et seront au nombre de treize : 1° table alphabétique des saints ; 2° table des saints avec indication du pays d'origine, de la condition, de la qualité, de l'époque, du lieu de naissance, de l'auteur de la Vie ; 3° table des saints par états (religieux, vierges, veuves, personnes mariées) ; 4° table par fonctions et dignités (apôtres, évêques, etc.) ;

5° par pays et provinces ; 6° par localités où les saints sont honorés comme patrons ; 7° par ordre de patronages dans certaines maladies ; 8° par ordre de patronages des divers métiers ; 9° noms propres de personnes et noms de lieux ; 10° textes de l'Écriture ; 11° index pour la controverse ; 12° index pour les catéchismes ; 13° index alphabétique des matières et des mots.

Voici comment Rosweyde entend recueillir et préparer les matériaux.

Pour les Vies déjà imprimées, par exemple dans Lipomano et Surius, ne pas se contenter du texte de ces éditions, mais le collationner sur les manuscrits. On sait que dans les recueils précédents les pièces ont été souvent retouchées pour le style. L'autorité du document s'en trouve diminuée et le sens fréquemment altéré. Des prologues, des miracles, des passages obscurs ont été supprimés. Il faut rétablir les textes dans leur intégrité.

Les pièces dont on ne trouve pas de manuscrits ne seront admises que si l'on a l'assurance qu'elles n'ont pas été retouchées. Quant aux Vies inédites, elles doivent être cherchées partout, et insérées, à leur rang, parmi les autres. Les passages obscurs ne doivent pas être laissés sans explication, et seront éclaircis selon le programme des *Illustrationes*.

Rosweyde terminait son « prospectus » par l'invitation aux lecteurs de lui communiquer leurs observations sur le projet. Il est à croire que l'annotation sous forme de dissertations fut jugée peu pratique, et que Rosweyde reçut à ce sujet des avis dont il tint compte. On le constatera en le voyant à l'œuvre dans le volume du *Vitae Patrum*.

Il serait curieux de connaître en détail les amendements qui furent suggérés à Rosweyde à la suite de la publication des *Fasti*. Est-il exact que plusieurs érudits, notamment Velser, lui conseillèrent de substituer à l'ordre du calendrier l'ordre chronologique et que Rosweyde se rangea à leur avis[1] ? C'est fort possible, mais nous ignorons la source de ce renseignement. La réponse du cardinal Bellarmin est intéressante, et, il faut le dire, peu encourageante. L'entreprise lui paraît immense et elle demandera un temps infini. Quelles dépenses n'entraînera-t-elle point ? Et puis, que va-t-on trouver dans ces textes originaux ? *Ne forte in originalibus historiis multa sint inepta, levia, improbabilia, quae risum potius quam aedificationem pariant*. Ne vaudrait-il pas mieux se contenter

1. Cf. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, t. V (1868), p. 265.

de publier un supplément à Lipomano et à Surius[1]?

D'autres correspondants tinrent à lui prouver qu'à leurs yeux le projet n'avait rien de chimérique. L'abbé de Liessies, Antoine de Winghe, troisième successeur du vénérable Louis de Blois, l'encouragea de toutes manières, et ne se contenta pas de témoigner à l'entreprise le plus vif intérêt. Il la favorisa en remettant à Rosweyde des lettres de recommandation, qui lui donnaient accès aux bibliothèques des abbayes bénédictines, en lui prêtant des livres et des manuscrits, en lui procurant des copies, et, au besoin, des subventions en argent.

Il semblait que rien ne s'opposât plus à la réalisation du plan si soigneusement élaboré. Malheureusement, à Anvers, Rosweyde était distrait de son œuvre par des occupations secondaires qui prenaient le plus clair de son temps. Il demanda à changer de résidence. Le collège d'Anvers le garda trois années encore, qui furent à peu près stériles pour les Actes des saints. Enfin, à force d'instances, il obtint de partir pour Courtrai. Mais à peine y est-il arrivé

1. Lettre du 7 mars 1608, conservée à la bibliothèque des Bollandistes, publiée dans *Acta SS.*, Oct. t. VII, p. 1, et dans Ch. De Smedt, *Les fondateurs du Bollandisme*, dans *Mélanges Godefroid Kurth*, t. 1, p. 297.

que la mort du P. Bauwens, confesseur et préfet des études, le charge d'une suppléance qui dure deux années entières.

En 1612, les supérieurs le renvoient à Anvers, non plus au collège mais à la Maison professe. Il ne la quittera plus jusqu'à sa mort. Sans perdre de vue la tâche qui lui était assignée, il se laissa attarder par d'autres travaux. C'étaient des ouvrages de controverse, des éditions savantes, une Vie des saints en flamand, d'après la « Fleur des saints » de Ribadeneyra, la *Silva eremitarum Aegypti ac Palaestinae*, avec d'admirables gravures de Bolswert, une histoire générale de l'Église, d'après les Annales de Baronius, avec l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas, et il songeait encore à donner des éditions annotées d'Arnobe, de Tertullien, de Lactance, de Minutius Felix, de Prudence et d'autres auteurs chrétiens.

Parmi les travaux scientifiques qui se rattachent étroitement aux Actes des saints, il faut en signaler deux dont l'importance est universellement reconnue. C'est d'abord, en 1613, le *Martyrologe d'Adon* précédé de l'abrégé appelé *Petit Romain*, à la suite d'une édition du *Martyrologe romain* de Baronius[1]. Lipomano s'était

1. *Martyrologium Romanum.... accedit Vetus Romanum martyrologium hactenus a Cardinale Baronio desideratum,*

contenté. dans son quatrième volume, de donner des extraits d'Adon. En 1581, Mosander l'avait publié intégralement, comme supplément à Surius. Mais il s'était permis de modifier l'ordre de la compilation sans d'ailleurs se préoccuper de la débarrasser des éléments étrangers qui s'étaient glissés dans les manuscrits. De plus, il ignorait l'existence du *Petit Romain*, qui se présentait, à cette époque, comme un document de grande importance et sur lequel la critique n'a porté la lumière que de nos jours. L'édition princeps de Rosweyde est faite sur trois manuscrits. Les annonces jugées étrangères au texte d'Adon sont rejetées en appendice. Suivent un certain nombre de notes historiques excellentes et des tables. C'est un appareil scientifique respectable pour l'époque. Il va de soi que l'édition n'est pas définitive, et qu'elle ne pouvait l'être. Elle a longtemps suffi aux besoins.

L'œuvre capitale de Rosweyde, le *Vitae Patrum* parut en 1616. C'est véritablement la pierre fondamentale des *Acta sanctorum*[1].

una cum martyrologio Adonis ad mss. exemplaria recensito opera et studio HERIBERTI ROSWEYDI, *e Soc. Iesu*. Antverpiae, 1613, XXXVI-550 pages, tables, 10-228 pages, tables.

1. *Vitae patrum, de vita et verbis seniorum libri X historiam eremiticam complectentes auctoribus suis nitori pristino restituti ac notationibus illustrati opera et studio* HERIBERTI ROS-WEYDI, LXXIX-1044 pages, index non paginés. Antverpiae, 1915.

Le recueil que Rosweyde entreprenait de publier est un des plus considérables, un des plus célèbres aussi, de toute la littérature hagiographique. C'est l'épopée des origines du monachisme en Égypte et en Syrie, une des plus grandioses et des plus attachantes qui soient. Un grand nombre de manuscrits grecs et latins contiennent soit les éléments, soit la totalité de la collection. Dès le treizième siècle, la *Vie des Pères du désert* est traduite en langue vulgaire et fait une heureuse concurrence à des livres moins édifiants, qui circulaient alors. Ce fut un des premiers ouvrages reproduits par la typographie naissante, et les éditions se multiplièrent rapidement. Ce succès même et cette large diffusion produisirent leurs effets ordinaires, l'incorrection et la confusion, et aucune des éditions existantes, qui n'avaient d'ailleurs qu'un but d'édification, n'était propre aux usages scientifiques. Mettre les textes si nombreux et si disparates dont était formé le recueil artificiel du *Vitae Patrum* à la portée des savants et des lecteurs instruits était une tâche bien lourde. Elle n'effraya point l'intrépide travailleur qu'était Rosweyde. Il s'entoura de tous les manuscrits qu'il lui fut

possible d'atteindre — il en cite vingt-trois — et examina une à une vingt éditions de l'ouvrage, du premier incunable sans date à l'édition d'Alcala de 1596, les compara, les classa, et en tira le texte qui, jusqu'en ces tout derniers temps, a été le point de départ des recherches d'érudition en ces matières.

L'ensemble est divisé en dix livres, dont les derniers ne figurent ordinairement pas dans les collections anciennes.

Le livre Ier est un recueil de Vies de saints, *Vitae virorum* au nombre de seize, *Vitae mulierum* au nombre de onze. Il débute par les Vies de saint Paul l'Ermite et de saint Antoine. L'hagiographie de saint Jérôme y est comprise tout entière.

Le livre II est l'*Historia monachorum* attribuée à Rufin. On sait aujourd'hui que Rufin n'en est que le traducteur. C'est également sous le nom de Rufin que courait le livre III intitulé : *Verba seniorum*.

Une compilation, tirée des écrits de Sulpice Sévère et de Cassien, constitue le livre IV.

Un second recueil de *Verba seniorum*, traduit du grec en latin par Pélage, diacre de l'Église romaine, et divisé lui même en dix-huit livres ou sections, forme le livre V.

Les deux livres suivants contiennent un troisième et un quatrième recueil du même genre

traduits respectivement par le sous-diacre Jean, et le diacre romain Paschase.

Le document qui constitue le huitième livre était cité sous le nom de *Paradis d'Héraclide*. En réalité, c'est l'*Histoire Lausiaque* de Palladius, que Rosweyde rendit à son véritable auteur. Il substitua la traduction de l'humaniste Gentien Hervet aux vieilles versions, qui ne sont point écartées purement et simplement mais rejetées en appendice.

La Φιλόθεος ἱστορία de Théodoret, traduite par Gentien Hervet, et le *Pré spirituel* de Moschus, traduit par Ambrogio Traversari, forment les deux derniers livres de la collection.

L'appendice comprend avec le vieil Héraclide-Palladius un recueil des sentences des Pères d'Égypte, traduites du grec par Martin de Braga.

Chacun des écrits qui composent le recueil, même ceux de l'appendice, est précédé, quand il y a lieu, d'une introduction, *praeludia*, et suivi de notes sur les passages difficiles ou dignes d'être mis en lumière. A la fin du volume, sont placés un lexique des mots rares, *onomasticon rerum et verborum difficiliorum*, une table des matières, une autre des noms de personnes, une troisième des noms de lieux, et des tables spéciales des matières traitées dans l'annota-

tion. L'ouvrage est précédé de prolégomènes généraux, au nombre de vingt-six, sur les sujets suivants : les titres des divers livres ; leurs auteurs ; leur langue originale ; les traducteurs ; l'autorité et l'utilité de ces livres ; les éditions latines et leur classement ; les éditions en langue vulgaire ; les manuscrits utilisés.

Les méthodes minutieuses et précises appliquées de nos jours à l'établissement des textes n'étaient point créées à l'époque de Rosweyde, et il ne faut point chercher dans son édition les résultats qui supposent un travail de ce genre. Mais en dehors de cela, il a abordé tous les problèmes ; son intelligence claire les a nettement posés et résolus avec les ressources d'une érudition solide, sobre et élégante. Si l'on tient compte de l'étendue et de la variété des écrits qui forment le recueil, de l'imperfection des instruments de travail d'alors, des difficultés de l'exécution, on n'exagérera guère en qualifiant de chef-d'œuvre le *Vitae Patrum* de Rosweyde.

Certes, les Actes des saints, traités sur ce plan et d'après cette méthode eussent formé une collection des plus précieuses. Hélas ! l'homme merveilleusement doué et si bien préparé pour donner à l'hagiographie une base scientifique, n'alla jamais au delà du brillant essai où il venait de se révéler. Une traduction flamande des

Vies des Pères (1617), divers travaux qu'il eût dû laisser à d'autres, une seconde édition revue et augmentée du *Vitae Patrum* (1628) le menèrent au seuil de la soixantaine. Il pouvait espérer, grand travailleur comme il était, et admirablement outillé pour la besogne, donner au public une belle série de volumes des Actes des saints, sinon tous ceux qu'il avait promis. La mort vint soudain ruiner ces espérances. Mais la fin du digne religieux fut glorieuse et enviable. Atteint d'une maladie contagieuse au chevet d'un mourant qu'il avait veillé la nuit, il expira le 5 octobre 1629.

Rosweyde laissait une œuvre considérable, mais à l'état de matière brute. Allait-on l'abandonner ou la remettre, pour lui donner une forme, entre les mains d'un homme savant et laborieux ? Telle était la question qui se posait et que les supérieurs de la Compagnie étaient appelés à résoudre. Ils jetèrent les yeux sur le P. Jean Bollandus, alors préfet des études au collège de Malines, et le chargèrent d'examiner les papiers de Rosweyde à la Maison professe d'Anvers. Bollandus jugea ces matériaux trop importants pour n'être pas utilisés et se déclara prêt à les mettre en œuvre, à deux conditions : d'abord, qu'on ne lui imposât aucun plan et qu'il fût libre de suivre son idée ; ensuite, que l'on

retirât de la bibliothèque commune les livres réunis par Rosweyde et qu'on les mît à sa disposition.

Les conditions furent jugées acceptables. Bollandus fut donc, en 1630, enlevé au collège de Malines et attaché à la Maison professe d'Anvers, où il serait chargé de la congrégation latine et d'un confessionnal à l'église. Le provincial se figurait que ces ministères laisseraient au savant assez de temps libre pour mener à bonne fin la publication projetée par Rosweyde. Ce fut, dit Papebroch[1], une providence que le provincial, Jacques Van der Straeten, — il l'appelle *antiquae probitatis vir*, — ne se rendît pas bien compte de ce qu'il imposait à Bollandus et que celui-ci ne vît pas assez clairement à quoi il s'engageait. Plus tard, Bollandus avouera que s'il avait compris dès le début l'immensité de la tâche, il se serait découragé et n'aurait jamais porté si haut son audace et ses ambitions. Il se mit donc au travail avec l'ardeur d'un homme qui s'engage dans une belle entreprise, proportionnée à ses ressources, et dont il entrevoit le terme. Ce n'est pas la première fois qu'une grande illusion se trouva à l'origine d'une grande œuvre.

1. *De vita, operibus et virtutibus Ioannis Bollandi*, n. 20, en tête du tome I des *Acta sanctorum martii*.

CHAPITRE DEUXIÈME

Les ouvriers.

Jean Bollandus était né en 1596, à Julémont (duché de Limbourg, province actuelle de Liège), voisin du village de Bolland d'où sa famille tirait probablement son nom [1]. Il avait trente-six ans. Avant ses études théologiques, il s'était fait la réputation d'un brillant professeur dans les collèges de Ruremonde, de Malines, de Bruxelles et d'Anvers. Une connaissance approfondie de l'antiquité, un goût décidé pour l'érudition, une rare application au travail l'avaient préparé à la carrière si nouvelle qui s'ouvrait devant lui, et, ce qui lui sera d'un précieux secours, dès avant son arrivée à Anvers il se trouvait avoir dans le monde savant de belles relations.

Dans le plan de Rosweyde n'entraient que les saints dont on retrouverait des Actes. Bollandus commença par l'élargir. Que de saints qui ne

1. La maison de Bollandus, qui était bien connue dans le pays, a été détruite lors de l'incendie de Julémont par les Allemands en août 1914.

sont pas représentés dans la littérature hagiographique, soit par une Passion soit par une biographie, et dont l'existence est attestée par les martyrologes ou des témoignages historiques formels, dont le culte au moins est incontestable ! Convenait-il de les négliger entièrement ? Bollandus ne fut pas de cet avis, et il décida que, les Actes faisant défaut, on leur substituerait une notice formée de tous les renseignements puisés aux sources. Il n'admit pas non plus la répartition prévue dans les *Fasti* de Rosweyde entre les textes d'une part et les éclaircissements de l'autre. Le dossier de chaque saint avec tous les accessoires formerait un tout complet. Ses Actes seraient précédés d'une introduction, accompagnés de sommaires, et suivis d'une annotation convenable. Les tables seraient jointes à chaque volume. C'étaient là des innovations très pratiques. On concevait difficilement des prolégomènes généraux sur des matières éminemment disparates, et un commentaire d'ensemble sur une si grande quantité de textes n'ayant souvent entre eux aucun lien. Et puis, quand le public serait-il en possession de ces compléments indispensables, sans lesquels la collection des Actes des saints serait pour beaucoup de lecteurs un livre fermé ?

Car entre les mains de Bollandus la matière

ne cessait de s'accroître. Il écrivait partout, demandait des textes ou des renseignements, et de tous les coins de l'Europe on s'empressait de répondre à son appel. Cette correspondance lui prenait un temps considérable, d'autant que les services rendus appelaient la réciprocité, et que Bollandus était la bienveillance même. Il était toujours prêt à obliger ses correspondants, et la seule liste de ceux qui s'adressèrent à lui pour être aidés dans leurs travaux littéraires ou dans leurs publications est si longue que l'on se demande quels loisirs pouvaient lui rester après avoir satisfait tant de solliciteurs. Il s'aperçut au bout de quelques années que l'accroissement des matériaux était en raison inverse du temps disponible pour les utiliser. C'est alors qu'il fit comprendre aux supérieurs que l'entreprise était au-dessus des forces d'un seul homme et qu'il fallait lui adjoindre un aide, sous peine de la voir échouer.

Une difficulté se présentait. La Maison professe n'avait point de revenus, et ne pouvait supporter les frais d'entretien d'un sujet qui ne serait pas appliqué à ses ministères. Le problème fut résolu par la généreuse intervention de l'abbé de Liessies, l'ami et le protecteur de Rosweyde, qui offrit 800 florins pour aider à constituer une pension au compagnon de Bollan-

dus. Ce ne fut pas un des moindres services rendus à l'œuvre par cet insigne bienfaiteur qui ne cessa, jusqu'à sa mort, de témoigner aux hagiographes sa bienveillance et de les stimuler par ses encouragements et ses conseils. Bollandus et ses collaborateurs ne l'oublièrent point. Ils voulurent que le nom de Liessies fût inscrit en tête de l'ouvrage, et c'est au successeur d'Antoine de Winghe († 1637), Thomas Luytens, que fut dédiée la monumentale préface qui précède le mois de janvier. Celle du mois de février, qui la complète et la corrige en certains points, est adressée à l'abbé Gaspar Roger, et par une exception fort rare, la Vie du vénérable Louis de Blois, abbé de Liessies († 1566), fut insérée, au 7 janvier, parmi les Actes des saints et des bienheureux, qu'elle ne dépare nullement.

Il fut donc admis qu'un assistant serait donné à Bollandus. Le choix se porta sur le P. Godefroid Henschenius, né à Venray en 1601, ancien élève de Bollandus, qui sans doute le désigna aux supérieurs. Henschenius savait en perfection le latin et le grec et semblait organisé pour passer sa vie au milieu des livres. Sa robuste santé lui permettait de résister à toutes les fatigues du travail intellectuel le plus intense. Le choix était heureux et l'amitié qui unissait le maître à l'élève eut les plus féconds résultats.

Au moment où lui arrivait ce secours, en 1635, Bollandus avait terminé en grande partie la préparation des Actes du mois de janvier, et discutait les conditions de la publication avec un grand imprimeur anversois, J. Van Meurs. Il fut convenu que, pendant l'impression des volumes auxquels Bollandus mettait la dernière main, Henschenius s'occuperait des saints du mois de février.

Chacun se mit à l'œuvre, et l'impression des premières feuilles, comprenant les quatre premiers jours de janvier, venait d'être terminée, lorsque Henschenius apporta à son maître le premier fruit de ses travaux : c'était son étude sur les Vies de saint Vaast et de saint Amand (6 février). Il ne s'était point contenté d'encadrer les textes entre une courte introduction et les notes indispensables. Les biographies avaient été l'objet d'une étude approfondie. Aucune difficulté du sujet n'était esquivée. Éclaircir les questions chronologiques, faire connaître les auteurs et les personnages, les replacer dans le milieu et l'époque, relever les erreurs courantes, en un mot éclaircir les textes par un véritable commentaire, tel était le programme que Henschenius s'était donné.

Ce fut pour Bollandus un trait de lumière. Il comprit aussitôt ce que la publication gagnerait

à être faite sur ce plan, et sans égard pour les considérations d'amour-propre, sans crainte du travail qu'entraînerait une si profonde modification dans la manière de traiter les sujets, il prit la décision de remettre sur le métier toute la partie de l'ouvrage déjà prête pour l'impression. Les feuilles mêmes qui étaient tirées furent remaniées, et on pria l'imprimeur de suspendre le travail.

Le premier commentaire important qui allait être mis sous presse, était celui de saint Syméon le stylite (5 janvier). Il fut repris, bouleversé, élargi suivant la méthode de Henschenius, et il en fut de même de tous ceux qui suivirent. Bollandus pria son compagnon d'abandonner provisoirement les saints de février, et de se mettre à ses côtés pour la refonte du mois de janvier. Il lui confia surtout les saints d'Orient, de France et d'Italie, se réservant pour lui-même ceux d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre et d'Irlande. Au terme de cette consciencieuse préparation, fruit d'une collaboration intime, parurent enfin les deux énormes volumes de janvier, en 1643, quatorze ans après la mort de Rosweyde, huit ans après l'arrivée de Henschenius.

La publication provoqua dans le monde savant un véritable enthousiasme. Un champ nouveau était ouvert à la science historique. Comme on

l'a dit, « les prolégomènes placés par les bollandistes en tête des biographies sont les premiers exemples de la méthode critique appliquée aux sources. Pour la première fois, on essayait, sur une large échelle, de classer systématiquement les sources d'après l'âge des auteurs et la confiance qu'elles méritent[1]. »

De toutes parts arrivaient à Bollandus des lettres de félicitations, où parfois les éloges allaient de préférence à la partie qui n'était pas de lui. Il ne voulut pas qu'on pût se méprendre sur l'importance de la collaboration de Henschenius, et exprima le désir qu'à l'avenir, c'est-à-dire à partir des volumes de février, les articles fussent signés par les initiales des auteurs. Mais chez Henschenius la modestie et l'abnégation étaient à la hauteur de la science. Il lui suffisait, disait-il, de l'approbation des saints, et il refusa cette fois d'écouter son maître. L'anonymat fut gardé dans les trois volumes de février ; Henschenius l'exigea encore pour ceux de mars, quoique ces derniers fussent en grande partie son œuvre. Il ne voulait pas que le public s'en rendît compte, et prît une trop haute idée du disciple au détriment du maître. Papebroch plus

1. E. Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie* (München, 1911), p. 328.

tard se promettait, dans quelque volume supplémentaire, de rendre à chacun ce qui lui revenait. L'occasion lui a fait défaut, et nous n'avons plus que pour un petit nombre de travaux, le moyen de discerner la part de l'un et de l'autre.

Les *Acta sanctorum Ianuarii* furent élaborés dans les deux mansardes où Bollandus avait été obligé d'empiler ses papiers et ses livres. Il ne se retrouvait dans l'encombrement que grâce à son excellente mémoire et moyennant des répertoires soigneusement dressés. C'était aussi pour lui une fatigue excessive de gravir si souvent les vieux escaliers qui menaient à ce réduit. Il demanda donc qu'on lui permît de se transporter dans une grande salle située au premier étage et qui ne servait à rien. Les supérieurs se firent prier, mais finirent par lui accorder ce local dans lequel il installa ce qui fut appelé plus tard le Musée bollandien, l'atelier témoin de tant de labeurs, d'où sortirent, jusqu'au cinquantième, les volumes de la collection qui s'imprimèrent à Anvers. L'ameublement se distinguait par sa simplicité : des rayons, des pupitres, des tiroirs en bois blanc. C'est à Bollandus que remontent les traditions de sévère économie qui ont permis à l'œuvre de croître sans être à charge à personne et d'atteindre de grands résultats avec des ressources relativement restreintes.

En 1658 parurent les trois volumes de février qui ne firent qu'ajouter à la réputation des deux auteurs, et qui accusent une égale activité et une expérience plus grande. Le pape Alexandre VII, qui avait été en correspondance avec Bollandus à l'époque de sa nonciature à Cologne, et plusieurs cardinaux désiraient voir à Rome l'auteur d'un ouvrage qui faisait tant d'honneur à la science catholique. Bollandus s'excusa sur le mauvais état de sa santé et envoya à sa place, en 1660, le P. Henschenius, avec le nouveau collaborateur qui venait de lui être donné.

C'était Daniel Papebroch (Van Papenbroeck). Il avait vu le jour à Anvers en 1628, presque en même temps que l'œuvre, et semblait vraiment né pour elle. Il appartenait à une famille très chrétienne qui avait choisi Bollandus comme directeur spirituel et qui le vénérait comme un père. De bonne heure, le grand hagiographe avait eu le pressentiment des destinées du petit Daniel, et il aimait à répéter qu'un jour cet enfant lui succéderait. Il s'intéressa aux progrès du jeune étudiant. Il le dirigeait dans ses lectures, lui recommandait de s'exercer à écrire et l'encourageait à apprendre le grec et d'autres langues. Daniel entra dans la Compagnie de Jésus, et après y avoir terminé le cours de ses études,

en 1659, il fut adjoint aux hagiographes, à la demande de Bollandus.

Le vieux maître ne s'était point trompé. Papebroch sera le bollandiste par excellence. Du jour où il est entré dans la carrière, il se donne corps et âme à la recherche scientifique pour la gloire de Dieu et des saints, bien persuadé que sa tâche est assez importante pour lui interdire de disperser ailleurs ses talents et son activité. Son ardeur infatigable au travail, son jugement, sa critique pénétrante servie par une bonne plume ne tardèrent pas à le mettre au premier plan, et les aînés sentirent que ce jeune homme, qui s'était si rapidement identifié avec l'œuvre, en assurait l'avenir.

Papebroch était de ces chercheurs dont une fée bienfaisante semble diriger les explorations. Les documents les plus intéressants venaient comme d' eux-mêmes se placer sous sa main, les livres les plus rares étaient toujours à sa portée. Rien n'égale l'abondance de son information. Quant à ses commentaires, ils se distinguent par la solidité et une certaine élégance de pensée, qui ne se laisse pas embarrasser par les menus détails. Avec une remarquable sûreté, il sait dans chaque sujet démêler le nœud de la difficulté, et, s'il ne néglige pas les accessoires qui

sollicitent l'attention, il ne se perd jamais dans les minuties.

Pourtant, on remarque qu'il se sent à l'étroit dans le cadre rigide que les circonstances plus que le libre choix des initiateurs avaient imposé à la collection. Il ne peut se résoudre à laisser sans solution des questions d'une portée générale qui n'ont point été abordées encore et d'où dépend souvent l'opinion qu'il devra se faire. Nous n'en donnerons qu'un exemple. A propos d'une fausse charte de Dagobert Ier provenant d'Oeren, il fut frappé des difficultés que rencontre le critique obligé de se prononcer sur l'authenticité d'une foule de diplômes conservés dans les vieux chartriers. Au cours d'un voyage d'études, en 1668, se trouvant durant un mois immobilisé à Luxembourg, il utilisa ses loisirs forcés à étudier cette classe de documents, et crut pouvoir essayer de formuler les règles de la critique diplomatique [1]. Ce travail improvisé, entrepris sur des matériaux insuffisants, contenait une série de remarques fort justes, mais aboutissait à des conclusions extrêmes. Papebroch en arrivait à suspecter l'authenticité de la plupart des anciens diplômes monastiques, notamment ceux

1. *Propylaeum antiquarium circa veri et falsi discrimen in vetustis membranis.* en tête du tome II d'avril.

des vieilles abbayes bénédictines. Ce fut pour Mabillon, qui avait sous la main les riches archives de son ordre, l'occasion de reprendre la question sur une base plus large et de créer ce chef-d'œuvre qu'il intitula : *De re diplomatica*, où la doctrine fut définitivement établie.

On put voir alors que chez Papebroch le caractère était à la hauteur de la science. Il écrivit à Mabillon une lettre admirable, ne lui cachant point que, dans un premier mouvement, il s'était senti un peu mortifié. Mais la raison avait bientôt repris le dessus : « Je n'ai plus d'autre satisfaction, disait-il, d'avoir écrit sur cette matière, que celle d'avoir été l'occasion d'un ouvrage aussi accompli... Chaque fois que l'occasion se présentera, dites bien haut que je suis entièrement de votre avis. Je ne suis pas un savant, mais je désire m'instruire. »

Mabillon était homme à comprendre cette noblesse de sentiments, et la réponse fut digne de celui qui l'avait provoquée. « Je ne puis me lasser, disait-il, d'admirer une si grande modestie jointe à une érudition si profonde. Je n'en connais pas d'exemple aussi illustre. Quel est, en effet, le savant qui, vaincu dans la discussion, a jamais eu le courage de l'avouer et de proclamer publiquement sa défaite ? Vous le faites au delà de tout ce qu'on peut dire, et il ne vous suffit

pas d'être le premier par la science, vous voulez l'être encore par la modestie. Mais loin de moi de m'enorgueillir de mon succès : je préférerais être l'auteur de cette lettre si humble plutôt que de concevoir une vaine gloire pour mon ouvrage. »

L'épisode a été souvent raconté. On ne se lasse pas de le relire, tant il repose des mesquines querelles qui agitent trop souvent le monde de l'érudition (1).

Un autre trait du caractère de Papebroch, c'est le courage scientifique. Lorsqu'il croyait avoir trouvé la vérité, il jugeait de son devoir de ne point la dissimuler, et il n'y faillit point. Nous dirons ce qu'il lui en coûta.

La collaboration de Papebroch commença au tome Ier de mars. Les trois volumes de ce mois parurent ensemble en 1668, ceux d'avril, également au nombre de trois, en 1675. Puis ce sont, en 1680, les trois premiers tomes de mai ; en

1. Sur les relations de Papebroch avec Mabillon, voir un article du P. Albert Poncelet, *Mabillon et Papebroch*, dans *Mélanges Mabillon*, Paris, 1908, p. 171-75. Les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*, t. I, p. 17, font remarquer que Papebroch « ne se contenta pas d'approuver la *Diplomatique* de vive voix et par écrit; il ne cessa de la célébrer dans les ouvrages qu'il imprima depuis. » Suivent les citations à l'appui.

1685, les tomes IV et V ; en 1688, les tomes VI et VII. Les cinq premiers volumes de juin parurent séparément en 1695, 1698, 1701, 1707, 1709. Le nom de Papebroch ne figure plus sur les deux suivants, qui renferment des appendices. Il avait terminé le premier semestre, et fourni la meilleure part des dix-huit volumes qui sont, de l'aveu des connaisseurs, les plus importants de l'ancienne collection.

Avant l'apparition du mois de mars, après de grandes souffrances religieusement supportées, Bollandus était mort, le 12 septembre 1665, universellement regretté, mais laissant en bonnes mains l'œuvre à laquelle son nom restera désormais attaché. Henschenius et Papebroch méritent de partager avec lui le titre de fondateurs du bollandisme.

Les *Acta sanctorum* avaient conquis une réputation européenne. Les supérieurs de la Compagnie ne pouvaient se dispenser de veiller à la continuation de l'entreprise et d'assurer la perpétuité de la tradition. En 1670, le P. Jean Ravesteyn fut adjoint aux deux survivants de la première génération. Le choix fut malheureux. On s'aperçut que le candidat était mieux fait pour la vie active que pour l'austère labeur de l'hagiographie. Il fut remplacé en 1675 par le P. Daniel Cardon, qui succomba, en 1678, victime de son dévouement à l'égard des pestiférés [1]. Ce furent les premiers de cette classe de collaborateurs dont le passage éphémère ne laissa guère de traces, et qui n'ont point pris rang parmi les bollandistes en titre.

Il était urgent de pourvoir au remplacement du défunt. Au mois de mars 1679, Conrad Janninck, né à Groningue en 1650, fut appelé de Malines, où il enseignait le grec, pour prêter son concours aux hagiographes. Il était scolastique ou étudiant, et n'avait pas commencé ses études théologiques. Sa besogne principale fut d'abord d'aider ses aînés dans des tâches secondaires, correction des épreuves, rédaction de tables des matières et ainsi de suite. Il s'y prêta de bonne grâce, et on lui dut la publication rapide des trois premiers volumes de mai. Sous la direction des anciens, il s'initiait ainsi aux

1. Le 28 août 1679, Papebroch écrit à Nicolas Heinsius : « Valet optimus senex Henschenius et senis adhuc horis studet quotidie, iunio eminus praeparanco vacans. Danielem Cardonum, quem toto triennio iam formaveramus in spem successionis, abstulit feralis anni superioris autumnus, qui ex hac una nostra domo intra dies octodecim sustulit evangelicos operarios quatuordecim, dum diu noctuque, requie nulla indulta, ipse aeque ac ceteri assistit aegris moribundisque : quae res etiam mihi altera iam vice morbum letalem attulit. » P. Burman, *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum*, t. II, p. 787.

secrets du métier. Après deux ans et demi, Papebroch le déclara *insigniter probatus*, et demanda qu'il fût envoyé à Rome pour s'appliquer à l'étude de la théologie.

Il put dès lors rendre de précieux services en visitant les bibliothèques, ou en se mettant en rapport avec les savants du pays ; mais ce ne fut qu'à son retour en Belgique que commença sa collaboration aux volumes de la série. A une valeur scientifique incontestable, dont ses travaux rendent témoignage, il joignait des qualités personnelles dont il sut user pour le bien de l'œuvre, en lui ménageant de nouvelles sympathies, en lui suscitant des protecteurs, et, lorsque sonna l'heure de l'épreuve, des défenseurs. Dans les moments critiques où elle se vit menacée par des intrigues qui faillirent compromettre son existence, c'est Janninck qui fut député à Rome pour détourner le coup.

Lorsqu'il quitta Anvers pour aller terminer ses études à Rome, Henschenius et Papebroch obtinrent qu'il fût remplacé, en 1681, par le P. Baertius (Baert), d'Ypres. A peine était-il arrivé que Henschenius mourait. La collaboration du P. Baertius, qui s'étendit du tome IV de mai au tome V de juin, valut aux *Acta sanctorum* quelques bons travaux, mais fut en somme assez effacée. A lire sa biographie, on a

l'impression qu'il se laissa trop distraire des recherches scientifiques par le ministère apostolique. Il rendit d'ailleurs, dans l'administration temporelle, des services appréciés, et l'on note qu'il se chargeait volontiers des besognes matérielles, dont nulle œuvre scientifique ne saurait s'affranchir.

Le P. Nicolas Rayé, de Bruxelles, arrivé à Anvers en 1697, est l'auteur du traité de l'ἀκολουθία de l'office grec, placé en tête du tome II de juin. Il ne fit guère que passer par le musée bollandien, qu'il quitta pour rentrer dans l'enseignement. En 1698, il fut remplacé par le P. François Verhoeven, de Bruges, qui eut à peine le temps de se reconnaître. Il mourut en 1701.

Ce fut pour les *Acta sanctorum* un moment de crise. La même année, le P. Papebroch, déjà aveugle, faillit être emporté par une maladie grave, dont il guérit, il est vrai, comme il guérit de sa cécité. Mais on pouvait avoir des craintes légitimes pour l'avenir, et il était urgent que l'on renforçât la petite compagnie de quelque nouvelle recrue. En 1702, le P. J. B. Sollerius (Du Sollier), de Herseaux (Flandre Occidentale), dut abandonner les exercices de la troisième probation pour prendre la place laissée vide par la mort du P. Verhoeven. Papebroch

lui donna à revoir et à mettre au point son essai sur les patriarches d'Alexandrie. Les commentaires du P. Du Sollier, dont quelques-uns sont fort importants, sont disséminés à travers les sept volumes de juillet et les trois premiers du mois d'août. Son œuvre principale est l'édition du martyrologe d'Usuard, publiée dans les suppléments de juin, et qui est restée pendant deux siècles la meilleure contribution à l'étude des martyrologes historiques.

Il géra pendant vingt ans les intérêts matériels de l'œuvre, et obtint, pour l'impression des *Acta sanctorum*, un privilège qui mit fin à de grands embarras. Son administration fut signalée par quelques mesures d'ordre intérieur. Jusqu'alors tout le travail des hagiographes s'était fait dans la bibliothèque, où chacun avait sa place marquée. Sollerius réussit à faire donner à ses collègues des chambres voisines de la bibliothèque. On était ainsi à l'abri de certaines distractions et de l'importunité des visiteurs qu'il fallait introduire dans le local commun. L'œuvre collective profita-t-elle de cette innovation? La question peut être posée.

Papebroch vivait dans la retraite, Janninck et Baert étaient malades, et tout le poids du jour et de la chaleur reposait sur Du Sollier. En 1713, le P. Pinius (Pien), de Gand, fut désigné pour

partager son fardeau. Pinius fut un auxiliaire modeste et laborieux, qui prit une part notable à la rédaction des sept volumes de juillet, des six volumes d'août et du premier de septembre. Les Actes du fondateur de la Compagnie de Jésus, que les bollandistes se devaient de ne point traiter comme le « commun des saints », furent confiés au P. Pinius. Son commentaire sur saint Ignace, au 31 juillet, est, maintenant encore, une source précieuse de renseignements. Non moins appréciés sont ses travaux sur les anciennes liturgies de l'Espagne, qui sont un fruit de son voyage d'études dans la Péninsule.

Le P. Baert, mort le 27 octobre 1719, fut remplacé la même année par le P. Cuperus (Cuypers), d' Anvers. Son nom figure sur les volumes de juillet à partir du troisième, et sur les six volumes d'août, qui tous contiennent des commentaires signés de lui et pleins de choses, mais prolixes. Le grand traité sur la chronologie des patriarches de Constantinople, en tête du tome premier d'août est de sa main. Il travailla à perfectionner l'outillage scientifique du musée bollandien, notamment en développant la série des répertoires à l'usage commun.

Deux ans plus tard, en 1721, le P. Pierre Van den Bossche (Bosschius), de Bruxelles, vint le rejoindre. Il était destiné à prendre la

place de Janninck, qui mourut en 1723. Sa carrière ne fut pas très longue. Il mourut en 1736, quinze ans après son arrivée à Anvers. Sa collaboration commence au tome IV de juillet et se termine au tome III d'août.

L'année même de la mort de Bosschius, le P. Du Sollier, accablé par l'âge et les infirmités, prit sa retraite. Pour combler ces deux vides, on ne trouva d'abord qu'un seul homme capable de prendre une si lourde succession. Il est vrai qu'il avait les épaules robustes. Le P. J. Stilting, né à Wijck, avait terminé son éducation à Anvers et montra dès l'abord toutes les qualités que réclame l'œuvre bollandienne, y compris une activité infatigable. Les volumes auxquels il collabora, le tome V d'août et les suivants jusqu'au tome Ier d'octobre, qui parut en 1765, trois ans après sa mort, contiennent à peu près deux cent cinquante de ses commentaires sur les sujets les plus variés.

L'œuvre va de nouveau traverser une période difficile, et l'on constate que le recrutement se fait avec beaucoup de peine. Du Sollier meurt en 1740, Cuperus l'année suivante. C'est vers ce moment que l'on voit apparaître et disparaître après un petit nombre d'années, les noms des PP. Perset d'Audenarde, Limpens d'Aelbeke, Van de Velde d'Anvers, Trentecamp d'Audenarde,

Dolmans de Lummel. Défaut de santé, manque d'aptitude ou de vocation, tous finissent par renoncer à la carrière hagiographique pour être appliqués à d'autres fonctions. Seuls à persévérer sont les PP. Constantin Suyskens, de Bois-le-Duc, arrivé en 1745, et Jean Périer, de Courtrai, arrivé en 1747. Lorsque Pinius mourut, en 1749, la place resta vacante jusqu'en 1751. Son successeur, le P. Urbain Stickerus (De Sticker) mourut au bout de deux ans. Il fut remplacé, en 1754, par le P. Clé, d'Anvers, qui sept ans après fut détaché de l'œuvre, pour prendre à Louvain la chaire d'Écriture sainte. Plus tard, il devint provincial de la Compagnie.

Le P. Corneille De Bye (Byaeus), d'Elverdinghe, prit sa succession en 1761. Il était à peine installé à la Maison professe, que la mort emportait successivement les PP. Stilting et Périer, le 28 février et le 23 juin 1762. Les vides furent comblés la même année par les PP. Jacques De Bue (Buaeus), de Hal, et Joseph Ghesquière, de Courtrai. Ce dernier fut, en 1771, appliqué à une autre entreprise historique, dont nous aurons l'occasion de parler. C'est l'année même de la mort du P. Suyskens, le dernier bollandiste qui mourut à la Maison professe d'Anvers. Sa place fut prise par le P. Ignace Hubens, d'Anvers, qui, avec les PP. De Bye et De Bue, devait

connaître les tristes jours de la dispersion et assister à l'agonie d'une œuvre qui, à travers des épreuves de tout genre, avait donné tant de signes de vitalité. Le tome III d'octobre, le cinquantième de la collection, daté d'Anvers 1770, est signé : *a Constantino Suyskeno, Cornelio Byaeo, Iacobo Buaeo, Iosepho Ghesquiero e Societate Iesu presbyteris theologis.* Le suivant paraît dix ans plus tard à Bruxelles, avec les mêmes noms, auxquels s'ajoute *Ignatius Hubenus.* La mention *e Societate Iesu* a disparu.

C'est peu de chose en apparence que la suppression de ces trois mots, et pour un observateur superficiel, qui ne jugerait que par l'aspect extérieur et l'ordonnance des volumes, l'œuvre continue sa marche comme par le passé. En réalité. elle est frappée à mort, et ressemble à ces malades qui conservent l'apparence de la santé et dont les médecins prédisent la fin à brève échéance. Le groupe qui a réalisé les *Acta sanctorum* peut avoir l'air de vivre d'une vie propre et indépendante. Son union à la Compagnie, qui lui communique sa stabilité, l'entretient de ses ressources, le soutient de son esprit, est la condition même de son existence. Le lien étroit qui unit les membres rend possible l'intime collaboration qu'exige une tâche aussi longue et aussi pénible, et sans la perpétuité d'une

tradition assurée par la prévoyance des supérieurs. préparant méthodiquement des sujets et appelant leurs réserves au moment où l'effort semble fléchir, on ne comprend pas qu'une entreprise littéraire réclamant les forces de plusieurs générations, puisse être assurée de la durée.

Il faut dire que, dans le choix des initiateurs, on eut la main heureuse. Bien qu'il n'ait collaboré qu'à huit volumes de la collection, c'est à juste titre que la petite société hagiographique s'abrite sous le nom respecté de Bollandus. Les plus hautes qualités de l'esprit et du cœur, l'élévation des sentiments, l'attachement inébranlable à tous les devoirs de sa vocation religieuse, l'exemple donné à tous de la piété et de l'abnégation lui assurèrent sur ses compagnons un ascendant qui donna le pli le plus heureux à l'œuvre naissante. Dans un travail qui demandait des aptitudes aussi diverses, où il fallait compter souvent sur les lumières d'autrui et savoir se soumettre à une discipline étroite et à un contrôle incessant, il comprit toute l'importance d'une collaboration intime et la nécessité de grouper autour d'un seul des esprits qu'aucun dissentiment important ne sépare. Pour être sûr de fonder une école, il voulut former une famille et il y réussit. C'est toujours avec

une affectueuse vénération que ses compagnons parlent de leur maître Bollandus. L'histoire intérieure de la maison est bien connue par les biographies de Bollandus et de ses continuateurs, par les relations de voyage, par la correspondance, et, dans les *Acta sanctorum*, par une foule de détails familiers que l'on savait à cette époque mêler aux discussions les plus graves. Il apparaît clairement qu'une seule préoccupation les anime tous : la réussite de l'œuvre qui les a réunis. Chacun énonce librement ses idées, suggère des améliorations, communique ses trouvailles. Toute découverte est accueillie avec joie comme un accroissement du patrimoine commun, et lorsqu'on porte à Bollandus le résultat de nouvelles recherches sur des sujets qu'il a lui-même traités, il répond simplement qu'il aurait bien dû y songer le premier.

Je ne sais comment on a pu dire que Papebroch engagea délibérément les *Acta sanctorum* dans les voies de la critique « non sans quelque résistance de la part de ses collaborateurs[1]. » On était parfaitement d'accord sur les principes, qui furent naturellement appliqués avec plus de suite à mesure que l'on acquérait plus d'expérience. Bollandus l'avouait, et Papebroch ne se lassait pas de le répéter : dans le métier d'hagiographe, on apprend tous les jours. Il y a dans les Actes de février un sensible progrès sur ceux de janvier, et si l'on veut consulter la nouvelle préface que Bollandus mit en tête du second mois, on verra combien son horizon s'était étendu. Il s'est aperçu que les saints irlandais ne doivent point être traités comme les autres, et réclame la publication des martyrologes d'Irlande, espérant en profiter pour mettre un peu d'ordre dans le chaos de cette hagiographie. Il sait ce qu'il faut penser des fausses chroniques espagnoles, et se met en garde contre la richesse un peu suspecte de certains martyrologes monastiques Les saints de Sardaigne, d'abord accueillis sans défiance, seront désormais examinés de près, depuis que l'on sait comment on s'y prend dans ce pays pour multiplier le nombre des martyrs.

Il était impossible que, sur tant de questions nouvelles qui surgissaient, on portât aussitôt un jugement définitif. Lorsque Henschenius et Papebroch furent témoins, à Naples, de la liquéfaction du sang de saint Janvier, ils ignoraient qu'en Italie, dans le royaume de Naples surtout, le même phénomène se répétait alors pour un bon nombre de reliques attribuées à

1. GIRY, *Manuel de diplomatique*, p. 61.

d'autres saints. Est-il étonnant que nos deux savants n'aient point songé à discuter un phénomène dont personne alors ne révoquait en doute le caractère miraculeux ?

Certaines divergences de vues que l'on constate parfois d'une génération à l'autre s'expliquent donc par le progrès des recherches. Mais ce serait une erreur de croire que les hagiographes aient visé, à n'importe quelle époque, à se faire sur toutes choses une opinion commune, ou qu'ils soient jamais arrivés à cet accord impossible des intelligences qui absorbe les idées personnelles dans celles de la collectivité. Sans jamais se départir de la déférence due à leur maître, Henschenius et Papebroch n'hésitent pas à dire parfois fort clairement qu'ils ne partagent pas ses idées sur certaines questions particulières. C'est ainsi qu'ils regrettent qu'il ait accueilli dans les *Acta sanctorum* la Vie de saint Télesphore, imprimée au 5 janvier, et qu'il ait laissé passer, sans faire de réserves plus catégoriques, la Passion de sainte Eudocie au 1er mars. Dans ce dernier cas, Bollandus en avait agi ainsi par égard pour le P. Pierre Poussines, de qui il tenait la pièce, et se contentait de reproduire quelques critiques formulées par ce dernier dans sa lettre d'envoi. Henschenius jugeait qu'il fallait en dire davantage. « Quant à moi, ajoute

modestement Papebroch, je n'étais pas encore capable alors de porter un jugement sur ces matières [1]. »

C'est à Bollandus que remonte la tradition qui supprime dans le groupe des hagiographes toute distinction hiérarchique. L'ancien, le *Senior*, est, par le bénéfice de l'âge, le premier entre ses pairs, *primus inter pares*, et sert d'intermédiaire entre eux et les autorités. Il n'y a d'autres charges que celles de bibliothécaire et de procureur. Encore sont-ce moins des offices auxquels on est nommé, que des corvées qui se distribuent au hasard des circonstances. Le contrôle des travaux est réservé aux collègues. En tout ce qui concerne la marche de l'œuvre, l'ancien doit se mettre d'accord avec les collaborateurs ; l'autorité réside dans le groupe et les résolutions se prennent à la majorité des voix. En cas de parité, l'arbitrage est déféré au provincial.

Parmi les sacrifices que demandent les saints à ceux qui se sont voués à recueillir leurs Actes, il en est un dont le mérite ne peut guère être apprécié que par leurs confrères dans le sacerdoce. Dans les débuts, le manque de ressources

1. *Responsio Danielis Papebrochii ad Exhibitionem errorum.* Pars secunda (Antverpiae, 1697), p. 171.

exigeait que les hagiographes eussent leur part dans les ministères de la Maison professe, et la direction, la prédication, les catéchismes prenaient une bonne partie de leur temps. Bollandus, le premier, sentit combien ce partage était préjudiciable à un travail qui véritablement réclame l'homme tout entier, et il insista auprès des supérieurs pour être déchargé de ces ministères, dans lesquels pourtant il réussissait si bien. A son tour, Henschenius fut souvent troublé dans ses études par le confessionnal, et se laissa parfois distraire par des occupations qui auraient pu être confiées à d'autres. Il regretta plus tard de n'avoir pas donné aux *Acta sanctorum* tout son temps et pria les supérieurs de ne pas permettre que Papebroch fût le moins du monde détourné, sous aucun prétexte, de ses travaux littéraires.

Ici encore, Papebroch est le modèle à proposer. Il sut résister aux séductions qu'exercera toujours sur un religieux fervent le zèle des âmes récompensé par des fruits sensibles, et renonça à ces consolations pour s'adonner tout entier aux fatigues d'un apostolat à longue échéance [1]. Plus tard, il supputa les effets

1. A l'époque de la peste qui avait fait de si grands vides dans les rangs des Pères de la Maison professe d'Anvers,

des diversions acceptées par Henschenius, et constata mélancoliquement que, sans ces retards, au lieu d'arriver à terminer les six premiers mois, on aurait pu atteindre le mois d'août. Aussi se désespérait-il de voir son collègue Janninck entraîné par une passion que la piété semblait rendre excusable. Le Père général fut averti, et donna raison à Papebroch ; Janninck reçut ordre de renoncer à son confessionnal. Lui-même sut gré à son vénéré maître de l'avoir aidé à briser des liens qui menaçaient de le para-

Papebroch fut employé quelque temps à entendre les confessions les dimanches et les jours de fête. Atteint par la contagion, il fut deux fois sur le point de mourir. Il se rétablit, mais tout ministère lui fut interdit par les supérieurs. Voici comment il raconte le fait à son ami Nicolas Heinsius (28 août 1679) : « Quod considerantes superiores, exemerunt me a communi ceteris onere audiendarum stato in loco festis dominicisque diebus confessionum, eo quod huic curae inseparabiliter connexa sint impendenda sanis consilia, aegris solatia, auxilia morientibus, cum grandi impendio temporis nec non vitae periculo quotidiano, quoties solito gravior mortalitas ingruit. Ego huic superiorum voluntati eatenus acquiesco, quatenus meliorem victimis obedientiam esse intelligo : alias quis deses in museo, in eiusmodi publica calamitate (quam utinam diu avertat ab hac urbe Deus !) residere possit, neque malit pro fratribus, extrema ope indigis, animam exponere, et si vocaverit Deus, ponere? » BURMAN, *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum*, t. II, p. 787.

lyser entièrement. Tout le monde fut satisfait, sauf, bien entendu, la clientèle congédiée.

Si l'on en excepte celles des trois fondateurs, qui nous font assister à l'éclosion du plan, aux premiers tâtonnements, à la lente organisation du travail, les biographies des anciens bollandistes sont assez monotones. Une fois la voie tracée, ils la suivent d'un mouvement uniforme. L'ardeur des premiers jours ne se fait plus autant sentir et on s'aperçoit que l'esprit d'initiative trouve beaucoup moins à s'employer. Une loi s'est établie, la méthode est fixée et l'on vit de l'expérience des prédécesseurs.

Il s'en faut cependant que tous les travaux se vaillent et que tous les volumes aient une égale importance. On a distingué dans les *Acta sanctorum* quatre périodes principales. La plus brillante est celle du triumvirat des fondateurs, qui s'étend jusqu'à la fin du premier semestre. La seconde, que l'on peut rattacher au nom de Du Sollier, est plus terne. Une plus grande place est donnée à la dissertation et la tendance s'affirme à épuiser les sujets, au détriment de certains textes que l'on préfère analyser plutôt que de les reproduire intégralement. A partir de Juillet, la disposition typographique s'améliore : on évite les suppléments et les corrections dont Papebroch avait été assez prodigue. Il avait,

il faut le dire, l'intention de réimprimer le premier semestre tout entier, et se proposait de fondre toutes les additions dans la nouvelle édition. Le projet ne fut pas réalisé. Stilting représente assez la troisième période, très laborieuse, mais avec un fâcheux penchant à la polémique. Au lieu de s'en tenir à établir les faits ou la doctrine, on s'embarrasse beaucoup des opinions contraires, et on s'attarde à les réfuter. Ces discussions superflues contribuent beaucoup à alourdir la collection. La dernière période est celle du P. De Bye, qui a laissé de fort bons commentaires, mais qui semble n'avoir fait que des efforts modérés pour ramener les *Acta sanctorum* à la concision des débuts. Les travaux de cette époque se ressentent — et quoi d'étonnant à cela ? — des troubles et des préoccupations du moment. Le temps des études paisibles était passé ; on sentait venir la tempête qui allait tout emporter. Les premiers volumes d'octobre sont nés dans ce cauchemar.

D'autres circonstances ont eu d'ailleurs leur répercussion sur le développement de l'œuvre. Si la campagne menée contre Papebroch ne réussit pas à intimider ce vaillant lutteur, on n'oserait dire qu'elle n'ait point impressionné quelques-uns de ses successeurs, et qu'ils n'en soient venus à tirer avec moins de netteté que

lui les dernières conséquences de leurs recherches. C'est ainsi que parfois dans certains commentaires les prémisses appellent des conclusions hardies qu'on laisse au lecteur le soin de déduire. Et puis, il faut compter avec la variété des tempéraments et des intelligences. L'esprit timide d'un Cuperus arrive à hésiter entre les opinions que l'on peut se faire sur la légende des Sept Dormants et adopte sur l'apostolat de saint Jacques en Espagne des conclusions malaisées à défendre. Mais là même où la solution paraît boiteuse, le lecteur est mis en possession des éléments du procès et en mesure de juger lui-même. C'est une justice à rendre à tous les ouvriers qui ont passé sur le chantier des *Acta sanctorum*, qu'ils se sont livrés à un travail opiniâtre, et qu'ils ont su remuer avec habileté des masses historiques considérables. S'ils n'ont pas toujours réussi à recueillir eux-mêmes le fruit de leur effort, il est rare qu'ils n'aient facilité la tâche à ceux qui s'y sont repris après eux.

CHAPITRE TROISIÈME

Les matériaux.

Pour comprendre l'organisation de l'entreprise de Bollandus, telle qu'il l'avait conçue, il faut avoir devant les yeux son objet propre, qui est de rassembler et de discuter les monuments de l'histoire et du culte des saints, c'est-à-dire des personnages dont la mémoire a été, dans quelque église, officiellement honorée.

Si la discipline des âges primitifs était restée en vigueur, la recherche des matériaux eût été dans chaque cas fort simplifée. Le culte du saint était nettement circonscrit, et c'est dans son église d'origine qu'il fallait s'attendre à trouver les éléments nécessaires pour lui constituer un dossier. De bonne heure se manifesta la tendance à franchir ces étroites frontières. Avec les reliques, qui multiplièrent pour ainsi dire la demeure sépulcrale du saint, avec les relations écrites qui portèrent au loin sa célébrité, les conditions se modifièrent, et si certains cultes conservèrent leur caractère strictement local, le rayonnement plus ou moins intense devint la loi ordinaire.

Les conséquences, au point de vue littéraire, sont palpables. Chaque église possède, en théorie du moins, des documents sur ses saints particuliers, et aussi sur ceux qu'elle emprunte à d'autres églises ; sur chaque saint, sur son histoire parfois, sur son culte toujours, toutes les églises qui l'honorent doivent être interrogées.

Ainsi l'hagiographe qui n'aurait qu'à s'occuper d'un seul saint n'est pas dans les conditions de l'historien qui essaye de mettre en lumière quelque célébrité locale. Il ne lui suffit pas de secouer des liasses d'archives concentrées en un seul dépôt. Son héros est de ceux qui appartiennent à l'humanité et dont le souvenir est resté vivant dans bien des pays où il n'a jamais mis le pied.

Et ce n'est pas à un choix de saints que Bollandus entendait borner son enquête. *Sancti quotquot toto orbe coluntur* : tel était le programme affiché au frontispice de la collection, et de ce chef déjà il n'y avait aucun coin de la chrétienté qui échappât à son enquête.

Les monuments écrits de la vie et du culte des saints sont donc dispersés dans les églises du monde entier ; ils sont rédigés dans toutes les langues. Dans l'antiquité et au moyen âge, les biographes et les panégyristes des saints écrivaient, suivant les contrées, en latin, en grec, en syriaque, en arabe, en copte, en éthiopien, en arménien, en géorgien. Après la conversion des peuples slaves, leur langue devint également une des langues de l'hagiographie et, parmi les plus anciens monuments des idiomes modernes, on compte chez tous les peuples chrétiens des Vies de saints traduites du latin ou du grec, parfois des Vies originales.

L'hagiographie latine l'emporte sur toutes les autres par la richesse de sa production. A s'en tenir aux pièces publiées ou suffisamment connues — et il s'en faut que le domaine soit complètement exploité — l'inventaire latin compte plus de neuf mille numéros contre mille neuf cents en langue grecque et entre douze et treize cents pour la série orientale. Dans ce nombre, ne sont comptés que les récits développés affectant la forme de monographies, à l'exclusion des extraits de chroniques et des abrégés, qui sont innombrables et dont il faut souvent savoir se contenter.

Les manuscrits qui ont conservé le texte des pièces hagiographiques, à quelque catégorie qu'elles appartiennent, ne sont d'ordinaire pas isolés ; souvent ils sont très nombreux et fort dispersés. Il n'y avait pas d'église, de monastère ou d'institution religieuse qui n'en possédât un cer-

tain nombre, non pas exclusivement consacrés aux saints régionaux, mais souvent à des saints de pays fort éloignés dont le culte s'était transplanté ou dont la légende seule avait été acceptée comme aliment de la dévotion. Car il y a, entre les groupements chrétiens, des échanges de légendes qui ne sont pas nécessairement des manifestations d'un culte établi : échanges entre églises de même langue, entre pays grec et pays latin, sorte de commerce littéraire que les rapports de voisinage expliquent suffisamment. Des circonstances particulières favorisent ces communications. Il y a des légendes orientales qui arrivèrent dans nos contrées sans passer par l'intermédiaire naturel, qui est le grec. Grégoire de Tours n'était-il pas en relations avec un Syrien qui lui traduisait les histoires pieuses ayant cours dans son pays ?

Le nombre toujours croissant des textes hagiographiques jetés dans la circulation fit naître tout naturellement l'idée de les grouper en collections et de les disposer dans un certain ordre. L'ordre indiqué était celui de l'usage pratique, l'ordre de succession des lectures c'est-à-dire celui des fêtes ; plus rarement celui des matières. De là naquirent les passionnaires et les légendiers chez les Latins, les ménologes chez les Grecs, contenant les Vies des saints pour tous

les jours de l'année ou à tout le moins pour certaines dates.

Les pièces qui formaient ces recueils étaient souvent bien longues. Elles dépassaient la mesure de la lecture liturgique ou conventuelle, et la dévotion privée s'accommodait mal d'une littérature trop encombrante. De là les précis, soit isolés, soit groupés en collection, formant les légendiers abrégés, dont la Légende Dorée et le Sanctoral de Bernard Guy sont, en latin, les exemples les plus connus, en grec les synaxaires et les recueils de Βίοι ἐν συντόμῳ, dans les littératures orientales, les synaxaires.

En général, les collections ont pour partie commune ce qui a rapport aux saints d'une renommée plus universelle ; il s'y ajoute des parties propres déterminées par l'usage régional. Elles se composent de deux sortes de documents les uns relatifs à l'histoire du saint : ce sont les Passions et les Vies ; les autres à leur culte: ce sont les Translations et les Miracles.

A côté des documents d'allure narrative, il faut placer les martyrologes ou les calendriers qui sont essentiellement des listes de fêtes. Par la nature des choses, chaque église a son calendrier, et l'argument péremptoire de l'existence

du culte d'un saint, c'est son inscription au martyrologe officiel d'une église [1].

La fusion de plusieurs calendriers locaux forme un martyrologe général, et si la compilation est censée formée de la réunion des calendriers de toutes les églises particulières, elle doit prendre le nom de martyrologe universel.

Le nom d'un saint placé à une date déterminée constitue l'élément primitif et essentiel du martyrologe. Dans les martyrologes généraux, il était naturel d'ajouter quelques menus détails pouvant servir à l'identifcation du personnage. La simple annonce se développant en notice ou biographie sommaire caractérise les martyrologes historiques.

Dans la variété de leur contenu et de leur rédaction, les manuscrits des calendriers et des martyrologes sont innombrables, et il n'en est pas un seul, dans quelque milieu qu'il ait été écrit, qui n'offre des particularités et dont les caractéristiques ne demandent explication.

Les documents que nous venons de passer en revue n'épuisent pas la série des textes auxquels le culte d'un saint peut donner naissance. A partir d'une époque qu'il est inutile de déterminer ici, apparaissent les procès de canonisation,

1. Voir notre article *Le témoignage des martyrologes*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XXVI, p. 78-99.

les diplômes attestant l'authenticité des reliques, puis les inscriptions votives, les monuments liturgiques, sans compter les chroniques relatant incidemment des faits importants au point de vue de l'hagiographie.

Il serait inutile de continuer cette énumération pour faire comprendre que la masse des matériaux accumulés dans le vaste champ que Bollandus allait défricher est formidable et que, s'il avait fallu du premier coup embrasser l'ensemble des sujets et des sources qui s'y rapportent, l'entreprise eût mérité d'être taxée de folie. Pouvait-on visiter toutes les églises, lire et inventorier les pièces de toute étendue et de tout caractère, écrites dans une vingtaine de langues, en opérer le triage avec sûreté ?

Les circonstances se chargèrent de simplifier quelque peu le problème et d'imposer une sélection de matériaux à laquelle l'organisation d'une entreprise scientifique aurait pu difficilement se résoudre.

Beaucoup de documents dont nous avons actuellement le devoir de nous entourer étaient alors inaccessibles et pratiquement inexistants. Au dix-septième siècle, toute l'hagiographie orientale était ignorée, et sauf de minimes exceptions, on manquait des moyens de se renseigner et d'atteindre les sources. L'hagiographie

slave était presque aussi bien défendue contre la curiosité scientifique par l'ignorance des langues, l'absence de tout travail préparatoire et l'état des pays qu'il eût fallut explorer. L'étude des littératures modernes à leurs premiers débuts n'était guère commencée, et la mode ne poussait pas les érudits dans cette voie. Ne savait-on pas d'ailleurs qu'au point de vue de l'histoire cette littérature de traductions, dont on possédait les originaux, pouvait être négligée ?

Tout cela ne laissait pas de restreindre quelque peu un horizon démesurément vaste. Le monde qui s'ouvrait devant les hagiographes était le monde grec et le monde latin, et la documentation restait confinée dans le cercle des langues classiques. C'était encore un domaine immense, et il faut se reporter à cette époque pour apprécier l'effort des pionniers qui se donnèrent la tâche de l'exploiter. Les grandes bibliothèques où sont centralisés les trésors littéraires d'une province ou d'un pays n'existaient point alors. Chaque institution avait sa librairie et ses archives, et il fallait aller frapper à vingt portes pour atteindre ce que, de nos jours, un seul établissement met à la disposition de qui se présente. Et les portes ne s'ouvraient pas toutes seules. Des règlements sévères ou une étiquette

gênante éloignaient des grandes collections quiconque n'avait su se ménager des protections. Trop souvent aussi le chercheur se trouvait arrêté par quelque cerbère, qui faisait bonne garde pour ne point livrer à d'autres les richesses qu'il comptait exploiter lui-même. Le travail d'orientation dans les sources manuscrites que nous faisons préalablement au moyen des catalogues n'était guère possible. Catalogues et inventaires, lorsqu'ils existaient, ne se trouvaient que sur place, et l'on était livré presque toujours aux surprises du moment. Bref, tout semblait conspirer contre le travail organisé.

Pour rassembler les matériaux dispersés dans un si grand nombre de bibliothèques, deux moyens se présentaient : visiter soi-même celles que l'on pouvait atteindre, faire explorer les autres par des correspondants. Rosweyde, dans une mesure restreinte, avait eu recours à cette double méthode. Les bollandistes vont les développer largement.

La bibliothèque Vaticane, que le pape Alexandre VII promettait de leur ouvrir libéralement, fut la première à tenter les hagiographes. Aux appels pressants qu'il recevait de Rome, Bollandus, accablé d'infirmités, répondit, après la publication du mois de février, en offrant de se faire représenter par ses collaborateurs Hen-

schenius et Papebroch. Les autorisations nécessaires une fois obtenues, on se mit à dresser, en vue de l'expédition, la liste alphabétique de tous les Actes manuscrits ou imprimés que l'on possédait déjà. Quatre mois furent employés à terminer ce répertoire qui rendit les plus précieux services. Il devint le guide indispensable des hagiographes voyageurs qui ne s'en séparaient jamais, lors même qu'il fallait à pied escalader les montagnes.

Nos deux explorateurs quittèrent Anvers le 22 juillet 1660, accompagnés de leur maître Bollandus, qui tint à les suivre jusqu'à Cologne. Là, il prit congé de ses chers collaborateurs, leur recommandant de le renseigner régulièrement sur les principales étapes du voyage, sur la marche des travaux et les découvertes qu'ils pourraient faire. Durant les vingt-neuf mois que se prolongea leur absence, plus de cent-quarante lettres expédiées à Anvers maintinrent entre les auxiliaires et leur chef le contact si nécessaire.

A côté des petites nouvelles, se pressaient les questions que Bollandus était prié d'éclaircir à propos de quelque trouvaille inattendue. Il tâchait de satisfaire aux demandes de ses confrères, et, lorsqu'ils approchaient de quelque centre important, il envoyait des avis utiles pour diriger les recherches. Cette correspondance, dont

une grande partie nous est parvenue, et le journal rédigé par Papebroch donnent sur le premier voyage littéraire des bollandistes de précieux renseignements. De Cologne, ils se dirigèrent sur Coblence, de là sur Mayence, Worms, Spire, Francfort, Asschaffenbourg, Wurzbourg, Bamberg, Nuremberg, Eichstädt, Ingolstadt, Augsbourg, Munich, Inspruck, Trente.

A l'accueil empressé qui les attendait partout, nos voyageurs purent se rendre compte du prestige qui, dès lors, s'attachait au nom de Bollandus, et du cas que l'on faisait d'une œuvre littéraire qui avait été, pour les érudits de tout grade, une véritable révélation. Ce n'était pas seulement dans les maisons de la Compagnie qu'on leur faisait fête et qu'on mettait à leur portée tous les secours matériels et intellectuels dont on pouvait disposer. Les abbayes, les palais épiscopaux, parfois les châteaux s'ouvraient devant eux, et les protestants eux-mêmes se montraient empressés à rendre service à ces représentants désintéressés de la science ecclésiastique. Les sanctuaires fameux, les lieux illustrés par l'histoire des saints, les bibliothèques surtout et les archives reçurent leur visite. Quelque pièce intéressante tombait-elle entre leurs mains ? ils la transcrivaient ou en pre-

naient note pour en demander copie au moment opportun.

Le but principal de leurs pérégrinations était l'Italie. Un de ces contretemps si fréquents dans les voyages d'autrefois leur fit perdre huit jours à Trente, où une crue de l'Adige avait suspendu la navigation. Parvenus enfin à Vérone, ils continuèrent leur tournée par Vicence, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Imola, Faenza, Ravenne, Forli, Césène, Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône, Osimo, Lorette, Recanati, Macerata. Tolentino, Foligno, Assise, Pérouse, Spolète, toutes, à divers titres, intéressantes pour l'hagiographe non moins que pour l'historien, et qu'ils ne quittèrent pas les mains vides, on le devine.

L'avant-veille de Noël, ils atteignirent Rome, où ils devaient séjourner jusqu'au 3 octobre de l'année suivante 1661 . L'accueil que leur fit le pape Alexandre VII fut ce qu'on pouvait attendre d'un ami personnel de Bollandus et d'un protecteur déclaré de l'œuvre. Il s'empressa de faire savoir à Holstenius, préfet de la Vaticane, qu'il levait en faveur des deux voyageurs toutes les excommunications qui enchaînaient à leurs rayons tant de beaux livres, dans les bibliothèques de la Péninsule, et déclara que tous les manuscrits hagiographiques de Rome étaient

à leur disposition. Avec un guide aussi éclairé et aussi sincèrement dévoué qu'Holstenius, l'exploration des bibliothèques romaines devait produire les plus heureux résultats. Hélas ! la mort guettait l'illustre savant. Ses forces se mirent à décliner subitement, et sentant sa fin s'approcher, il voulut être assisté à ses derniers moments par Henschenius.

Ce fut une grande perte pour l'Église et pour la science ; elle fut particulièrement sensible aux hagiographes, qui comptaient sur Holstenius pour aplanir les difficultés ordinaires [1]. *Quot menses*, écrivait plus tard Henschenius, *Romae frustra per plateas eundo et redeundo impendimus quaerentes accessum ad bibliothecas !* Ce n'est pas qu'on y mît toujours de la mauvaise volonté. Mais Rome n'a jamais passé pour être le paradis des gens pressés et, à cette époque surtout, on ne comprenait guère cette fièvre de travail dont les collaborateurs de Bollandus semblaient dévorés. Ils ne se laissèrent pas rebuter, et, les unes après les autres, les barrières finirent par tomber.

La moisson fut des plus abondantes, à tel point qu'il ne fallait pas songer à exécuter soi-

1. Lettre du 3 décembre 1661. Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 17671-72, fol. 73.

même toutes les transcriptions. Heureusement, il se trouva des copistes pour s'en charger, notamment un copiste grec excellent.

Le travail s'organisa à peu près de la sorte. Les hagiographes parcouraient les manuscrits, faisaient leur choix et remettaient aux employés la liste des pièces à transcrire ; puis, ils collationnaient les copies sur les manuscrits au fur et à mesure qu'elles étaient achevées. C'est à peine s'ils pouvaient suffire à ce labeur. Ils se levaient tous les jours avant la communauté, disaient la messe qu'ils se servaient l'un à l'autre, et s'en allaient reprendre leur tâche, d'où ils ne rentraient que bien après l'heure du repas commun. Henschenius se sentait entraîné par son compagnon plus jeune et d'un tempérament plus ardent. Il écrivait à Bollandus : « Le P. Daniel [Papebroch] est infatigable et sa diligence me stimule. Il craint de perdre un quart d'heure[1] ! » Nos savants ne se laissèrent point distraire de leur travail littéraire par les multiples curiosités et les monuments vénérables qui, dans la Ville éternelle, absorbent les journées des pèlerins, et ce sacrifice dut coûter à des hommes qui joignaient à une con-

1. Lettre du 17 juin 1661, ms. cité, fol. 49v.

naissance approfondie des antiquités ecclésiastiques une culture classique très étendue.

Parmi les bibliothèques de Rome qui fournirent le plus grand nombre de textes, il faut citer la Vallicellane. Nos hagiographes ne tarissent point sur la générosité avec laquelle les Pères de l'Oratoire leur ouvrirent des collections, dont ils avaient d'abord songé à tirer parti eux-mêmes, et sur l'exquise bienveillance qu'ils leur témoignèrent, les traitant comme s'ils étaient de la maison.

Ils purent revoir aussi la bibliothèque de la reine de Suède, que Bollandus avait rapidement examinée à Anvers. Le cardinal Azzolini, qui en avait la garde, venait les prendre en voiture pour les y conduire.

Naturellement, la bibliothèque Vaticane fut pour la plus grande part dans le butin littéraire qu'ils emportèrent de Rome. Les textes grecs qu'ils avaient notés sur leurs listes furent si nombreux que, sept ans après leur départ, le copiste n'avait pas terminé la besogne[1]. Pourtant, le pape avait dérogé en sa faveur à une des règles les plus rigoureuses de la bibliothèque. Il était permis au copiste d'emporter

1. *Act. SS.*, Iun., t. III, p. 808.

chez lui les manuscrits que Papebroch et Henschenius avaient désignés en partant.

Le pape veilla à ce que, sur ce point, ses intentions fussent bien comprises et mises à exécution mieux qu'elles ne l'avaient été dans d'autres circonstances. Au lieu du concours dévoué que leur assurait le préfet de la Vaticane Holstenius, son successeur Allatius semblait se plaire à leur susciter des ennuis [1]. Sous prétexte de ne pas s'écarter des instructions du Souverain Pontife, il leur refusait des manuscrits ou des livres dont ils avaient besoin. Papebroch aurait voulu pousser l'étude des synaxaires grecs et examiner ceux de la Vaticane. Or, voici à quel obstacle se heurta son dessein. « Le préfet actuel de la bibliothèque, Allatius, ra-

1. Bollandus avait le pressentiment des difficultés que ses collaborateurs rencontreraient à Rome si Holstenius venait à disparaître, et avait, dans cette pensée, hâté leur départ. Il écrit à Nicolas Heinsius, le 5 septembre 1660 : «Obtinui igitur ab admodum reverendo patre Generali nostro, ut P. Henschenio cum alio comite venire illuc liceret. Idque eo celerius fieri volui, quod D. Lucae Holstenii saepius iam gravi morbo tentata valetudo sit, cuius tamen favore, dum licet, utendum, ne quis ei submorosus ac difficilis in praefecturam bibliothecae Vaticanae succedat. » P. Burman, *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum*, t. II, p. 785.

conte-t-il, qui avait ordre de nous montrer tous les livres grecs et latins concernant la vie des saints, se fit scrupule de nous montrer ceux de ces livres qui ne contenaient pas les vies *complètes* [1]. » Il refusait donc les synaxaires sous le prétexte ridicule qu'ils ne comprennent que des Vies abrégées. Les compagnons de Bollandus ne furent pas non plus autorisés à transcrire le petit livre d'Arca sur les saints de Sardaigne, pour la raison que c'était un imprimé et que l'ordre du pape ne visait que les manuscrits. « Ainsi sont les hommes, concluait Papebroch ; ils poussent à l'absurde le scrupule dans l'interprétation des ordres reçus [2]. » De temps en temps, il fallait se résoudre à importuner le pape et lui envoyer une supplique pour avoir raison des scrupules affectés de son bibliothécaire.

Lorsque celui-ci eut compris qu'il déplairait au maître en continuant à mettre des entraves au travail des hagiographes, il cessa son opposition mesquine et alla jusqu'à leur donner plu-

1. *Act. SS.*, Iun., t. III, p. 808.

2. Henschenius écrivait de son côté à Bollandus, à propos du fâcheux personnage : *Quanta fastidia devoranda et adhuc silendum quia magis nocere potest.* Lettre du 3 décembre 1661, manuscrit cité, f. 74.

sieurs pièces qu'il avait lui-même traduites du grec en latin. Plus tard, Papebroch, obligé d'expliquer certaines lacunes de son information, ne put s'empêcher de rappeler le souvenir des mauvais procédés d'Allatius. Mais sa droiture lui fait atténuer sa critique et il ajoute cette phrase où il rend à l'illustre érudit l'hommage qui lui revient : *Non ideo tamen minus laudandus idem semper erit, tum propter obsequium in aliis collatum, tum propter plures eruditionis reconditae libros ab eo editos* [1].

L'abbaye grecque de Grottaferrata ne fut pas négligée par nos voyageurs, ni le Mont-Cassin, d'où ils gagnèrent Naples, pour revenir encore à Rome. Ils quittèrent définitivement la Ville éternelle, le 3 octobre 1661, et se dirigèrent, en passant par Viterbe et par Sienne, sur Florence, où ils trouvèrent à s'occuper durant quatre mois entiers. Le milieu leur parut plus lettré que celui de Rome, et l'obligeante intervention de Magliabecchi et d' André Cavalcanti leur assura des facilités dont ils usèrent large-

1. *Act. SS.*, Mart., t. III, p. 808. Dans une lettre du mois d'août 1662, à Bollandus, Henschenius fait encore allusion à ces difficultés : *Quis est S. Leo is cuius conversio petitur a P. Van Veken? Allatii conversio ut diuturna sit requiritur gratia extraordinaria.*

ment. Les copistes faisant défaut, ils n'hésitèrent pas à s'atteler eux-mêmes à la besogne et l'incroyable activité de Papebroch suppléa à tout.

Parmi les joyaux de la Laurentienne figurait un ménologe grec pour la seconde moitié de mai, tranchant sur les autres recueils rencontrés jusque-là. Ce n'était malheureusement qu'un volume qu'il eût fallu pouvoir compléter par d'autres. Où trouver le reste de la série ? Peut-être chez les Basiliens de Messine, comme le soupçonnait Papebroch. Aussitôt, il écrit à Bollandus, demandant l'autorisation de s'embarquer pour la Sicile. Henschenius l'attendrait à Florence et continuerait les transcriptions jusqu'à son retour. Le projet ne fut point goûté ; le jeune hagiographe ne devait pas abandonner son aîné et il valait mieux ne pas s'écarter du programme, d'autant plus que la saison était mauvaise et que la piraterie sévissait sur la Méditerranée. L'exploration de Florence fut donc poursuivie par les deux hagiographes. A Arrezzo et à Pise, des amis obligeants s'offraient à les remplacer. Eux-mêmes firent à pied les excursions de Vallombreuse, de Camaldoli, de la Verna. On voit dans le récit de Papebroch qu'il leur en coûta de quit-

ter Florence, où ils s'étaient fait de nombreux amis.

Les étapes suivantes furent Pistoie et Lucques. Dans cette dernière ville, ils allèrent saluer le savant F. M. Fiorentini, qui consacrait à l'hagiographie les loisirs que lui laissait la médecine.

Uniquement préoccupés d'augmenter leur récolte de Vies de saints, ils éprouvèrent à Gênes une légère déception. Une surprise plus désagréable les attendait à Milan. L'Ambrosienne ouvrait ses portes toutes grandes, mais refusait l'autorisation de prendre des copies : le règlement s'y opposait, à ce qu'il paraît. L'exemple du pape et du grand-duc de Toscane, qui avaient fait fléchir en faveur des hagiographes la rigueur des anciens statuts, fit comprendre aux conservateurs combien cette clause restrictive était peu raisonnable, et elle ne fut pas appliquée.

De Milan, ils se rendirent par Novare et Verceil à Turin, où l'autorisation accordée par le duc de Savoie d'emporter les manuscrits au collège de la Compagnie, leur facilita beaucoup le travail.

Le pèlerinage d'Italie était terminé. On rentrerait en Belgique en passant par la France, où il y avait également beaucoup à recueillir.

Voici à peu près l'itinéraire suivi : Chambéry, Grenoble, Grande-Chartreuse, Tournon, Vienne, Lyon, Mâcon, Cluny. A Cîteaux, le bibliothécaire était un Belge, le P. Jacques de Lannoy, qui se mit entièrement au service de ses compatriotes. A Dijon, ils tirèrent le plus grand profit des collections de Pierre-François Chifflet et de la bibliothèque du conseiller Bouhier, d'où ils rapportèrent la copie du principal manuscrit du martyrologe de Bède. D'Auxerre, où ils se rendirent ensuite, ils firent l'excursion de Pontigny, dont l'église renfermait le corps de saint Edmond de Cantorbéry, et la bibliothèque un vieux légendier qu'ils furent autorisés à emporter à Auxerre. Après l'étape de Sens, ils arrivèrent enfin à Paris.

Là, le P. Philippe Labbe se fit leur guide et les mena aussitôt chez A. Wyon d'Hérouval, grand admirateur de Bollandus. A la porte du collège de Clermont, ils rencontrèrent le docteur de Sorbonne Launoy, surnommé le « dénicheur de saints », critique célèbre qui valait mieux que sa réputation[1]. Les PP. Cossart et Vavasseur leur firent les honneurs de la bibliothèque du collège, également riche en imprimés et en

1. Lettre d'Henschenius du 17 août 1662, manuscrit cité fol. 105.

manuscrits, et où planait encore le souvenir de Sirmond. La recommandation de leurs confrères et de puissantes protections leur ouvrirent, les unes après les autres, les riches collections de manuscrits si nombreuses dans les monastères et les palais de la capitale [1]. On fit sur place les copies les plus urgentes, et on laissa les indications nécessaires pour en faire exécuter d'autres par les copistes, dont le travail serait surveillé par des amis. Parmi ceux qui leur rendirent de signalés services, ils comptaient le P. F. Combéfis, dominicain, un des plus féconds érudits du dix-septième siècle.

Le séjour de Paris ne fut que de trois mois. Mais on ne pouvait prolonger indéfiniment une absence déjà longue au gré de Bollandus, qui attendait ses collègues avec impatience, et ceux-ci n'avaient pas encore rempli tout le programme de leur itinéraire. Après avoir visité à Rouen la bibliothèque d'Aimeric Bigot, ils se firent conduire par dom François de Pommeray aux célèbres abbayes normandes de Jumièges,

1. M. H. Omont a publié, sous ce titre : *Les Bollandistes et le prêt des manuscrits de Séguier en* 1662, une requête de Henschenius et de Papebroch demandant au chancelier l'autorisation d'emprunter un de ses manuscrits grecs, afin de le copier plus à loisir.

de Fontenelle et du Bec. A Eu, ils recueillirent les miracles de saint Laurent de Dublin. D'Abbeville, ils comptaient atteindre Amiens où les attirait la renommée de l'illustre Du Cange [1]. L'état des routes fit échouer ce projet et il fallut se replier sur Arras et Saint-Vaast. Ils furent heureux, enfin, après ce long et laborieux pèlerinage, de se trouver sur la route d'Anvers et d'y courir, le 21 décembre 1662, *ad amantissimi et desideratissimi Bollandi complexus*.

Non moins que la présence de ses compagnons de labeur, la vue des richesses conquises au prix de tant de fatigues dut réjouir le cœur du vieux maître. Aux matériaux déjà nombreux accumulés sous sa main venaient s'ajouter du coup quatorze cents pièces nouvelles, sans compter les notices et les extraits. A cette masse respectable de copies, dont beaucoup existent encore à la bibliothèque Royale de Bruxelles et à la nouvelle bibliothèque des bollandistes, venaient s'ajouter des manuscrits anciens et des livres. Car les loisirs forcés des heures de clô-

1. On peut lire à ce sujet une lettre de Papebroch à Du Cange, datée du 28 octobre 1663. Elle a été publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, Fonds français 9502, par E. DE BARTHÉLEMY, dans le *Messager des Sciences historiques* de Gand, 1872, p. 421-22.

ture avaient été utilisés par nos voyageurs pour visiter les boutiques des libraires, et ils avaient acheté, dans la mesure de leurs ressources, tout ce qui était de nature à compléter leurs collections. Et ce n'était là que le fruit matériel et palpable de leur activité. De précieuses relations avaient été nouées, des correspondants étaient acquis à l'œuvre dans presque tous les centres d'études où ils avaient passé ; on rapportait des lettres de recommandation de la plupart des généraux d'Ordres et, ce qui n'était certes pas à dédaigner, de nouvelles souscriptions aux volumes des *Acta sanctorum*.

Après la publication des trois volumes de Mars en 1668, Henschenius et Papebroch entreprirent un second voyage en vue de nouvelles recherches, et un peu aussi dans un but d'hygiène. Ils partirent à pied vers les bords de la Meuse et de la Moselle, n'ayant pour tout bagage que leur bréviaire et le répertoire alphabétique que nous connaissons. On n'a retrouvé qu'un fragment de la relation de cette expédition [1]. Un accident assez grave arrivé à Henschenius les retint un mois à Luxembourg. C'est là que

1. Van Spilbeeck, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. V, p. 337-348.

Papebroch conçut l'idée de l'essai de diplomatique dont nous avons parlé plus haut.

Les expéditions scientifiques, que les bollandistes semblent avoir été les premiers à organiser [1], donnaient des résultats trop tangibles pour ne pas entrer dans les conditions normales de la vie de l'œuvre. La tradition s'en établit donc et, si l'on excepte la génération contemporaine de la ruine, presque tous les bollandistes à leur tour prirent le bâton de pèlerin. Nous avons beaucoup moins de détails sur les voyages suivants; mais il est aisé d'en constater la trace dans les volumes successifs des *Acta sanctorum* et dans les collections de copies et de notes conservées jusqu'à ce jour.

Lorsqu'en 1681 Janninck fut envoyé à Rome pour achever ses études, il partit muni d'amples instructions rédigées par Papebroch. Son itinéraire à travers la France et l'Italie était tracé avec le détail des recherches à faire, des renseignements à recueillir, des copies à prendre. La troisième année de probation, que Janninck subit à Florence, après ses quatre années de théologie, est un temps de réclusion rigoureuse. On jugea que le travail mis au service

1. *L'Iter italicum* de Mabillon et Germain, publié en 1687, remonte aux années 1685, 1686.

des saints n'en troublerait pas la tranquillité. Il lui fut donc permis de visiter les bibliothèques. Magliabecchi, qui voyait revivre en lui ses amis Henschenius et Papebroch, le prit en affection et l'accabla littéralement de ses bons offices. Après cinq mois de séjour à Florence, les supérieurs permirent au jeune bollandiste d'entreprendre une tournée dans le royaume de Naples. Il s'acquitta consciencieusement de sa mission, allant partout, s'informant de tout, amassant des documents de toute nature, et il revint les mains pleines à la grande satisfaction de son maître Papebroch. Comme ses anciens, il sut conquérir de précieuses amitiés, et Noris, Schelstraete, Muratori figurent parmi ses correspondants les plus assidus.

En 1688, s'organisa une expédition à travers l'Allemagne. C'est encore Janninck qui en fut chargé, en compagnie du P. Baert. Ils partirent pour Cologne, où ils avaient mission d'offrir à l'archevêque le tome VII de mai. A Aschaffenbourg, il leur fut permis de fouiller les papiers laissés en grand nombre par le P. Gamans. Les *Acta sanctorum* ne devaient pas profiter de la part qu'ils prélevèrent sur cet héritage. Elle périt tout entière avec le bateau qui la transportait à Francfort.

Une des étapes principales fut Prague. Ils y

eurent accès à des collections que l'historien de la Bohême, le P. Balbinus lui-même, n'avait pas réussi à se faire montrer. Affrontant des chemins détestables et les auberges les plus primitives, ils atteignirent Vienne et la bibliothèque Impériale. La liste des pièces indispensables à la continuation de l'œuvre se trouva être fort longue, et les copistes, surtout les copistes grecs, faisant défaut, il fallut se mettre à transcrire. Deux mois s'étaient passés à ce travail fatigant, dont la santé du P. Baert s'accommodait mal. L'empereur eut pitié des hagiographes, et leur permit d'emporter à Anvers les manuscrits grecs dont ils avaient besoin. Là ne s'arrêta pas sa libéralité. Mis au courant par Janninck de la situation financière peu brillante de l'œuvre, il lui accorda des subventions.

Les grandes abbayes d'Autriche, qui avaient presque toutes conservé leurs bibliothèques, reçurent également la visite des deux bollandistes. Puis ils retournèrent dans leur pays en passant par la Bavière, le Wurtemberg et la Lorraine.

Le séjour de Janninck à Rome, de 1697 à 1700, fut motivé par des nécessités d'un autre ordre, dont il sera question plus tard. Mais il ne revint pas les mains vides et au butin littéraire qu'il parvint à ramasser à ses heures libres, il ajouta

de nouveaux secours obtenus de l'empereur, qu'il était allé saluer à Vienne.

C'est également à Vienne que, en 1715, nous rencontrons Du Sollier, qui accompagne le cardinal archevêque de Malines, Thomas Philippe d'Alsace. Il n'a guère laissé de notes sur ses visites aux bibliothèques, mais nous savons certainement qu'il profita de l'occasion pour intéresser une fois de plus l'empereur d'Autriche, qui était alors Charles VI, aux *Acta sanctorum*, dont la situation matérielle continuait à donner des inquiétudes.

Le P. Pien, accompagné du P. Cuperus, partit d'Anvers en 1721 pour explorer les bibliothèques d'Espagne. Le voyage dura huit mois. Un des résultats des recherches dans les manuscrits de la Péninsule fut le traité du P. Pien, *De liturgia Mozarabica*, placé en tête du tome VI de Juillet.

A son tour Stilting, qui s'était adjoint Suyskens, se mit en campagne en 1752. Il parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et rapporta des matériaux qui alimentèrent plusieurs volumes de la collection. A Rome, le pape Benoît XIV lui témoigna une bienveillance marquée, l'appela plusieurs fois à son audience, et voulut se charger des frais de copie. En passant par Vienne, le voyageur tint à s'assurer,

dans les circonstances difficiles qui s'annonçaient, l'appui de Marie-Thérèse.

Nécessairement espacés par les exigences du travail de mise en œuvre, de l'impression des volumes et des conditions de l'existence d'alors, les voyages ne pouvaient suffire à assurer aux hagiographes une documentation complète sur tous les sujets qu'ils avaient à traiter. Certains pays, comme l'Angleterre et les pays scandinaves, leur étaient fermés [1] ; là où ils voyageaient librement, il ne fallait pas songer à pénétrer dans toutes les localités où il pouvait y avoir des documents à recueillir, des traces de culte à relever ; là même où l'on se fixait, on ne se flattait point d'épuiser la matière. Encore moins leur était-il donné, dès qu'un manuscrit important était signalé ou qu'un monument était découvert, de courir sur place, de l'étudier et d'en tirer parti. Le commerce épistolaire était le moyen de suppléer aux lacunes inévitables, et il était nécessaire, puisque le plan embras-

1. Le savant et regretté Edmond Bishop écrivait à ce propos : « It must have been often a subject for regret with English scholars that, if penal laws there must be, they could not at least be suspended in favour of the Mabillons and the Papebrochs.» *Dublin Review*, janvier 1885, p. 152.

sait l'hagiographie du monde entier, de s'assurer dans tous les pays des correspondants capables d'envoyer des renseignements sur l'histoire locale et de fouiller bibliothèques et archives sur des indications données.

Dans toutes les provinces de la Compagnie de Jésus, les bollandistes étaient sûrs de trouver des auxiliaires. Il n'y en avait guère qui ne possédât quelque érudit passionné pour les antiquités du pays, habitué à déchiffrer les vieux parchemins, ou assez répandu dans la société pour procurer à ses confrères d'Anvers des relations utiles. Sans cet appui, l'œuvre eût pu difficilement subsister.

Auprès des grands érudits du dix-septième et du dix-huitième siècle, il ne fallait aux bollandistes d'autre introduction que leurs œuvres qui étaient connues partout, et l'on peut constater, qu'à mesure que la collection se développe, leur crédit scientifique ne cesse de croître. Dans ce qui nous reste de leur immense correspondance, il n'y a vraiment aucun nom illustre dans l'histoire de l'érudition qui ne soit représenté par quelque lettre ou quelque utile contribution.

Il est vrai que les lettres des bollandistes ne sont pas toujours de simples questionnaires. Ils étaient consultés de toutes parts sur les matières qui semblaient être de leur compétence spéciale et, hélas ! aussi sur beaucoup d'autres. La correspondance absorbait une large part de leur temps. Dans le mémento du seul Du Sollier, l'on trouva l'indication de douze mille lettres expédiées au jour le jour, et l'on ne peut douter que les relations épistolaires n'aient été le tourment des anciens bollandistes, — leurs successeurs sont bien placés pour le comprendre. Mais ce n'est là qu'un côté des choses. Une lettre envoyée par les hagiographes au bon endroit leur valait des renseignements qu'ils n'eussent pu autrement atteindre, à une époque où les revues locales, qui mettent à notre portée les traditions des endroits les plus reculés, n'existaient pas, où les inventaires sommaires des dépôts d'archives ou de manuscrits étaient à peu près inconnus. Les réponses arrivées de toutes parts, lettres ou documents, allaient grossir les dossiers des saints conservés au musée bollandien.

Le musée bollandien, dans le style du temps, c'était la bibliothèque, ou si l'on veut, le laboratoire où se concentraient tous les matériaux recueillis au cours des voyages ou apportés journellement par le courrier. Des classeurs, où chaque jour de l'année avait son compartiment, étaient préparés pour les copies et les notes ; sur les rayons, s'étalaient les répertoires, les manuscrits et les livres. Les achats, les dons,

sait l'hagiographie du monde entier, de s'assurer dans tous les pays des correspondants capables d'envoyer des renseignements sur l'histoire locale et de fouiller bibliothèques et archives sur des indications données.

Dans toutes les provinces de la Compagnie de Jésus, les bollandistes étaient sûrs de trouver des auxiliaires. Il n'y en avait guère qui ne possédât quelque érudit passionné pour les antiquités du pays, habitué à déchiffrer les vieux parchemins, ou assez répandu dans la société pour procurer à ses confrères d'Anvers des relations utiles. Sans cet appui, l'œuvre eût pu difficilement subsister.

Auprès des grands érudits du dix-septième et du dix-huitième siècle, il ne fallait aux bollandistes d'autre introduction que leurs œuvres qui étaient connues partout, et l'on peut constater, qu'à mesure que la collection se développe, leur crédit scientifique ne cesse de croître. Dans ce qui nous reste de leur immense correspondance, il n'y a vraiment aucun nom illustre dans l'histoire de l'érudition qui ne soit représenté par quelque lettre ou quelque utile contribution.

Il est vrai que les lettres des bollandistes ne sont pas toujours de simples questionnaires. Ils étaient consultés de toutes parts sur les matières qui semblaient être de leur compétence spéciale et, hélas ! aussi sur beaucoup d'autres. La correspondance absorbait une large part de leur temps. Dans le mémento du seul Du Sollier, l'on trouva l'indication de douze mille lettres expédiées au jour le jour, et l'on ne peut douter que les relations épistolaires n'aient été le tourment des anciens bollandistes, — leurs successeurs sont bien placés pour le comprendre. Mais ce n'est là qu'un côté des choses. Une lettre envoyée par les hagiographes au bon endroit leur valait des renseignements qu'ils n'eussent pu autrement atteindre, à une époque où les revues locales, qui mettent à notre portée les traditions des endroits les plus reculés, n'existaient pas, où les inventaires sommaires des dépôts d'archives ou de manuscrits étaient à peu près inconnus. Les réponses arrivées de toutes parts, lettres ou documents, allaient grossir les dossiers des saints conservés au musée bollandien.

Le musée bollandien, dans le style du temps, c'était la bibliothèque, ou si l'on veut, le laboratoire où se concentraient tous les matériaux recueillis au cours des voyages ou apportés journellement par le courrier. Des classeurs, où chaque jour de l'année avait son compartiment, étaient préparés pour les copies et les notes ; sur les rayons, s'étalaient les répertoires, les manuscrits et les livres. Les achats, les dons,

les échanges, le travail même des hagiographes avaient contribué à constituer un ensemble unique, une collection d'autant plus précieuse que toutes ses parties se rapportaient à une spécialité bien déterminée. La bibliothèque, dont les livres choisis par Rosweyde avaient formé le premier fonds, s'était rapidement accrue. Déjà en 1668, Papebroch pouvait écrire, qu'au témoignage des visiteurs qui avaient parcouru les principales bibliothèques de l'Europe, on ne voyait nulle part réunis autant de livres et autant de raretés. En ce qui concerne les Vies de saints imprimées et les monographies de sanctuaires, le musée bollandien l'emportait sur les deux collections les plus riches en ce genre d'ouvrages et méthodiquement formées au prix de grands sacrifices d'argent : la Barberine à Rome et la Mazarine à Paris. Les livres étaient classés sous les divisions suivantes : histoire générale ; histoire particulière et monuments des diocèses, des villes, des monastères ; Vies des saints en toutes les langues ; bréviaires anciens et modernes ; manuscrits.

Combien l'outillage était complet pour l'époque, les *Acta sanctorum* l'attestent à toutes les pages. Il est rare que l'on prenne en défaut l'érudition des anciens bollandistes, qu'on leur reproche d'ignorer l'existence d'un ouvrage

de quelque intérêt pour le sujet qui les occupe. Arrivait-il qu'un livre important se dérobât obstinément aux recherches des libraires, on n'hésitait pas à le faire transcrire.

L'atelier est donc parfaitement installé. Les matériaux sont à la portée de la main. Comment les excellents ouvriers que sont les collaborateurs de Bollandus vont-ils en tirer parti ?

CHAPITRE QUATRIÈME

L'élaboration.

Les *Acta sanctorum* sont conçus comme une suite de trois cent soixante-cinq unités repondant aux dates du calendrier, et divisées chacune en une série de monographies consacrées aux saints honorés ce jour-là. Aux débuts de l'œuvre, on ne commençait la publication que lorsque tous les jours d'un mois étaient terminés. C'est ainsi que parurent complets les mois de Janvier, de Février, de Mars et d'Avril. A partir de Mai, on n'attendit plus, pour mettre sous presse, que l'on eût atteint la fin du mois.

Pour chaque jour de l'année, les bollandistes doivent procéder à une double opération préliminaire : régler la liste des saints à traiter, faire le plan des monographies ou commentaires.

Comme tous les saints de la chrétienté réclament leur place dans la collection, il faut qu'à chaque date on arrive à déterminer quels sont les saints honorés par l'Église universelle, par les églises particulières ou par n'importe quel groupement religieux. Ce travail suppose le dépouillement, jour par jour, des martyrologes, des calendriers, des chroniques, des ménologes des ordres religieux, et en général de toutes les collections hagiographiques.

Les listes ainsi établies font naître plus d'un problème embarrassant. On voit reparaître les mêmes noms à différentes dates, soit que les saints aient plusieurs fêtes, soit que les martyrologes offrent sur ce point des divergences. Ensuite, certains noms semblent n'avoir aucun titre à figurer parmi les saints à n'importe quelle date. Les auteurs des compilations martyrologiques et les copistes ont commis nombre d'erreurs et de confusions, et ils ont laissé passer des personnages qui n'ont été l'objet d'aucun culte. Parfois ils ont fondu ensemble le nécrologe et le calendrier et mis sur le même pied les fidèles défunts et les saints. Ne découvre-t-on pas, dans certaines énumérations, les noms des consuls de l'année mêlés aux noms des martyrs, des rubriques topographiques défigurées prenant la place du groupe qu'elles commandent et réciproquement ? Ailleurs on s'aperçoit que des annalistes trop zélés se sont faits complaisamment les échos de prétentions injustifiées, et ont prodigué le titre de saint à des personnages qui n'y avaient aucun droit. De tous ces intrus, les *Acta sanctorum* n'ont à s'occuper que pour les exclure. Il s'agit donc de

faire un premier triage très minutieux, de fixer définitivement la liste des saints dont il y aura lieu d'étudier les Actes ; si l'un d'eux figure dans le dépouillement à diverses dates, de choisir celle qui est le mieux attestée ou qui mérite la préférence.

Bollandus comprit qu'il ne suffisait pas de s'arrêter à un choix qui eût pu paraître arbitraire, et que pour faire œuvre scientifique il était indispensable d'indiquer la marche de l'étude critique qui avait abouti à l'élimination des éléments superflus. Le moyen choisi consiste à faire précéder chaque jour d'une double liste. La première sera intitulée, par exemple, *Sancti qui pridie nonas ianuarias coluntur*; ce sont les saints dont les Actes vont suivre. La seconde a pour titre *Praetermissi aut in alios dies relati*. Dans celle-ci, le critique examine les données des martyrologes et autres sources analogues qui n'ont point été utilisées dans la liste précédente, discute les raisons d'admettre ou de rejeter certains noms et conclut ou à l'exclusion pure et simple ou au renvoi à un autre jour du calendrier.

Cette partie des *Acta sanctorum* ne doit pas être négligée. Elle a une extrême importance et n'a cessé, après les premiers volumes, de se développer. Une énorme quantité de recherches

est condensée dans ces courtes notices qui, mieux souvent que des dissertations, éclaircissent le texte obscur des martyrologes et redressent des erreurs historiques longtemps perpétuées par des compilations sans critique. C'est là encore que sont mentionnées en peu de mots les fêtes et commémoraisons qui n'entrent pas dans le cadre proprement dit des *Acta sanctorum*, mais dont il est utile de constater l'existence : fêtes de sanctuaires, pèlerinages, grands arrivages de reliques, etc.

Au point de vue pratique, cette liste constitue un système ingénieux permettant, à l'occasion, d'éviter des retards dans la publication sans troubler l'économie de l'œuvre. Il peut se faire qu'au moment où un saint devrait être traité on ne soit pas en possession des documents nécessaires. Il est alors loisible de le mentionner dans la série des *praetermissi* en le renvoyant à une date ultérieure.

Le travail d'élimination terminé, il reste à mettre en œuvre, pour chacun des saints qui ont été retenus, les matériaux qui composent son dossier. Ils sont de deux sortes.

Les uns se rapportent à l'histoire du saint : c'est sa Passion, sa biographie, en un mot ses Actes. Les autres ont pour objet cette existence prolongée que lui fait à travers les âges le

culte des générations chrétiennes. On les groupe sous le titre expressif de *Gloria postuma.*

Un commentaire complet commence donc par les Actes du saint: textes, prolégomènes, éclaircissements.

Le cas le plus simple est celui d'un texte unique. On ne peut dire que ce soit le cas ordinaire. Beaucoup de saints ont été loués par plus d'un biographe, et souvent aussi la même biographie a passé par les mains de plus d'un rédacteur. Tous ces textes doivent-ils être publiés ? Faut-il faire un choix? C'est un problème fort délicat. Lorsqu'il s'agit de relations indépendantes, il n'y a pas d'hésitation possible. Mais il y a des cas douteux, où il est difficile de reconnaître si l'on a affaire à des témoins distincts ou si le même témoignage se répète en d'autres termes. Il y a aussi des circonstances où il est parfaitement démontré que des pièces assez diverses au premier abord dérivent d'une source unique. Comment, lorsqu'il en est ainsi, échapper au reproche de prolixité ? Une courte analyse ne remplace-t-elle pas avantageusement les textes dérivés ?

La question s'est posée souvent et a été diversement résolue suivant les époques et le point de vue spécial adopté par l'hagiographe. A ne considérer que le côté historique, bien des suppressions se justifieraient aisément. L'intérêt littéraire réclame au contraire la multiplication des textes, et l'on ne peut nier que les volumes des *Acta sanctorum,* où l'on s'est le plus largement inspiré de ce principe, sont ceux qui rendent les plus grands services. C'était déjà la pensée de Bollandus et d'Henschenius ; Papebroch marcha plus résolument encore dans cette voie. Après eux, la tendance plus exclusivement historique se fit jour et s'accentua sans cesse davantage, au détriment d'une classe de lecteurs qui s'accroît à mesure que progressent les études d'histoire littéraire.

Les Actes trop manifestement apocryphes étaient un autre sujet d'hésitation. Il en est qui ne sont vraiment qu'un tissu d'absurdités, dans lesquels on chercherait en vain quelque élément historique. A quoi bon les publier puisque les saints n'en peuvent retirer aucun honneur et les hommes aucun profit ? Ne va-t-on pas se scandaliser de voir de pareilles pièces figurer parmi les Actes des saints ? A cette époque on avait à compter avec des scrupules de ce genre[1]

1. On se rappelle les objections faites par Bellarmin au projet de Rosweyde (plus haut, ch. 1). Le savant cardinal ne cachait pas que beaucoup de textes hagiographiques lui semblaient moins faits pour édifier le lecteur que pour ridiculiser la religion.

et lorsque le pape Alexandre VII reprochait Allatius ses procédés envers les bollandistes, celui-ci donnait cette mauvaise excuse que, leur permettre de tout transcrire sans discernement, c'était s'exposer à introduire dans les *Acta sanctorum* beaucoup de fables. Mais les bollandistes sentaient bien qu'en excluant un genre si richement représenté en hagiographie, ils auraient donné une fausse idée de l'ensemble de cette littérature, et c'est ainsi qu'ils ont, dès le début, admis dans la collection des Actes qu'ils qualifient d'apocryphes et même d'*insulsæ fabulosa*.

On leur en fit sans doute des reproches, car nous les voyons parfois reculer devant certaines pièces qui semblent être un défi au bon sens. Papebroch avait copié à Florence les Actes de saint Mélèce et de ses compagnons. Lorsqu'on fut arrivé au 24 mai, date de la fête, on n'osa point leur donner place parmi les saints du jour, « crainte du scandale des faibles », et après une longue délibération on prit le parti de les reléguer dans un appendice [1].

Ce fut sans doute l'avis de Papebroch qui amena cette transaction. Il jugeait qu'il ne fallait rien exclure de ce qui pouvait instruire le

[1] *Act. SS.*, Maii t.V, p. 436.

lecteur, et combien cet avis était sage, l'événement le prouva plus d'une fois. Ces mêmes Actes de saint Mélèce, qui sont l'opprobre de l'hagiographie, sont, en fait, le seul monument qui nous reste du culte des martyrs à Tavium de Galatie [1]. Après Papebroch, on se départ trop souvent de la largeur d'esprit qu'il montra en cette matière comme en tant d'autres. Mais ce n'est plus le souci de l'édification qui dictera une plus grande sévérité. Ce sera cette fois encore la préoccupation trop exclusive de mettre au premier plan l'élément historique. On en est arrivé de la sorte à supprimer des pièces d'un grand intérêt. Ainsi, les Actes d'Eusignius au 5 août, les Actes de Thècle et les livres de Basile de Séleucie, au 24 septembre.

C'était, au fond, une disposition d'esprit dangereuse. On était bien obligé de publier certains Actes dont les allures n'étaient pas évidemment suspectes, mais dont la valeur historique ne dépassait guère celle des compositions les plus fantastiques. Admettre ceux-là à l'exclusion de celles-ci, c'était au moins exposer le lecteur à prendre le change, et assurer à de misérables

1. Nous avons traité cette question dans un travail sur les *Martyrs de Tavium*, dont les circonstances ont retardé la publication.

centons le bénéfice d'un honorable voisinage. La règle de Papebroch était bien meilleure : ne pas faire de choix entre les textes, quitte à s'expliquer nettement dans l'introduction sur la considération qu'ils méritent.

Un autre genre de sélection était réclamé pour la catégorie des saints modernes. En théorie, ils pouvaient prétendre au même traitement que les anciens. Une règle tacite ramène à de justes proportions les commentaires auxquels l'étendue et l'abondance des documents donneraient une extension démesurée. Cette restriction se justifie d'elle-même. Les Actes des saints modernes sont facilement accessibles, presque toujours dans des livres à la portée de tous et n'offrent point les mêmes difficultés que les monuments de l'antiquité et du moyen âge. Que l'on ait donné une place privilégiée à quelques saints de l'Ordre, comme saint Louis de Gonzague et saint Ignace, cela s'explique ou s'excuse. Mais il est impossible d'appliquer la même mesure aux saints récemment canonisés dans les formes, et dont le culte s'est établi régulièrement presque sous nos yeux. Dans ce qui va suivre, il ne sera guère question de l'hagiographie moderne, et les textes dont nous parlerons sont ceux que l'on tire des vieux manuscrits.

Dans la publication des textes, les anciens

bollandistes suivaient la méthode de l'époque. La dispersion des manuscrits, les difficultés d'accès l'imposaient généralement. Dans l'impossibilité d'atteindre tous les manuscrits d'un ouvrage, on se bornait à ceux que l'on avait à sa portée ; celui qui paraissait le meilleur était pris pour base, et on le corrigeait par les leçons des autres, parfois par quelque heureuse conjecture. Il pouvait être d'autant moins question de réunir préalablement tous les manuscrits d'une pièce et de les classer, que l'on ne fut pas longtemps à comprendre les conditions spéciales de la tradition des documents hagiographiques, souvent conservés en de très nombreux exemplaires presque irréductibles entre eux et constituant des recensions plutôt que des copies. L'art si difficile d'établir les textes était alors dans l'enfance et devait nécessairement échouer devant des problèmes qui, de nos jours encore, après tant de progrès, paraissent insolubles. Quelques timides essais furent tentés, çà et là, de fixer la résultante d'une série de manuscrits. Ils aboutirent à une mosaïque de textes sans atteindre le texte primitif que l'on prétendait trouver. Généralement on s'en tint au parti le plus sage qui était alors, comme il peut l'être encore aujourd'hui pour bien des Passions de martyrs,

de reproduire un bon exemplaire et de noter les variantes des autres.

Les éditeurs ne s'embarrassaient pas, à cette époque, de l'appareil encombrant des variantes jugées inutiles, et, dans le système employé, elles étaient, en effet, inutiles la plupart du temps. Les plus marquantes seules étaient conservées, et c'est au choix auquel ils s'arrêtaient que se reconnaissent les esprits judicieux et pratiques.

Pour apprécier les textes publiés dans les anciens *Acta sanctorum*, il faut donc tenir compte des conditions imposées au travail par les circonstances, et aussi de la qualité des pièces dont il s'agit. Celles qui ont échappé à la plaie des remaniements peuvent gagner beaucoup à être reprises par les méthodes perfectionnées dont nous disposons aujourd'hui. Une classe très nombreuse de vieux récits y reste pratiquement rebelle, et si la comparaison d'une longue suite de manuscrits et un relevé minutieux des variantes ne sont jamais complètement dépourvus d'utilité. ces opérations sont souvent sans résultat appréciable, pour le seul but qui importe, la reconstitution du texte primordial.

La publication des textes n'est qu'une partie de la tâche assumée par Bollandus et ses

collaborateurs. Ils s'astreignent à en faire l'exégèse. Celle-ci est répartie entre les prolégomènes, ou *Commentarius praevius*, et l'annotation. Les questions à traiter d'abord sont celles qui relèvent de l'histoire littéraire : origine, auteur, époque, tradition du document, genre auquel il appartient. Puis, c'est l'interprétation des passages obscurs, éclaircissement des difficultés d'ordre linguistique, géographique, historique. Pour faire comprendre la portée d'un texte, il faut souvent entrer fort avant dans l'étude du milieu d'où il est sorti, et comme dans la majorité des cas, les anciens bollandistes abordaient des sujets entièrement neufs, ils étaient parfois entraînés très loin à la recherche de tout ce qui pouvait servir à éclairer ou à compléter la source principale. Il y avait là une mesure à garder, un écueil à éviter. On ne l'évita pas toujours, et il est regrettable que dans certains articles, qui ont d'ailleurs demandé à leurs auteurs un effort considérable, les textes soient pour ainsi dire noyés dans le commentaire.

Papebroch nous a laissé dans la vie de Bollandus un intéressant exposé des idées auxquelles on s'était arrêté de commun accord sur le programme à suivre. L'imposante ordonnance des *Annales* de Baronius impressionnait alors les imaginations et on s'habituait à considérer

le genre « Annales » comme le dernier mot du travail historique. C'est ce qui amène Papebroch à établir un parallèle entre l'œuvre de son maître et celle de l'illustre annaliste, pour lequel il professe d'ailleurs la plus sincère admiration, et il n'a pas de peine à montrer que l'hagiographie scientifique, telle qu'elle s'était constituée, demandait un effort autrement considérable.

« Bollandus et ses successeurs, dit-il, se sont fait une loi de n'apporter aucun témoignage qu'ils n'aient lu et examiné eux-mêmes. Ils croient devoir s'expliquer sur l'époque, le degré de véracité et la circonspection des témoins sur lesquels ils s'appuient de préférence. Ils ne veulent laisser sans discussion rien de ce qui fait mieux connaître le saint. Aucune localité n'est jugée trop obscure, aucune population trop méprisable, aucun pays trop reculé dès qu'ils se sont signalés par le culte d'un saint. Il n'est pas de mot si barbare qu'ils ne cherchent à l'éclaircir autant que le travail humain peut se flatter d'y arriver, en consultant livres et manuscrits, en recourant à la correspondance, en se servant des bons offices des amis que l'on s'est faits un peu partout. Ils n'ont pas tant à se préoccuper de l'histoire générale de l'Église et des grands pays, bien que

là aussi il reste beaucoup à faire ; ils travaillent surtout à éclaircir les origines, les développements des évêchés, des villes, des monastères, des ordres religieux. Et qu'on ne s'imagine pas que l'obligation de donner dans leur texte original les Actes des saints soit un allégement. Elle amène pour eux un surcroît d'études et de travail, obligés qu'ils sont de collationner minutieusement plusieurs manuscrits et souvent, pour arriver à éclaircir un passage douteux, d'écrire plusieurs lettres. Et puis, avec ce système, il n'y a plus de place pour les habiles réticences ou les négligences que peut se permettre l'écrivain qui n'a pas à rapporter des paroles textuelles, mais simplement le sens des dires d'autrui, et qui le fait tout à sa guise. D'ailleurs, les vieux Actes eux-mêmes ne sont qu'une petite partie de l'œuvre entière. S'il n'y avait pas en outre les commentaires, les annotations, les notices sur les saints dont la Vie n'existe plus ou n'a jamais été écrite et qu'il faut tirer de plusieurs auteurs, on en remplirait à peine un volume [1] ».

Il est fait allusion dans ces dernières lignes à une catégorie de commentaires indépendants

(1) *Acta SS.* Martii, t. I, p. xx.

de toute Passion ou de toute Vie ancienne, et où le bollandiste essaye de reconstituer l'histoire du saint au moyen des témoignages éparpillés dans les chroniques et autres sources contemporaines. Parfois, ce sont des notices sommaires, auxquelles on donne le nom de *Sylloge*. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a abouti qu'à recueillir une gerbe de renseignements, qui sont ordinairement tout ce qui s'est conservé de la tradition. A partir des volumes de septembre, on voit se multiplier les longs commentaires où la gerbe s'amplifie jusqu'à prendre les proportions d'une abondante moisson. Certains personnages de l'Ancien Testament, égarés dans nos calendriers, ont été l'objet de ces copieuses dissertations, très consciencieusement élaborées, mais qui font bien l'effet d'être des hors-d'œuvre. Quel est l'exégète de l'Ancien Testament qui, pour s'orienter dans l'histoire de Moïse, de Josué, de Gédéon, des grands ou des petits prophètes, songera à recourir aux *Acta sanctorum ?* La question de culte, la seule qui fût vraiment du ressort des hagiographes, se réduirait souvent à une page.

Des saints de la nouvelle Alliance ont été, à l'occasion, traités d'après un système analogue, et l'on peut citer comme exemple saint

Jérôme, dont les œuvres ont été surtout mises à contribution. L'énorme et savant commentaire sur saint Jean Chrysostome, qui, comme le précédent, est de Stilting, et suppose une connaissance peu commune des œuvres du saint, peut être rangé dans la même catégorie ; car le panégyrique par saint Jean Damascène n'y figure que comme un luxe dont on se passerait volontiers, si l'auteur nous avait donné, comme l'eût fait la génération de Papebroch, le dialogue de Palladius et les autres grands textes grecs, dont la valeur historique n'est point considérable, mais qu'il fallait considérer du point de vue littéraire. Une critique analogue devrait s'adresser à l'important article *de S. Michaele et omnibus angelis*, 29 septembre. Le texte du miracle de Chonae n'est point omis, il est vrai. Mais on pouvait s'attendre à le voir suivi d'un autre plus considérable, le Livre des miracles de saint Michel, par Pantaléon, diacre et chartophylax de la Grande église de Constantinople. Il ne trouva point grâce devant la sévérité du critique. C'est en suivant cette pente que l'on arrivait insensiblement à assimiler aux saints dont les Actes n'existent plus ceux qui n'ont été loués que par des hagiographes et non par les témoins de leur vie.

A côté de la *Sylloge* de tout calibre, où les résultats de la recherche sont condensés, soit en de nombreux chapitres, soit en quelques paragraphes, se détache une série de notices facilement reconnaissables parce qu'elles se réduisent à quelques lignes, revenant à constater que les saints en question figurent au martyrologe hiéronymien. Il n'est pas de jour de l'année où il ne se rencontre quelque liste de martyrs empruntée à cette compilation. On se contente de les enregistrer avec cette remarque qu'il s'agit d'un groupe sur lequel tout autre renseignement fait défaut.

L'admission des saints ou des groupes provenant de cette source suppose que les bollandistes ont cru leur existence garantie et que l'insertion à l'hiéronymien a paru suffisante comme preuve de culte. Et en effet, dès le principe, ils ont remarqué l'importance de la compilation à laquelle on a donné le nom de martyrologe hiéronymien. Rosweyde en faisait un tel cas que, sentant la difficulté créée par l'état de la tradition manuscrite du document, il avait entrepris de faire reproduire en fac-similé le meilleur exemplaire, qui est notre manuscrit E. C'est le plus ancien

travail de ce genre dont on ait connaissance [1], et cette initiative fait le plus grand honneur au sens critique du précurseur de Bollandus. Mais quelque précieux que fût un pareil secours, il ne pouvait suffire ni à établir le texte du martyrologe ni à en déterminer les sources. L'hiéronymien resta un livre fermé jusqu'au jour où Wright, en 1866, publia le martyrologe syriaque écrit en 411, et qui représente pour nous le martyrologe oriental ; ou plutôt jusqu'au jour où le P. Victor De Buck découvrit que le martyrologe oriental était une des sources de la compilation hiéronymienne[2]. Cette trouvaille donna le branle à l'étude critique du document, et l'on put enfin se rendre compte du parti qu'il y a moyen d'en tirer.

L'on sait maintenant que le texte, qui nous est parvenu dans un état de confusion inexprimable, ne doit être employé qu'avec la plus grande circonspection ; qu'à le lire sans le secours des réactifs les plus puissants de la critique, on est exposé cent fois à prendre le Pirée pour un homme, et que les anciens martyrologes histori-

1. M. Rooses, *Le plus ancien fac-similé d'un manuscrit*, dans *Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1881, p. 295-315.

2. Voir plus loin, chap. VII.

ques, qui donnent parfois le moyen de fixer une leçon isolée, sont des guides trompeurs dans l'étude de ses sources. Les anciens ignoraient tout cela. L'on n'étonnera personne en disant que la plupart des courtes notices consacrées, dans l'ancienne collection, à commenter quelques lignes de l'hiéronymien, auraient besoin d'être revues, sinon remplacées, et que les nouveaux bollandistes se préoccupent de reprendre cette partie de l'œuvre qui a nécessairement échappé à la clairvoyance de leurs devanciers.

La *Gloria postuma* forme partie intégrante du commentaire complet. Lorsque la popularité d'un saint se maintient pendant de longs siècles et s'étend à un grand nombre d'églises, la liste des monuments qui en gardent la trace prend nécessairement de vastes proportions. Chaque siècle y ajoute, et l'histoire du culte de certains saints est assez importante pour remplir à elle seule un gros volume.

C'est d'abord l'histoire de la fête, inscrite dans les martyrologes, dans les livres liturgiques, dans la littérature, dans l'art, dans les traditions populaires. C'est l'histoire des reliques du saint : la déposition, les translations, souvent aussi leur dispersion par des mains impies ou par des mains pieuses, non moins

fatales, hélas ! à leur conservation. Le sanctuaire où le culte du saint s'est confiné, d'où il a rayonné au loin, doit également arrêter l'attention de l'hagiographe, qui a pour tâche de faire connaître ses origines, ses accroissements, sa célébrité se confondant avec celle même du saint, les pèlerinages, les faveurs obtenues. Si le saint a laissé derrière lui quelque institution, l'histoire des développements de son œuvre appartient à sa gloire posthume.

Parmi les textes anciens qui se rattachent à cet ensemble, les plus importants sont les récits de translations et les recueils de miracles. Ils sont souvent du plus grand intérêt pour l'histoire générale et pour la connaissance des mœurs d'un peuple et d'une époque. Aussi ne doit-on pas regretter la place que les documents de ce genre occupent dans les *Acta sanctorum*. Il en est de même des procès de canonisation du moyen âge. Ce sont parfois des séries considérables, d'où la prolixité n'est pas toujours absente. Mais on est amplement récompensé de la peine qu'il faut se donner pour les éditer et les lire par les résultats qu'en retire l'histoire religieuse et profane. On peut citer encore les lettres d'indulgences et les procès-verbaux de reconnaissances de reliques, et, dans un autre ordre d'idées, les of-

fices, les hymnes, les inscriptions. Ces monuments du culte forment parfois un ensemble si considérable, et il faut bien le dire, si encombrant, que l'on ne saurait prendre pour règle de publier tous les textes se rapportant à une manifestation quelconque du culte des saints. Un choix s'impose, dicté par l'importance relative des pièces et par le sujet, celles que l'on publie devant être traitées avec le même soin que les textes biographiques. Les autres seront simplement analysées ou signalées.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus, lors du transfert des bollandistes à Bruxelles en 1778, le conseiller d'État de Külberg se fit renseigner par les derniers survivants sur l'organisation de l'œuvre. Dans un rapport au prince de Starhemberg. il donne à ce sujet de curieux détails. On lira avec intérêt ceux qui vont suivre et qui complètent ce que nous savons de la méthode adoptée dans l'élaboration des commentaires. Voici son texte [1].

« Les hagiographes, parvenus à traiter d'un

1. Dans les dossiers conservés au Archives générales du Royaume, *Conseil privé*, 742, 743. Nous nous servons de la copie conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles, manuscrit 17674, fol. 31-43, dont nous retouchons légèrement l'orthographe.

certain jour d'un mois, entraient en conférence, rassemblaient tous les saints honorés ce jour-là dans l'Église que renfermaient tous les différents martyrologes connus. Ensuite on délibérait sur les saints de ce jour dont on traiterait et sur ceux qu'on omettrait, soit parce qu'on en avait déjà traité, soit parce qu'il y avait des raisons d'en traiter plus tard ou de n'en point traiter du tout, et l'on rendait compte dans l'ouvrage des raisons qui avaient déterminé à prendre l'un ou l'autre de ces derniers partis. Cela fait, on s'arrangeait sur le partage des ouvrages, et chacun des hagiographes [1] prenait à soi de traiter tel ou tel saint. Il est bon de savoir que la Vie d'un saint se trouve autant de fois répétée dans les *Acta sanctorum* sous la date du jour de sa mort qu'elle a été trouvée avoir été écrite de fois par des auteurs connus ou inconnus, soit en manuscrit, soit par voie d'impression, et les découvertes faites à cet égard en tout temps par les hagiographes, sont prodigieuses. Toutes les Vies du même saint, insérées les unes après les autres dans l'ouvrage, font l'objet

1. La copie, ici et plus loin encore, porte *historiographe*. C'est une distraction. Ce mot a dans le rapport de Külberg un sens très précis, comme on le verra par la suite.

des observations, des discussions et de la critique des hagiographes, et ils ont été reconnus en tout temps pour avoir excellé en ce genre de travail. C'est la justice que les plus célèbres écrivains, même ceux qu'on n'accusera certainement pas de partialité à leur égard, leur ont rendu avec force et énergie. C'est ainsi que chaque Vie de saint est ramenée au vrai, établi par des preuves que le flambeau d'une discussion et d'une critique aussi saine que sage et solide a éclairées, et dont tout ce qui peut avoir la moindre apparence de légèreté, de faiblesse, de superstition, de fanatisme et d'esprit de parti est banni avec force.

« Lorsqu'un hagiographe, d'après cet esprit, ces principes et cette marche avait la Vie ou une des Vies du saint qu'il s'était chargé de traiter, il en faisait faire l'impression par quaternions faisant huit pages.

« L'imprimeur en tirait un exemplaire, le portait à l'auteur qui en faisait la correction, et l'exemplaire lui était remis corrigé selon ses remarques par l'imprimeur. Ce n'était que dans ce moment que l'hagiographe auteur faisait passer son ouvrage à chacun de ses confrères selon l'ancienneté. Chacun l'examinait et tenait ses notes. On s'assemblait ensuite et on

délibérait sur les changements. Si l'on en trouvait à faire, la décision, en cas de parité, était emportée par l'auteur, comme étant celui qui, ayant traité la chose, était le plus en état d'en juger par lui-même.

« Ce premier imprimé, vu ainsi par l'assemblée, était remis, redressé ou non, à l'imprimeur ; il en tirait un troisième exemplaire que l'auteur revoyait de nouveau, et alors on en tirait huit cents exemplaires[1] ».

L'application des méthodes inaugurées par Bollandus, perfectionnées par Henschenius et Papebroch, se heurtait à des difficultés dont on ne se rendit compte que vaguement dans les débuts, mais qui ne tardèrent pas à se faire sentir dans toute leur gravité. Les unes provenaient du plan adopté, les autres de l'état de la science et des habitudes littéraires de l'époque.

Il est incontestable que l'ordre un peu artificiel du calendrier que l'on s'était décidé à suivre présentait de grands inconvénients. Des saints qui ont vécu à la même époque et ont été unis par des liens intimes, dont la vie offre par conséquent de perpétuels points

1. Manuscrit 17674, fol. 34ᵛ-35ᵛ.

de contact, sont capricieusement répartis suivant les hasards des anniversaires. Saint Augustin sera traité au 29 août, saint Jérôme au 30 septembre, saint Ambroise au 7 décembre. Même morcellement pour les saints appartenant à un même groupement et unis par un lien historique : ainsi les évêques d'un même diocèse, les personnages illustres d'un même monastère. Chaque fois que l'un d'eux apparaît au calendrier, il faut revenir sur les mêmes questions, et les générations de collaborateurs se succédant, le travail est perpétuellement à recommencer, dans des conditions nouvelles, et parfois dans un autre esprit.

Car voici une considération qu'il ne faut point perdre de vue. Certaines solutions fermes et logiques ne sont possibles que lorsqu'on embrasse l'ensemble des textes et que tous les cas analogues sont groupés. On ne peut guère hésiter, par exemple, à se prononcer contre les prétentions de certaines églises à l'apostolicité, lorsqu'on constate qu'un même vent a soufflé sur elles et que leurs légendes font partie d'un cycle, tandis qu'un cas isolé se présentera comme plus plausible. L'association fortuite à une même date des saints de toutes les époques entraîne aussi une notable déperdition de forces. La liste de chaque jour commence par des martyrs des persécutions romaines, se termine par des saints du quinzième ou du seizième siècle, obligeant les collaborateurs à repasser par toutes les périodes de l'histoire ecclésiastique.

Oserons-nous le dire ? Bien qu'évidemment la topographie combinée avec la chronologie constitue pour une œuvre historique le principe d'ordre le plus logique et le plus aisé, il n'est pas certain que les fondateurs du bollandisme se soient trompés en choisissant l'ordre du calendrier. Rosweyde, dit-on, avait songé un instant à s'en affranchir. L'instinct l'y a ramené, et Bollandus, qui avait, pour la réalisation de l'entreprise, les coudées franches, semble n'avoir éprouvé aucune hésitation.

Il ne faut pas se représenter les conditions du travail au début de l'œuvre semblables à celles qui nous sont faites. Les *Acta sanctorum*, achevés en grande partie, nous livrent un terrain déblayé sur lequel on peut se mouvoir à l'aise. Avant Bollandus, la littérature hagiographique présentait le spectacle d'une inextricable confusion. Si cette littérature avait quelque homogénéité, qu'elle fût composée exclusivement de documents historiques dont les attaches chronologiques sont claires, dont les origines sont faciles à démêler, l'idée d'un groupement dans l'ordre

des temps et des pays devait s'imposer à l'esprit; et pareille disposition ne pouvait amener aucune difficulté d'exécution un peu sérieuse. Mais dans la masse des textes à remuer, quelle variété, que de degrés dans l'échelle historique, depuis le procès verbal authentique et le récit du témoin oculaire jusqu'à la légende anonyme; que d'incertitudes sur la provenance, la valeur, le sens même de beaucoup de pièces. Trop de problèmes se posaient à la fois qu'il était impossible alors de résoudre d'une façon satisfaisante.

Un exemple à l'appui aidera à mieux comprendre les obstacles qui se dressaient alors devant l'hagiographe. S'il est une matière homogène et nettement circonscrite, c'est celle des *Acta sincera* de Ruinart, qui entendait réunir dans un volume les Actes historiques des martyrs des premiers siècles, par ordre chronologique. Le recueil fut publié en 1689, lorsque les *Acta sanctorum*, dont Ruinart se sert beaucoup, comptaient déjà dix-neuf volumes. C'est certainement un excellent ouvrage. Mais on n'a pas de peine à s'apercevoir qu'il ne répond qu'en partie à son programme, car il comprend un bon nombre de Passions dépourvues de valeur documentaire, et n'ayant aucun titre à figurer dans un recueil d'*Acta sincera*. L'on sait

combien le nombre des Passions historiques s'est réduit depuis qu'on a pu les étudier dans le détail, avec une minutie qu'une première exploration ne comporte pas.

On peut en dire autant d'une autre collection dont les contours sont clairement tracés dans le temps et dans l'espace. Le plan des *Vitae sanctorum Siculorum* du P. Gaëtani, datant de 1657, est assurément avantageux. Mais malgré l'appareil scientifique dont il est muni, l'ouvrage est manqué et plein de graves défauts. Alors même que l'auteur eût possédé un jugement critique plus sûr, il n'aurait guère abouti à de meilleurs résultats, parce que, au moment où il composait son recueil, les travaux de cette espèce étaient prématurés et qu'une longue familiarité avec les textes hagiographiques de toute catégorie pouvait seule conduire à une juste appréciation des documents si disparates réunis sous une même étiquette.

Ce qu'il fallait pour créer cette branche nouvelle de la science ecclésiastique qu'est l'hagiographie critique, c'était d'explorer le domaine, en exhumant méthodiquement les textes, et pour cela, il était indispensable de se laisser guider par la tradition manuscrite. Or, la tradition entière était dépendante de l'ordre du calendrier : les martyrologes, cela va sans dire, et

aussi les passionnaires, les lectionnaires, les synaxaires, les ménologes des ordres religieux, les collections manuelles depuis la Légende Dorée jusqu'au légendier d'Hilarion de Milan. Il n'y avait d'autre guide à travers cette littérature touffue que les dates liturgiques. Était-il prudent de renoncer à ce fil conducteur, pour s'engager dans une œuvre qui exigerait tant de concours divers qu'il n'était pas toujours loisible de chercher parmi des spécialistes ?

Et puis, si l'on était décidé à projeter sur tous les textes la lumière de l'histoire, le point de vue hagiographique ne pouvait évidemment être écarté. Or, on s'exposait bien à le sacrifier en se rendant indépendant de l'élément hagiographique par excellence, qui est le jour de la fête. Il n'est pas juste de dire que l'ordre des dates soit un ordre artificiel, comme le serait l'ordre alphabétique des noms. La date n'a pas été choisie arbitrairement : c'est, en général celle de la mort du saint ou du moins celle qu'a fixée un long usage.

Tout semblait donc inviter Bollandus et ses premiers successeurs à ne point quitter la voie traditionnelle. En l'abandonnant, ils eussent laissé indéfiniment dans l'ombre bien des recoins de l'hagiographie où la lumière a pénétré grâce au système adopté. Il fallait, pour lancer

l'entreprise nouvelle, ne pas tenter tout à la fois. Si, au point où l'œuvre est arrivée aujourd'hui, la marche imposée par le plan primitif fait gémir les collaborateurs, qui en sentent durement les désavantages, ils se disent que ce qui paraîtrait souhaitable maintenant, et non moins praticable, ne le serait guère sans la vigoureuse impulsion que la simplicité de l'ordonnance générale a permis de donner à l'entreprise.

De bonne heure on se préoccupa de parer aux inconvénients du plan adopté. Dès 1658, les bollandistes publièrent une série de petits répertoires, où les matières des volumes parus étaient réparties d'après l'ordre géographique. Ainsi ils donnèrent une *Brevis notitia Italiae ex Actis sanctorum Ianuarii et Februarii ab Ioanne Bollando et Godefrido Henschenio S. I. excerpta digestaque per regiones.* Il y eut une *notitia* semblable pour d'autres pays : l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne, la France. Les *Breves notitiae triplicis status ecclesiastici monastici et saecularis* se mettent à un autre point de vue, mais répondent à la même pensée.

Nos savants tentèrent aussi de remédier, dans une certaine mesure, au morcellement par des travaux d'ensemble qui étaient publiés en tête des volumes des *Acta sanctorum*, à mesure qu'ils étaient terminés. Ainsi

les grandes monographies sur les listes épiscopales d'Alexandrie, de Jérusalem, de Milan, de Constantinople, de Tongres, et le volume consacré par Papebroch à la suite chronologique des papes. En guise d'introduction au tome Ier de juillet, Janninck publia un bon travail sur les saints d'Ombrie, où il étudia tout un cycle de légendes. Pour éviter d'avoir à revenir sur certaines particularités de la liturgie grecque, on plaça en tête du tome II de juin la dissertation du P. Rayé sur la matière. Plus tard, le P. Pien fit un travail analogue sur la liturgie Mozarabe.

L'extrême variété des matières amenait souvent à constater que, sur certains sujets, les travaux préparatoires faisaient défaut. Dans la mesure du possible on suppléait à ces lacunes, et c'est ce qui décida Papebroch à écrire son essai sur la diplomatique, ses recherches sur les indulgences et tant d'autres dissertations de moindre ampleur, disséminées dans ses commentaires et dans le *Propylaeum* de Mai.

Aujourd'hui c'est dans les revues que nous déverserions le trop-plein de nos cartons. Les anciens bollandistes n'avaient que leurs in-folio, et c'était la seule place possible pour certaines dissertations, comme celle du P. Pien sur les

diaconesses, celle de Stilting sur la conversion des Russes.

La plupart de ces travaux se rattachent étroitement à l'hagiographie, et ont leur raison d'être. On ne peut nier pourtant qu'ils ne contribuent à alourdir la collection.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'épreuve

L'exploration de la terre inconnue qu'était alors l'hagiographie devait amener bien des surprises. Nous ne parlons pas de celles qui attendent l'érudit engagé dans des voies nouvelles, et le payent de son labeur par la joie de la découverte. Les résultats inattendus n'étaient point tous d'ordre spéculatif.

Pendant des siècles, la lecture de la Vie des saints avait créé un état d'esprit particulier. Littérature mélangée s'il en fut, où l'élément historique côtoie les libres inspirations de la fantaisie pieuse, elle présentait aux regards de la foule comme un vaste tableau de la vie chrétienne, dont les diverses scènes répondaient également à la réalité et ne se distinguaient que par l'intensité du coloris. Toutes au même degré semblaient dignes d'arrêter le regard et les nuances importaient peu. La Vie des saints transportait le fidèle dans une atmosphère d'idéal et de surnaturel qu'il était tenté de prendre pour les conditions normales de la perfection chrétienne, ne soupçonnant guère que, dans ces peintures séduisantes, le peintre avait souvent mis beaucoup du sien. L'étude des textes et le groupement des sujets devaient révéler le rôle de l'art qui force souvent la nature. Si jusque-là on connaissait un peu l'hagiographie, on ignorait les hagiographes et nul ne soupçonnait de quoi certains sont capables.

Ce que l'on savait beaucoup moins encore, c'est la manière dont s'était développé le culte des saints, et les nombreux facteurs qui avaient concouru à lui donner ses formes dernières, formes étranges quelquefois jusqu'à devenir choquantes, mais que l'on jugeait vénérables et couvertes par l'autorité de l'Église. Aux doutes et aux hésitations des esprits réfléchis, il était de règle d'opposer l'argument de la « vigilance des pasteurs », revenant à supposer que rien ne s'était jamais établi, en cet ordre de choses, à l'insu des autorités ecclésiastiques et sans leur sanction formelle. D'autre part, on se refusait à croire que les évêques eussent pu être mal informés sur des faits qui intéressaient à un si haut degré l'honneur de leurs églises. C'était oublier la part prépondérante de l'élément populaire dans l'évolution du culte des saints, l'indifférence affectée des théologiens du moy-

en âge et des gardiens de l'orthodoxie, pour des matières qu'ils mettent visiblement en dehors du domaine de la foi, pour le reléguer dans le champ voisin de la piété, où nulle contrainte ne règne.

En remontant aux origines de certains cultes, il était inévitable de rencontrer des erreurs ; parfois, mais plus rarement, des supercheries que, précisément, le défaut de vigilance avait rendues possibles. Le plus ordinairement la dévotion envers un saint avait pour principe la possession d'une relique, restes vénérables qui le rendaient en quelque sorte présent dans son église. Comment elle y était arrivée, on ne cherchait pas à le savoir. Qui se disait alors que la pratique romaine, unique sauvegarde de l'authenticité des reliques, avait été malheureusement abandonnée depuis longtemps ; que les corps saints et les parcelles avaient été transportés dans des conditions rendant tout contrôle impossible ; que d'étranges confusions avaient dû nécessairement se produire ? Au moment ou quelque ville de France ou d'Allemagne élevait une basilique sur le corps d'un martyr venu de loin, on ne soupçonnait pas qu'une église d'Italie ou d'Orient prétendait, avec titres à l'appui, avoir gardé intact le trésor qu'on lui disputait.

Certaines statistiques élémentaires dont on ne s'était jamais avisé, suffisaient, dans ces conditions, à poser des problèmes dont il devenait impossible de dissimuler la gravité. Contester la légitimité du culte d'un saint, élever des doutes sérieux sur l'authenticité de ses reliques, c'étaient là des conclusions qui, la plupart du temps, ne pouvaient rester à l'état de théorie, mais réclamaient des mesures pratiques d'une application souvent délicate. Comment faire comprendre aux fidèles que certains errements n'engagent pas l'autorité de l'Église ? Comment supprimer, sans causer de scandale, des dévotions qui sont entrées dans la vie du peuple ? Et d'autre part, comment les maintenir lorsqu'on est convaincu qu'elles manquent de fondement ? Avouer l'erreur semble faire le jeu des hérétiques, qui ne cessent de dénoncer les abus du culte des saints et des reliques. Il est bien entendu que jamais personne n'a enseigné aux fidèles que les Vies des saints méritent la même créance que l'Évangile; mais c'est un fait que les fidèles sont portés à le croire. Dès lors, n'est-il pas dangereux, au point de vue de la foi, de détruire certaines illusions de la piété ?

Ce sont là les objections qui ont dû venir à l'esprit des timides et faire douter de l'opportu-

nité du contrôle de la science sur l'hagiographie. Il n'est que trop naturel qu'une opposition ait pu se dessiner, dans les milieux peu éclairés, contre une entreprise qui allait déranger tant d'idées reçues, heurter de vieilles habitudes, réveiller des responsabilités endormies.

Si elle ne s'est pas fait jour au premier instant, cela tient à ce que les conséquences de ces recherches critiques ne se sont pas manifestées aussitôt. Bollandus ne les ignorait pas, car des objections avaient déjà surgi avant que le plan de Rosweyde eût été soumis à l'approbation des supérieurs. Elles ne firent que le confirmer dans ses projets et le convaincre davantage de la nécessité de l'œuvre à entreprendre. Toutefois il sentit que, sans rien sacrifier de la vérité, il y avait des ménagements à observer dans l'énoncé de certains résultats, dont le grand public pouvait être choqué, mais que les lecteurs intelligents devaient être à même d'entendre. C'est à ceux-ci qu'il fallait s'adresser, en leur fournissant les éléments d'une opinion raisonnée.

Quand l'initiation fut jugée suffisante, on aborda plus résolument les problèmes délicats, tout en gardant dans l'expression la réserve commandée par l'état des esprits. La modération dans la forme, sorte de voile discret jeté sur la crudité des conclusions, a généralement

été observée par les collaborateurs de Bollandus et leurs successeurs au temps de leurs plus grandes audaces — s'il est permis de prononcer ce mot à propos de loyales recherches sur des sujets libres — et jamais ils ne prêtèrent flanc à leurs adversaires par des excès de langage.

Aussi ne recueillirent-ils d'abord que des éloges, et, sauf les contestations inévitables dans le camp de l'érudition, aucun incident désagréable ne vint les distraire de leurs travaux. Mais un orage se préparait dans l'ombre, et c'est sur la tête de Papebroch, l'homme au franc-parler, qu'il éclata. Quelque désir que l'on puisse avoir de ne point raviver le souvenir d'une querelle stérile et depuis longtemps oubliée, il n'est pas permis de passer sous silence un épisode qui entraîna de si graves conséquences. Sans chercher à remonter aux premières origines, il suffira d'en rappeler les péripéties essentielles.

A la date du 29 mars avaient paru les Actes de saint Berthold, premier prieur du Carmel. Dans le commentaire, les éditeurs, désireux d'éviter des débats irritants, s'étaient abstenus de se prononcer sur l'immémoriale antiquité de l'Ordre, qui prétendait remonter au prophète Élie. Les Carmes se montrèrent peu satisfaits de cette réserve et, par l'organe du P. François de Bonne-Espérance, dans son *Historico-theolo-*

gicum Carmeli armamentarium [1], ils sommèrent les bollandistes de dire leur opinion, qu'ils entendaient bien être conforme à leurs prétentions.

L'occasion se présenta tout naturellement d'aborder la question lorsque, au tome I d'avril, il fallut éclaircir les Actes de saint Albert, patriarche de Jérusalem et auteur de la règle des Carmes. Le travail échut à Papebroch, qui s'expliqua en toute franchise, et démontra que la tradition de l'Ordre était en ce point dépourvue de fondement. Ce fut chez les intéressés une explosion de colère et d'indignation [2]. Aussitôt commença la guerre des pamphlets; l'on vit paraître une nuée de libelles aux titres grotesques, qui essayaient de jeter le discrédit sur

1. Anvers et Cologne, 1669. Le nom de famille du P. François est Crespin.

2. Papebroch n'en fut sans doute pas trop surpris. Il avait eu l'occasion de voir à Florence, comme dans d'autres couvents des Carmes, des peintures qui s'inspiraient des légendes en cours, et où l'on représentait notamment la Vierge revêtue de l'habit du Carmel. On lui apprit que le grand-duc de Toscane, Ferdinand, ayant exprimé son étonnement et demandé s'il y avait de ces représentations des exemples plus anciens, le prieur des Carmes répondit avec plus d'esprit que de sérieux que dans cent ans les peintures que l'on faisait alors seraient anciennes. *Act. SS.* Maii t. I, p. LI.

le consciencieux critique, coupable d'avoir exprimé l'avis qu'on lui demandait.

On ne connaît pas les incidents qui marquèrent la première phase des hostilités, car, durant de longues années, les bollandistes, jugeant qu'ils avaient mieux à faire que de relever les accusations dont on les accablait, n'opposèrent à leurs contradicteurs que le silence. Il y avait vingt ans que l'attaque avait commencé, lorsque Janninck, en 1695, crut nécessaire de publier *l'Apologia pro Actis sanctorum*, précédée de deux lettres où il protestait contre les calomnies dont son maître était l'objet dans un gros mémoire qui venait de paraître sous le titre : *Exhibitio errorum quos P. Daniel Papebrochius Societatis Iesu suis in notis ad Acta sanctorum commisit.* L'auteur, qui se nommait Petit, en religion le P. Sébastien de Saint-Paul, provincial des Carmes, en avait fait un violent réquisitoire contre le téméraire assez osé pour porter la main sur les titres de noblesse de l'Ordre du Carmel.

Ce volume, justement oublié, reflète assez exactement l'état d'esprit de la réaction contre la critique, et bien que l'auteur ait constamment en vue la défense des traditions qui l'ont mis en campagne, il se sert de toutes les armes propres, dans sa pensée, à ruiner la thèse,

la méthode et surtout le crédit de son adversaire. Les arguments sont ceux qui reviennent périodiquement sous la plume des demi-lettrés dont les bollandistes dérangent les idées. Les procédés sont ceux de la passion : citations tronquées, propositions détournées de leur sens, nuances forcées, insinuations malveillantes, soupçons d'hérésie, excitations malignes, en un mot tout ce qu'un esprit agité peut inventer pour perdre un contradicteur.

Le système de défense adopté par le P. Sébastien est simple. Papebroch est dénoncé comme un homme qui ne respecte rien et qui est de connivence avec les infidèles et les hérétiques ; ses principes subversifs mettent en péril les traditions les plus sacrées. L'argument négatif est son arme préférée, arme meurtrière, perfide, et qui ne laissera debout aucune des choses que l'on est habitué à respecter. Sur de simples conjectures, Papebroch nie les faits les mieux établis. Et quelles conjectures : *coniecturis exsibilatione potius quam responsione dignis.* Chez lui la satire, le sarcasme, les injures tiennent lieu de raisons. Pour réfuter des histoires approuvées par le Siège apostolique ou communément acceptées, le bollandiste se sert d'une foule d'auteurs païens, sarrasins, juifs, hérétiques ou condamnés par l'Église. En tête de

la liste figurent Suétone et Tacite, puis Josèphe ; plus loin Aeneas Sylvius et beaucoup d'autres aussi détestables.

L'énumération des erreurs imputées à l'hagiographe était de nature à faire impression sur le public auquel était destiné le factum. Que penser d'un homme qui non seulement se mêle de corriger à tout propos Baronius, mais qui trouve à redire à la chronologie des papes, qui rejette les Actes de saint Silvestre, le baptême de Constantin par ce pontife, la donation de Constantin ? Il conteste l'authenticité des décrétales, la lettre du pape Formose aux évêques d'Angleterre, la bulle Sabbatine de Jean XXII.

Les récits de l'Assomption de la Vierge, poursuit son adversaire, sont par lui tenus pour apocryphes, tout comme les Actes de saint Procope, loués pourtant par le concile de Nicée, et les Actes de saint Judas-Cyriaque, où est racontée l'Invention de la Sainte Croix ; de même une foule de Passions de martyrs comme celles de sainte Catherine, de sainte Barbe, de saint Barbarus, des saints Alexandre et Antonine, de sainte Pélagie, de saint Hubert et de beaucoup d'autres. L'apostolat en Gaule de Marthe et de Marie-Madeleine ne trouve pas grâce devant lui. Saint Denys

l'Aréopagite n'est pas l'évêque de Paris ; décapité, il n'a point porté sa tête dans ses mains ; il n'est point l'auteur des écrits sur la *Hiérarchie céleste*. Le dragon de saint Georges n'est qu'un mythe, tout comme celui de saint Théodore. Papebroch refuse l'auréole du martyre à tous les chrétiens immolés par Julien. Ses idées sur l'origine du monachisme sont insoutenables. Ainsi, il ne veut pas que saint Fronton ait été, vers l'an 150, le père de soixante-dix moines. De même qu'il n'admet pas l'existence des images peintes par saint Luc, il refuse d'accorder qu'il y ait eu des églises dédiées à la sainte Vierge durant les premiers siècles, et conteste l'antiquité du culte de saint Joseph. A l'en croire, saint Athanase ne serait pas l'auteur du traité *De virginitate*, ni du symbole qui porte son nom, et le sermon sur l'Assomption attribué à saint Jean Damascène est suspect. Ni au dixième siècle ni avant, il n'était question d'indulgences de trois ans, de cinq ans, de sept ans ou plus, et les célèbres listes d'indulgences de Saint-Sébastien et de Saint-Martin-aux-Monts à Rome ne sont pas authentiques.

Ce ne sont là que des exemples pris un peu au hasard dans le vaste répertoire, divisé en vingt-quatre sections, où il est démontré qu'il n'est pas un coin du domaine de l'érudition sacrée qui n'ait été ravagé par la critique du bollandiste. On devine quelle peut être la rigueur et surtout le ton de la réfutation proprement dite. Des arguments que Papebroch n'omet jamais d'apporter, de son expérience dans l'appréciation des documents et des faits, son adversaire ne tient aucun compte. Ce qu'on plaide, c'est qu'il n'avait pas le droit de toucher à des traditions reçues, approuvées par les papes, recommandées par l'Église, consignées dans les bréviaires et les martyrologes. Le mémoire n'a pas même les apparences d'une discussion scientifique. C'est une longue dénonciation devant l'opinion religieuse et les tribunaux ecclésiastiques. Car le volume est dédié au pape Innocent XII, qui ne pouvait manquer, on y comptait bien, de condamner un écrivain aussi mal pensant, et d'accorder du même coup l'appui de son autorité aux prétentions de l'Ordre lésé.

Pour arriver à ces fins, il fallait, à Rome, se ménager des appuis. Sébastien de Saint-Paul avait songé à tout. Papebroch, disait-il, s'était exprimé plus d'une fois de manière à faire entendre qu'il mettait les évêques au-dessus des cardinaux. Puis, il se mêlait de choses qui étaient du ressort de la Sacrée Congré-

gation des Rites pour laquelle il témoignait, d'ailleurs, peu de respect, et les traditions romaines étaient traitées par lui avec la même désinvolture que toutes les autres. Tout cela était soigneusement souligné par le pamphlétaire, et devait, d'après ses calculs, produire une profonde impression sur les cardinaux qui auraient à juger l'œuvre de Papebroch.

Ce n'était pas assez. Dans leur acharnement, ses ennemis se défiaient des lenteurs et de la sagesse romaines et, pour arriver plus sûrement au résultat, les *Acta sanctorum* avaient été, dans le plus grand secret, déférés en même temps à l'Inquisition d'Espagne. Celle-ci ne se fit point prier. Le 14 novembre 1695, paraissait un décret « contre les livres des PP. G. Henschenius et D. Papebroch », c'est-à-dire contre les *Acta sanctorum* de mars, d'avril et de mai, y compris le *Propylaeum* de mai. L'Inquisition de Tolède prohibait la lecture et la vente de ces volumes, sous peine d'excommunication et d'amende. Et voici les considérants de cette sentence :

« Ces ouvrages contiennent des propositions erronées, hérétiques, sentant l'hérésie, périlleuses en matière de foi, scandaleuses, offensives des oreilles pies, schismatiques, séditieuses,

téméraires, audacieuses, présomptueuses, gravement offensantes pour plusieurs papes, le Siège apostolique, la Sacrée Congrégation des Rites, le bréviaire et le martyrologe romains, ravalant à l'excès les excellences de plusieurs saints et de beaucoup d'écrivains ; plus des clausules irrévérencieuses pour beaucoup de saints Pères et de très graves théologiens ecclésiastiques. Et semblablement ils contiennent des propositions offensantes pour l'état religieux de plusieurs Ordres, notamment celui des Carmes et de leurs écrivains graves appartenant à diverses nations et spécialement à l'Espagne... Et enfin ces ouvrages contiennent mainte louange donnée à des hérétiques ou aux fauteurs d'autres doctrines détestables, prohibées et condamnées par les Souverains Pontifes et par l'Église, doctrines dont ces ouvrages usent pour attaquer les traditions des saints et de l'Église. »

Nous traduisons ce texte sur l'exemplaire de l'affiche en quatre langues [1], où se reconnaît, écrit de la main de Papebroch, ce simple mot :

1. Conservé à la bibliothèque des Bollandistes. Nous ne citons pas la traduction française qui occupe la troisième colonne de l'affiche. On pourrait être tenté d'y voir l'œuvre d'un mauvais plaisant.

legi. Le vaillant critique, qui avait laissé passer tant d'injures, reçut encore ce rude coup avec beaucoup de calme, mais il jugea que du moment où l'on suspectait sa foi catholique, l'honneur du corps dont il faisait partie, exigeait qu'il se justifiât. C'est ce qui le décida d'abord à écrire la *Responsio Danielis Papebrochii ad exhibitionem errorum*, qui parut en trois parties en 1697 et en 1698, et où il reprend, point par point, les griefs articulés par le provincial des Carmes. En même temps, il agissait auprès de l'Inquisition d'Espagne, à laquelle il fit remettre des mémoires en latin et en espagnol.

On trouva d'abord un prétexte pour ne pas les recevoir ; puis, on lui permit de présenter une apologie secrète, en espagnol. Elle resta toute une année sans réponse. Dans une lettre au grand inquisiteur, Papebroch demandait qu'on lui indiquât les propositions hérétiques visées par le décret, et se déclarait prêt à les rétracter si elles n'étaient pas susceptibles d'être interprétées dans le sens catholique. Cet important personnage ne daigna pas répondre.

Encouragés par leurs succès, le P. Sébastien et ses émules crurent que le moment était venu de tenter à Rome un effort décisif et d'achever leur adversaire Dès qu'ils eurent vent des nouvelles démarches, les bollandistes députèrent à Rome un des leurs, le P. Janninck, chargé de se rendre compte des dispositions de la Curie, et d'agir en conséquence. Janninck se mit en rapport avec les cardinaux et les reviseurs, et chercha à connaître leurs principaux griefs. Il vit aussitôt qu'il y avait lieu de dissiper bien des préjugés créés par le décret ; mais de propositions hérétiques, il n'était pas question.

Les démarches de quelques amis, parmi lesquels Mabillon [1], et les siennes propres, ainsi qu'un mémoire justificatif remis aux cardinaux ne furent pas sans résultats. Il acquit bientôt l'assurance que la censure de l'Inquisition d'Espagne ne serait pas confirmée à Rome. Et en effet, aucune condamnation ne suivit celle du *Propylaeum maii*, qui finit par être mis à l'Index [2]. Encore était-il expressément marqué dans le décret qu'on ne visait que ce qui était rapporté dans ce volume au sujet de certains conclaves, et l'on ne demandait que la correction de ces passages.

1. Sur l'intervention de Mabillon, voir l'article du P. Alb. PONCELET, *Mabillon et Papebroch*, cité plus haut.

2. Le décret fut promulgué le 22 décembre 1700. Le *Propylaeum* ne fut retiré de l'Index que sous Léon XIII. La première édition où il ne figure plus est celle de 1900.

Papebroch, qui fut médiocrement ému de cette condamnation, semble s'être préoccupé beaucoup moins de s'y soustraire que de se laver de l'accusation infamante portée contre lui en Espagne. Janninck essaya d'obtenir de Rome la satisfaction qu'on sollicitait en vain à Tolède. Il insista auprès du Saint-Office pour qu'on n'hésitât pas à signaler les hérésies qui pourraient se trouver dans les volumes condamnés ; au cas où l'on n'en découvrirait point, il demandait qu'on voulût bien en donner acte publiquement. Les démarches furent continuées sans résultat jusqu'en juin 1700. Tout le monde, à Rome, savait à quoi s'en tenir sur la censure espagnole, mais on n'était pas d'humeur à la désavouer. Janninck n'avait plus qu'à retourner à Anvers.

Cet insuccès causa un vif chagrin à Papebroch, qui se souciait fort peu des attaques et des censures tant qu'elles n'allaient pas jusqu'à mettre en doute la pureté de sa foi, mais qui ne souffrait pas qu'on jetât sur son orthodoxie le plus léger soupçon. On le vit bien lors de la grave maladie qui, en 1701, le réduisit à l'extrémité. Se croyant sur le point de mourir, après avoir reçu les derniers sacrements, il dicta une protestation solennelle dans laquelle il demandait au pape Clément XI une

réhabilitation qu'il n'avait pas obtenue de son prédécesseur. Elle était conçue en ces termes :

« Moi, Daniel Papebrochius, prêtre indigne de la Compagnie de Jésus, après avoir employé à éclaircir les Actes des saints environ quarante-deux ans d'un travail assidu, je puis bien le dire, travail diversement apprécié, loué par la plupart, attaqué par d'autres, comme il arrive communément ; maintenant que le Seigneur m'appelle, j'en ai le ferme espoir, à la compagnie des saints, je n'ai qu'un désir sur la terre, c'est qu'on fasse appel à l'équité de Notre Saint Père le pape Clément XI, et qu'on le supplie de ne pas me refuser après ma mort ce que j'ai vainement, durant ma vie et à plusieurs reprises, sollicité de son prédécesseur Innocent XII.

« J'ai demandé à Innocent XII qu'en vertu de l'autorité qu'il exerce sur toute l'Église, il daignât m'indiquer ou qu'il me fît indiquer par l'Inquisition d'Espagne les propositions hérétiques condamnées comme telles dans mes livres en 1695, afin que, si j'avais, sans le savoir, écrit quelque hérésie, on me le fît connaître pour me permettre de me rétracter ; que si l'Inquisition d'Espagne n'arrivait pas à découvrir dans mes livres des propositions hérétiques, elle effaçât du moins de son décret le

terme d'*hérésie*, pour sa bonne renommée comme pour la mienne.

« C'est ce que je demande à Sa Sainteté le pape Clément, sur le point de mourir et de rendre au juste juge compte de toutes mes actions ; qu'il m'accorde du moins après ma mort ce que je n'ai pu obtenir de mon vivant. Catholique j'ai vécu ; je veux mourir catholique par la grâce de Dieu, et j'ai le droit de mourir catholique devant l'opinion, ce qui ne sera pas aussi longtemps que le décret de l'Inquisition d'Espagne aura l'apparence d'avoir été formulé en toute justice, et tant qu'on y lira que j'ai enseigné des propositions hérétiques et que j'ai été condamné pour cela. »

Papebroch terminait sa déclaration en remerciant tous ceux qui lui étaient venus en aide durant sa longue carrière d'écrivain et pardonnait chrétiennement à ses ennemis. Le document fut lu par-devant notaire et en présence de plusieurs témoins. Papebroch, aveugle, ne put tracer qu'une croix en guise de signature.

L'avènement de Clément XI, qui n'était autre que le cardinal Jean-François Albani, l'ami et le protecteur déclaré de l'œuvre bollandienne, avait fait naître de grandes espérances et on put croire que le nouveau pape se déci-

derait, malgré les répugnances de la cour de Rome à s'immiscer dans les affaires de l'Inquisition d'Espagne, à faire tout au moins des représentations dont il serait tenu compte. Les bonnes dispositions du pape échouèrent devant les exigences de la politique, et, en 1705, quand on eut acquis la conviction que la mesure réparatrice ne pouvait partir que de l'Inquisition elle-même, Janninck, qui projetait un nouveau voyage à Rome, y renonça. Il se disposait à partir pour l'Espagne, lorsqu'on apprit que le P. Cassani, professeur à Madrid et qualificateur du Saint-Office, se déclarait prêt à prendre en main la cause des hagiographes. Ses services furent agréés, et, avec un zèle qui, durant neuf années entières, ne se démentit pas un instant, il poursuivit l'œuvre de la réhabilitation de Papebroch. Sa persévérance fut couronnée de succès, et, au mois de janvier 1715, on vit, non sans surprise, afficher à la porte des églises un décret rapportant la condamnation de 1695. La lecture des *Acta sanctorum* si solennellement proscrits était désormais permise, moyennant quelques corrections dont la futilité achevait de montrer avec quelle précipi-

tation le tribunal avait procédé [1]. C'était la justification pleine et entière de Papebroch. Hélas ! le vaillant lutteur n'était plus là pour goûter la joie du triomphe ; il était mort six mois auparavant.

Les actes de rigueur et les menées persévérantes des ennemis de Papebroch tournaient à leur confusion et finissaient par jeter sur l'œuvre un éclat nouveau. Malheureusement ce ne fut pas leur seul résultat. Pendant sept années entières, les travaux furent interrompus, et l'élan donné par la prodigieuse activité de Papebroch fut brisé. L'agitation provoquée par les controverses et les intrigues alourdit l'atmosphère. De longues années encore, on continua d'en subir la secrète influence. Les ouvriers au travail, se sentant épiés, regardent autour d'eux pour éviter de donner prise à un ennemi invisible. Près d'un demi-siècle après les événements,

1. Dans le *Propylaeum* de mai, la censure n'atteignait que les *conclavium historiunculae*. Dans le tome III de mars, on lisait, à propos des généalogies du Christ, que la plupart des commentateurs avaient suivi l'Africain *temere*. Ordre de corriger en *facile*. Dans le tome I de mai, l'Inquisition exigeait la suppression d'une phrase sur la bibliothèque de l'Escurial, *ubi codicum manuscriptorum cadavera asservantur et putrescunt*. Le reste est à l'avenant.

le feu couve encore sous la cendre et menace de se ranimer au premier souffle.

En 1748, le pape Benoît XIV avait écrit confidentiellement à l'Inquisiteur d'Espagne, qui avait mis dans son index les œuvres du cardinal Noris, plusieurs fois examinées à Rome sans jamais avoir été condamnées, pour lui faire des représentations au sujet d'un acte si grave. « Afin de faire comprendre à l'Inquisiteur d'Espagne, écrivait-il à Muratori, le 25 septembre 1748, que les ouvrages des grands hommes ne doivent pas être condamnés, quoiqu'on y trouve des choses qui déplaisent et qui mériteraient la prohibition, si elles étaient l'œuvre d'autres auteurs, nous citâmes l'exemple des bollandistes, de Tillemont, de Burnet et le vôtre[1]. » Une indiscrétion jeta dans le domaine public cette lettre d'un caractère strictement privé. L'allusion aux anciennes querelles fut méchamment exploitée, et l'on feignit d'y découvrir que Benoît XIV, autrefois l'ami et l'admirateur des bollandistes, avait changé de sentiments à leur égard. Mis au courant de ces bruits aussi malveillants que peu fondés, le pape n'hésita pas à les démentir. Dans une lettre du 3 avril 1751

1. Voir E. De Heeckeren, *Correspondance de Benoit XIV*, t. I (1912), p. 484.

au P. Stilting et à ses collaborateurs, il expose, avec beaucoup de simplicité, ce qui s'est passé et déclare que, s'il a été amené à rappeler les « cruelles censures » dont Papebroch a été la malheureuse victime, il a été bien éloigné des les ratifier ou de leur donner une approbation, et que rien dans cette correspondance, nullement destinée d'ailleurs à la publicité, ne donnait le moindre appui aux conclusions qu'on se plaisait à en tirer. Le ton affectueux et plein d'abandon de la lettre du pape était de nature à dissiper tout malentendu. Les bollandistes s'empressèrent de la faire imprimer pour la répandre, et la reproduisirent en tête du tome IV de septembre (1753), avec la réponse qu'ils envoyèrent au pape. L'accueil fait par ce dernier au P. Stilting et au P. Suyskens, arrivés à Rome en 1752, répondit de tout point aux sentiments exprimés dans la lettre.

Il faut croire que l'agitation occasionnée par cet incident, insignifiant en apparence, ne fut pas purement superficielle et qu'elle eut des conséquences assez graves pour motiver la publication en 1755 du gros in-folio intitulé *Acta sanctorum bollandiana apologeticis libris in unum volumen nunc primum contractis*

vindicata. La dédicace au pape Benoît XIV est signée de l'éditeur anversois Albert Van der Plassche, mais le volume a été certainement imprimé en Italie. Comme l'indique le titre, c'est un recueil de mémoires justificatifs publiés d'abord séparément par Janninck, Papebroch et autres, à l'occasion des controverses suscitées à diverses époques autour des *Acta sanctorum*. Les démêlés avec les Carmes et avec l'Inquisition d'Espagne y occupent la place principale, et le mémoire le plus important est la *Responsio* de Papebroch.

Ce n'est pas sans quelque mélancolie que l'on parcourt ces pages que l'illustre critique, plus persuadé que personne de la stérilité des polémiques, n'écrivit qu'à contre-cœur. Le temps dépensé à relever les bévues et les calomnies de Sébastien de Saint-Paul eût été si utilement employé à poursuivre l'œuvre. Papebroch ne se décida à la lutte que sur les instances de ceux dont les désirs étaient pour lui des ordres. Jugeant sans doute qu'à un adversaire retors il ne fallait laisser aucun prétexte à de nouvelles arguties, il reprit, article par article, l'acte d'accusation et ne laissa sans explications aucune des propositions dont on lui faisait un crime. Il suit pas à pas son contradicteur, sans hésiter à

revenir, puisqu'on l'y oblige, sur les mêmes sujets. La discussion est animée, la réplique est vive mais sans aigreur ; pas une injure, parfois une épigramme finement aiguisée, et souvent l'expression de la lassitude qu'il éprouve à se mesurer avec un pareil adversaire. De tout l'échafaudage lourdement agencé, Papebroch ne laisse rien debout.

La plupart des thèses qu'il entreprend de défendre nous paraissent aujourd'hui banales et on ne se soucie guère, à notre époque, de relire des polémiques sur des sujets, très nouveaux alors, sur des faits, autrefois contestés, mais depuis acquis définitivement à la science. Ce qui conserve tout son intérêt, c'est la fermeté avec laquelle, à ces moments où l'on travaillait à créer un conflit entre la critique et l'autorité, Papebroch revendique une saine et honnête liberté sans laquelle le travail scientifique est impossible ; c'est la netteté des principes qu'il oppose à de vagues déclamations.

On lui reproche d'usurper un rôle qui n'est pas le sien en se mêlant de questions qu'il faut laisser à la décision des chefs ecclésiastiques. Il fait voir que ces choses ont un côté par où elles n'échappent pas à la libre

recherche, et qu'il ne s'arroge aucun des droits que l'autorité s'est réservés.

« L'opinion que vous combattez, lui dit-on, est celle d'un évêque ; la vôtre sera comdamnée.» -- «Je respecte infiniment les évêques, répondit-il, mais le sacre ne donne pas la science et le problème dont il s'agit se résout par des raisons et non à coups de crosse. »

Il a rejeté au rang des légendes un trait que les vieux auteurs racontent de saint Joseph. A-t-il bien remarqué que plusieurs saints Pères l'ont accepté comme historique ? Papebroch regrette qu'ils aient commis cette erreur, mais rien ne pourra faire que l'épisode ne soit emprunté à un apocryphe qui ne mérite aucune considération.

A tout instant il s'entend dire, à propos de légendes, que ce sont là des histoires approuvées et qu'il n'a pas le droit de les révoquer en doute. « On vous permet de les réciter, réplique-t-il ; vous appelez cela une approbation et une preuve de leur vérité ? »

Il est sans cesse obligé de revenir sur l'autorité du bréviaire, du missel, du martyrologe. Ses adversaires confondent l'autorité historique du bréviaire avec l'obligation, pour les prêtres, de s'en servir. Conclure de l'un à

l'autre, c'est ignorer la manière dont ce livre s'est formé. Les leçons dites historiques du bréviaire sont des extraits ou des résumés de Vies de saints plus anciennes. Celles-ci ont parfois une haute valeur documentaire, mais elles peuvent n'en point avoir et il est aisé de citer des leçons qui ne font qu'abréger des Actes universellement reconnus comme apocryphes. Si une leçon a de l'autorité historique, elle la tient des Actes d'où elle provient, plutôt que les Actes n'en acquièrent par le fait d'être représentés dans le bréviaire. C'est une simple application du principe qu'en histoire la valeur d'un document se mesure à la valeur de la source.

Dans les missels, il n'y a guère de partie historique proprement dite. Il y a des éléments dont l'histoire peut tirer parti, mais il peut s'y glisser aussi des erreurs relatives aux saints, et la preuve en est dans les corrections qu'on leur fait subir de temps en temps.

Quant aux martyrologes, il faut oublier leur origine et même leur physionomie, si sujette à être défigurée par les copistes, pour leur accorder une confiance aveugle. Ce n'est pas rendre suspect le martyrologe romain que de le ramener à ses sources, de rappeler

que Baronius, chargé de le composer, a pris pour base Usuard, dont il n'était guère à même de découvrir les nombreuses erreurs ; qu'il s'est surtout préoccupé de le compléter et que ses additions n'ont pas toujours été heureuses. Ainsi, la plupart des saints grecs lui ont été fournis par une compilation peu soignée de Sirlet, et il a puisé à certains Actes dont le caractère fabuleux n'a été reconnu que plus tard. Pour entreprendre sur Usuard le travail préliminaire qui s'imposait, il aurait fallu partir du martyrologe hiéronymien, et Holstenius, dès qu'il avait eu connaissance de ce document par une copie du manuscrit d'Echternach, communiquée par les bollandistes, s'était rendu compte du parti qu'on pouvait en tirer. Ce précieux secours manquait à Baronius, dont les travaux méritent d'ailleurs le plus grand respect. Mais est-il étonnant qu'une compilation faite aussi rapidement et avec des matériaux si incomplets et si peu sûrs, ait dû être corrigée en plus d'un endroit du vivant de son auteur, et que les nouveaux moyens dont on dispose permettent d'y relever des fautes presque à chaque page ?

Et s'il faut porter ce jugement sur une œuvre sérieuse en somme et toute de bonne foi, que dire

de certains recueils comme le martyrologe espagnol de Tamayo, réceptacle des traditions fabuleuses de son pays et répudié en Espagne même par les vrais savants ; du martyrologe franciscain d'Arthur du Moustier, où les titres de saint et de bienheureux sont distribués sans discernement à tous les personnages qui ont laissé un renom de vertu ?

Les lettres pontificales étaient fréquemment invoquées contre Papebroch. Quelle est son audace de contester des faits rapportés dans les bulles des papes ? Il ne se montre nullement ému d'une pareille accusation. Dans les documents de cette espèce, il faut distinguer ce qu'ils affirment au nom du pape et ce qu'ils rapportent sur le dire des solliciteurs ou selon l'opinion courante, dont ils ne se portent point garants par cela seul qu'ils la mentionnent.

Les adversaires de Papebroch le rappelaient constamment au respect de la tradition comme au premier de ses devoirs. Une tradition, répétaient-ils, est d'autant plus respectable qu'elle est plus ancienne et plus universellement reçue.

Il fait remarquer qu'on s'y prend mal pour juger une tradition d'après son antiquité. Celle-ci doit être mesurée, non par rapport à nous, mais par rapport à l'événement. Comme exemple d'une tradition ancienne et *receptissima*, il

cite la légende de sa ville natale. Anvers (Antwerpen) avait été débarrassée de la tyrannie du géant Antigonus par un brave nommé Brabo, qui lui coupa la main et la jeta dans l'Escaut. Il fut un temps où tout le monde admettait l'étymologie *Antwerpen* = *Hant* (main), *werpen* (jeter), et la citait comme confirmation de l'histoire d'Antigonus et de Brabo, assurée encore par les armes de la ville, qui portent deux mains coupées. Personne ne doutait d'un fait qui avait laissé des traces si visibles dans le langage et dans les monuments. Or, maintenant, les enfants eux-mêmes rient de cette fable. En hagiographie beaucoup de cas analogues se présentent. Ne voyons-nous pas, par exemple, que la tradition de Denys l'Aréopagite, évêque de Paris et martyr, née au neuvième siècle, longtemps acceptée par tout le monde, finit par être abandonnée même en France ?

D'ailleurs, Papebroch n'est pas de ceux qui prennent ces choses au tragique et il comprend que certains milieux aient quelque attachement à des traditions qui les enchantent. Mais il y faut de la modération, et ces questions-là ne doivent pas être envenimées. Que ses adversaires prennent modèle sur les gens de Cologne :

« Ils se contentent pour l'histoire de sainte Ursule, de la fable initiale qui, pour le peuple, ne fait

aucun doute. Ils n'y ajoutent pas sans cesse de nouveaux ornements et ne se déclarent pas gravement offensés lorsqu'on ne partage pas leur sentiment. Ils ne citent pas leurs contradicteurs devant les tribunaux, les accusant d'être les ennemis jurés de leur église, envieux de sa gloire et contempteurs de ses reliques. Mais ils continuent simplement à honorer le pape saint Cyriaque, qui aurait été martyrisé chez eux et à montrer sa tête coiffée de la tiare, sans qu'on les inquiète beaucoup à ce propos [1]. »

Mais s'il revendiquait une grande liberté vis-à-vis des traditions dans les milieux scientifiques, Papebroch ne voulait pas qu'on entamât ces questions en présence d'un public incompétent et mal préparé.

« Indigne serait la conduite d'un prédicateur qui, pour flatter la foule ignorante et se faire bien venir d'elle, exalterait en termes magnifiques et inculquerait à son auditoire des traditions populaires sans fondement sur les antiquités sacrées ou profanes du pays, alors qu'il n'y croirait pas lui-même et sachant qu'aucun homme respectable et instruit n'y ajoute foi. Mais, selon moi, il serait bien plus mal inspiré et plus indiscret celui qui, invité à entendre les confessions ou à

1. *Responsio*, t. II, p. 362.

prêcher dans un couvent de carmélites, par exemple, commencerait par inquiéter ces religieuses sur des questions controversées et fâcheuses, sur les opinions acceptées dans leur Ordre et désapprouvées ailleurs. Son zèle importun n'aurait d'autre effet que de lui aliéner les cœurs, de troubler la communauté, souvent de scandaliser la ville entière et d'attirer sur sa conduite le blâme de ceux-là mêmes qui partageraient son avis sur le fond des choses. Il y a bien des sujets que l'on peut sans inconvénient, très utilement même, discuter dans les écoles et remuer dans les livres, et qu'il ne convient pas de traiter devant des femmes ou d'agiter devant le simple peuple si facile à scandaliser en ces matières [1] ».

Ce sont là des allusions transparentes à des faits regrettables et contemporains.

A propos des reliques, on croyait l'acculer à des conclusions inacceptables. « Il faudra, disait-on, d'après vous, que toutes les reliques dont l'authenticité n'est attestée que par la tradition, sans aucune attestation écrite contemporaine, soient soustraites au culte et jetées au fumier. »

« Pas nécessairement, répond Papebroch,

1. *Ibid.*, p. 376.

s'il n'y a aucune bonne raison de douter de leur authenticité. » Mais il ne dissimule pas la difficulté de la tâche dévolue aux évêques par le concile de Trente, et avoue qu'on en est réduit, en ces matières, à procéder souvent *ex piae credulitatis affectu*, plutôt que sur des données certaines. L'enquête conduit fréquemment à constater qu'une relique a été reçue de bonne foi et provient d'un endroit où elle était honorée ; ou bien qu'elle a été trouvée, comme étant de tel ou tel saint, avec des indices de culte déjà ancien. Mais de tels arguments peuvent tromper, et trompent souvent, et l'on est bien obligé de s'en contenter [1].

Sébastien de Saint-Paul avait provoqué Papebroch sur la relique du Saint Sang de Bruges, en lui reprochant son ingratitude envers une cité à laquelle la Compagnie de Jésus avait de si grandes obligations. Son crime était, cette fois, de n'avoir pas, à la date du 3 mai, consacré un commentaire détaillé à

1. Papebroch ajoute : « Aequum enim est ut ibi subsistat humanae inquisitionis diligentia ubi ulterior labor esset frustraneus et a superstitionis periculo tuta sit reliquias venerantium religio, quatenus ea tendit in primarium suum obiectum, id est sanctorum honorem, etsi fortassis eorum ipsae non essent quae ut tales proponuntur. » *Responsio*, t. II, p. 366 ; cf. t. I, p. 351.

cette importante relique, et de renvoyer simplement le lecteur aux auteurs brugeois, comme si le sujet ne méritait pas d'être traité dans les gros volumes des *Acta sanctorum*.

Il n'y avait de la part de Papebroch aucun dédain ; mais il avait été heureux, sans doute, de s'abriter derrière la règle adoptée pour les fêtes de cette catégorie : celle du Saint Sang est simplement annoncée dans les *praetermissi* avec cette note : *De hac solemnitate videri possunt Molanus in Natalibus sanctorum Belgii et scriptores de rebus Brugensibus et Flandricis.*

A l'impertinente provocation du P. Sébastien, Papebroch répond finement :

« Est-ce à dessein, est-ce pur hasard, que vous vous êtes abstenu de nommer Molanus ? Si vous l'avez lu, vous saurez qu'à propos de cette relique il n'y a guère moyen d'écrire beaucoup de pages, pas même une demi-page. Vous aurez appris aussi par la note de Molanus, à l'endroit cité, et qui reproduit simplement la doctrine de saint Thomas à laquelle tout catholique doit tenir fermement, que nous avons fait preuve de beaucoup de discrétion en nous abstenant de traiter la question ; que nous n'aurions pu plaire aux Brugeois qu'en la décidant contrairement à l'enseignement théologique communément reçu

et à l'avis de saint Thomas lui-même. Je doute fort que vous, professeur émérite, vous osiez vous y risquer. Car quoi que vous fassiez, ou vous mécontenteriez le peuple ou vous vous attireriez les colères de l'École ; double écueil qu'on n'évite qu'en gardant le silence [1].»

Un des expédients de la tactique du P. Sébastien était de jeter dans la balance les révélations privées et de vouloir trancher des questions historiques par des visions dont de saints personnages avaient été favorisés. Papebroch s'élève contre ces principes subversifs de toute critique et rappelle sa dissertation *De sanctarum ecstaticarum secundum species naturaliter praehabitas durante raptu quandoque motarum dictis factisque ad historicarum quaestionum decisiones non transferendis* [2].

Mieux que toutes les théories, quelques exemples bien choisis font comprendre sa pensée. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi eut une vision sur la manière dont Notre-Seigneur fut attaché à la croix. Sa description répond bien, dit Papebroch, aux peintures de notre époque, mais elle est en contradiction formel-

1. *Responsio*, t. II, p. 417.
2. *Act. SS.* Maii t. VI, p. 246-249.

le avec les révélations de sainte Brigitte sur le même objet.

La bienheureuse Colombe de Rieti eut une apparition de saint Jérôme avec son lion, et le lion resta auprès d'elle toute la nuit. Cependant tout le monde sait que le lion n'appartient pas à saint Jérôme, mais à saint Gérasime. Toutefois depuis que, par suite d'une confusion des hagiographes, il est devenu la caractéristique du saint docteur, quand celui-ci voudra se faire connaître, il ne pourra mieux faire que de se montrer avec ce compagnon. Supposons une apparition de saint Jacques. S'il ne se présente pas avec la pèlerine, le bourdon, la courge et les coquilles, il faudra, pour établir son identité, une nouvelle révélation.

Autre exemple. A la suite d'une vision, sainte Marie-Madeleine de Pazzi a voulu peindre le portrait de saint Louis de Gonzague, et lui a donné une chevelure blonde. Or, comme le prouvent les portraits faits du vivant du saint, à Castiglione et ailleurs, il avait les cheveux châtains[1].

Et ce ne sont pas seulement les images visuelles de tous les jours qui apparaissent chez

1. *Responsio*, t. II. p. 384.

les extatiques. Parmi les prières attribuées à sainte Catherine de Sienne par des autorités respectables, il en est une qui nie l'Immaculée Conception de la sainte Vierge[1]. « Si cette prière est vraiment de la sainte, disait le P. Lancicius, une autorité en ces matières, il faut dire qu'elle a parlé cette fois, non sous l'influence d'une révélation divine, mais d'après son sentiment personnel, comme fille spirituelle des Pères dominicains, qui lui avaient enseigné cette opinion. » La citation empruntée à Lancicius par Papebroch, mérite d'être continuée : « Car il faut savoir, poursuit-il, que, quand certaines personnes parlent dans l'extase, elles expriment souvent leurs propres idées, et parfois même de simples hallucinations. Ceci est tout à fait certain, les hommes d'expérience le savent et les histoires authentiques le confirment. Moi-même, je pourrais nommer des saintes canonisées par le Saint-Siège, et dont j'ai lu les paroles prononcées dans l'état de ravissement, ou les écrits qui s'en inspirent. Or, dans ces écrits se rencontrent des hallucinations si caractérisées, qu'il a fallu pour cette raison en interdire l'impression. »

1. *Dialogi D. Catharine Senensis virginis sanctissime in sex tractatus distributi* (*Ingolstadii*, 1583), f. 320.

On voit combien l'attitude de Papebroch était franche et résolue aussi longtemps qu'on restait sur le terrain de l'érudition, prudente et réservée dès qu'il en franchissait les limites pour s'adresser aux simples. Le reproche de jeter par sa critique le trouble dans les âmes, retombait sur ceux qui initiaient le public à des discussions auxquelles les savants seuls pouvaient entendre quelque chose. C'est ainsi qu'on a vu en d'autres temps des censeurs trop zélés dénoncer le scandale qu'eux-mêmes avaient provoqué, en attaquant dans la presse quotidienne des travaux qui, sans eux, ne seraient jamais tombés sous les yeux du vulgaire.

Les principes qui guidaient Papebroch dans sa recherche scientifique sont la sagesse même. On n'a jamais trouvé à y redire, et de nos jours encore on peut les suivre en toute sécurité. L'application pourra devenir plus rigoureuse à mesure que les méthodes se perfectionnent et que l'horizon hagiographique s'élargit. Présentés au public dans une synthèse claire au lieu d'être dispersés dans un livre de polémique, ils auraient constitué un manuel de critique hagiographique que l'on consulterait toujours avec fruit.

Nul ne saurait se flatter d'apporter à tous les problèmes d'érudition des solutions définitives ni d'être universellement écouté comme un oracle. Une œuvre vraiment scientifique appelle nécessairement la discussion, et les bollandistes eurent plus d'une fois l'occasion de profiter de la contradiction en se rangeant à l'avis d'un adversaire compétent et courtois, comme le fit Papebroch vis-à-vis de Mabillon. En dehors de cette escrime académique, à laquelle tout érudit doit être exercé, il y eut encore quelques escarmouches, où l'esprit de corps eut plus de part que le zèle de la science. Laderchi s'offusqua d'une parole attribuée à saint Philippe de Néri et qui fut sans doute jugée trop honorable pour saint Ignace. Les titres de noblesse de saint Dominique, que l'on prétendait rattacher à la famille des Guzman, furent bruyamment revendiqués par quelques Dominicains. Ce fut de nouveau une guerre de pamphlets avec quelques dissertations, qui semblèrent mériter une réponse. La controverse commença en 1734 et finit en 1736[1]. Elle n'eut aucune des consé-

1. Un recueil de pièces relatives à cette controverse est conservé dans le manuscrit 8430-8434 de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Voir aussi *Acta bollandiana apologeticis libris vindicata*, p. 896-1008.

quences de la grande querelle avec les Carmes.

Quelques autres incidents qui troublèrent un instant les paisibles labeurs du Musée bollandien, ne valent guère la peine d'être rappelés, sauf peut-être les démêlés du P. Du Sollier avec Dom Bouillart. Saint-Germain-des-Prés avait refusé au bollandiste, pour son édition d'Usuard, le plus ancien manuscrit, l'autographe à ce qu'on prétendait, de ce martyrologe [1], et il avait dû se contenter d'une collation insuffisante, sauf à recourir, pour éclaircir ses doutes, à la complaisance de quelques amis parisiens. Il avait du reste fort bien apprécié cet exemplaire et suppliait les Bénédictins de le publier. L'édition parut en 1728. Elle était anonyme. L'auteur, D***, était Jacques Bouillart, qui en

1. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, 7e éd. t. I, p. 67, affirme que Longnon s'est prononcé sur ce point. Cela n'est pas tout à fait exact. Voici ce qu'écrit cet érudit à propos du manuscrit latin 13745 de la bibliotèque Nationale de Paris : « Dans une petite notice latine, inscrite sur un des feuillets de garde du manuscrit, Mabillon n'hésite pas à reconnaître cet exemplaire du martyrologe pour le manuscrit autographe d'Usuard. Les sceptiques pourraient tout au plus prétendre que le copiste auquel on doit cet exemplaire du martyrologe était seulement un contemporain d'Usuard. » *Notices et documents publiés par la Société de l'Histoire de France* (Paris, 1884,), p. 10.

fit une œuvre de polémique aigre et déplaisante. Il aggrava ses incorrections en envoyant au P. Du Sollier un exemplaire de son Usuard avec une lettre anonyme pour lui dire que, s'il y avait quelque chose dans son livre qui pût lui déplaire, il était prêt à lui donner « toute la satisfaction convenable ». Le P. Du Sollier se plaint dans sa réponse de ces mauvais procédés :

« Mon Révérend Père, je vous pardonne de m'avoir écrit sans date, mais je trouve assez peu de bienséance à m'envoyer des étoiles au lieu de votre nom... Soyez persuadé que je prends toutes vos réponses et toutes les douceurs que vous me dites dans le sens que votre lettre m'explique, sans prétendre aucune satisfaction, ni de vous ni de ceux qui liront votre livre, que celle de vouloir bien confronter ensemble les endroits que vous tâchez de réfuter par lambeaux détachés, de confronter, dis-je, passages avec passages, ce qui me déchargera de vous suivre, pour servir de réplique, à laquelle vous ne devez pas vous attendre, mon Révérend Père, puisque vous ne pouvez ignorer que j'ai bien autre chose à faire que de relever une poignée de minuties, qui ne feront jamais aucun préjudice au dessein de tout mon ouvrage. Je me sais bon gré de vous avoir contraint à publier votre codex, et j'ai toujours été dans la vraie disposition de vous épargner cette peine, si vos Pères eussent voulu user envers moi de la même complaisance qu'avait eue autrefois pour eux le P. Papenbroucq en leur envoyant l'autographe vrai ou prétendu de Thomas a Kempis, dans un temps aussi dangereux que celui auquel je les ai fait prier tant de fois de m'accorder cette grâce plus pour leur intérêt que pour le mien. On est assez convaincu par ce que j'ai dit dans ma préface et ailleurs que je n'ai pu agir plus honnêtement et que tout autre que moi, avec les secours dont j'ai dû me servir, ne pouvait se former un jugement plus sensé de votre Usuard que celui que j'ai porté, avec un peu plus de modération que vous n'avez la bonté de faire par rapport à mon édition, qui est cependant à l'abri de votre critique et qui saura bien se maintenir sans aucune apologie[1]. »

Du Sollier s'en tint à cet accusé de réception. N'eut-il pas raison d'étouffer une querelle littéraire dont il n'y avait nul fruit à attendre?

1. Les lettres de Dom Bouillart et du P. Du Sollier ont été publiées par Mgr De Ram à la suite d'une traduction de la *Dissertation sur les martyrologes* de Binterim (Louvain, 1835), p. 30-32.

CHAPITRE SIXIÈME.

La ruine.

Nous n'avons pas à rappeler ici les intrigues qui aboutiront à la suppression de la Compagnie de Jésus, ni la situation créée à ses membres, durant des années, par le pressentiment et bientôt la menace d'une ruine prochaine, et par les convoitises que fit naître dans divers milieux, la perspective d'une liquidation. Une curieuse lettre du 29 mai 1767, adressée au comte de Cobenzl, ministre de Marie-Thérèse à Bruxelles auprès du duc Charles de Lorraine, par P. F. de Nény, président du Conseil privé, montre que dès lors on se préoccupait du sort de l'œuvre bollandienne, et ce qu'elle pouvait attendre des agents du gouvernement autrichien.

« M. V... m'a prié de le recommander à Votre Excellence pour la place de surintendant de la bibliothèque des bollandistes ; car il est fort persuadé que les bénits pères déménageront de nos provinces. Pour donner poids à la supplication, il veut voler de cette bibliothèque et se propose de présenter

à Votre Excellence le plus beau Pline de l'univers... Il y a aussi quelque prix pour ma recommandation : c'est je ne sçai quel livre grec extrêmement rare. »

Et le ministre de répondre le lendemain :

« Quoique la demande de M. V... soit une corruption pour vous et pour moi, j'accepte la proposition, bien entendu que je me réserve le beau tableau de Van Dyck qui est dans la salle de la Sodalité [1]. »

Ce marché honteux fut sans doute ignoré des bollandistes, mais ils savaient certainement, car ce n'était un mystère pour personne, ce qui se tramait dans les chancelleries et à quels dangers ils étaient exposés. Y eut-il vers 1770, date de la publication du tome III d'octobre, une accalmie, et les supérieurs se jugèrent-ils assurés d'une sécurité relative? On est tenté de le penser en les voyant organiser, à côté de l'œuvre bollandienne et en quelque sorte avec son concours, une entreprise littéraire nouvelle.

Il existait à Malines, sous le nom de Musée Bellarmin, un établissement analogue à

---

1. Extraits publiés par Ch. Piot, *Le règne de Marie-Thérèse dans les Pays-Bas autrichiens* (Louvain, 1874), p. 71.

celui des bollandistes, comprenant une bibliothèque et un corps d'écrivains chargé de publier des œuvres de controverse[1]. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la polémique religieuse s'étant ralentie dans nos provinces, on songea à donner à cette institution une autre direction. Précisément à cette époque, le gouvernement, témoin du succès de l'œuvre bollandienne, résolut de confier aux jésuites de la province flandro-belge la publication d'une collection de travaux sur l'histoire du pays, sous le titre d'*Analectes Belgiques*. Les négociations traînèrent en longueur, mais aboutirent enfin sous le provincialat du P. Clé, ancien bollandiste, qui fit agréer du général de la Compagnie une combinaison affectant à la nouvelle entreprise le capital de 50000 florins du musée Bellarmin. Le P. Ghesquière fut détaché des *Acta sanctorum* et chargé de la direction du nouveau musée créé à côté du Musée bollandien, dans la Maison professe d'Anvers. On lui adjoignit trois collaborateurs, Donatien Dujardin, Philippe Cornet et François

1. Voir l'article *Clé* dans DE BACKER, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 1296 ; GACHARD, *Mémoire historique sur les bollandistes et sur leurs travaux* (Gand, 1835), p. 8-10.

Lenssens. En peu de temps, de nombreux matériaux furent rassemblés et un prospectus lancé sous ce titre : *Prospectus operis quod inscribitur Analecta Belgica ad XVII provinciarum Belgii ac ditionum interjacentium historiam dilucidandam pertinentia*. La publication devait comprendre trois sections. La première serait consacrée à des recherches sur les provinces et sur les peuples des Pays-Bas à l'époque celtique, romaine et franque, durant la période féodale et ainsi de suite. Les *Acta sanctorum Belgii* formeraient la seconde section. La troisième serait une collection de chroniques belges, en latin, en français et en flamand, auxquelles s'ajouteraient les diplômes.

La nouvelle organisation commençait à peine à fonctionner, lorsqu'elle fut entraînée avec l'œuvre bollandienne, dans la grande ruine de l'Ordre. Le 20 septembre 1773, la bulle de suppression de Clément XIV fut rendue exécutoire en Belgique. A la Maison professe d'Anvers, le conseiller Van der Cruyce avait ordre « de faire comparaître les ci-devants jésuites employés à la rédaction des *Acta sanctorum* et de leur déclarer que le gouvernement, satisfait de leurs travaux, pourrait être disposé à avoir pour eux des

égards particuliers [1]. » Le comité institué pour liquider l'affaire de la suppression des jésuites donne, au sujet des bollandistes, les avis les plus disparates et les plus contradictoires. Tantôt l'ouvrage est déclaré n'être « point propre à propager les connaissances humaines ; » tantôt on fait valoir la réputation dont il jouit, et on le juge « utile à l'Église et propre à jeter un nouveau jour sur l'histoire ecclésiastique. » Un des projets consiste à charger l'Académie de la continuation des *Acta sanctorum* et de la nouvelle entreprise des *Analecta Belgica*. Sur le rapport du prince de Kaunitz, il fut d'abord décidé que les anciens collaborateurs y seraient employés. Ceux-ci restèrent provisoirement à la Maison professe d'Anvers et continuèrent leurs travaux.

En 1775, on leur signifia d'avoir à quitter ces locaux destinés à servir d'abri à une académie militaire. Il fallut tout abandonner, livres et manuscrits, et l'œuvre faillit définitivement sombrer. Durant trois années entières, se poursuivirent les pourparlers et les négociations. Les bollandistes offrirent de se retirer dans quelque abbaye qui voudrait les accueillir, et où ils pourraient former des successeurs. Cette proposition fut prise en considération, et l'abbé de

1. GACHARD, *op. cit.*, p. 14.

Caudenberg à Bruxelles, G.-J. Warnots, se déclara prêt à leur donner asile. Un décret du 19 juin 1778 fit enfin connaître la volonté de l'impératrice au sujet de la continuation des *Acta sanctorum* et des *Analecta Belgica*. Il réglait le transfert de l'établissement des bollandistes dans l'abbaye de Caudenberg, fixait la pension des trois survivants, De Bye, De Bue et Hubens et celle de Ghesquière, définitivement chargé des *Analecta*, donnait des instructions sur le recrutement, sur la vente des volumes, le transport de la bibliothèque et prenait des mesures pour hâter l'achèvement de l'ouvrage[1].

Le rapport déjà cité de Külberg donne sur ces mesures des détails qu'on lira volontiers.

« Toutes mes observations, dit-il, dans la discussion de cet objet, au comité, furent de donner à l'ouvrage toute la brièveté possible dans la rédaction et toute l'accélération possible dans le travail.

« Voici trois points dont on est convenu pour atteindre cet objet. On n'omettait ci-devant, rien de ce qui avait trait à la vie d'un saint ; tout fait, indistinctement, dès qu'il y avait rapport, soit dans la réalité, soit dans l'opinion, y était discuté et mis dans le creu-

1. GACHARD, op. cit., p. 20-23.

set de la plus saine critique pour être adopté ou rejeté. Nous avons jugé que, pour abréger l'ouvrage, on pouvait très bien prendre résolution de ne plus discuter dans les commentaires que les questions et les faits qui seraient de quelque importance.

« 2°. On a été constamment dans l'usage, comme il a été dit ci-dessus, d'insérer en entier dans l'ouvrage toutes les Vies d'un saint qui se trouvaient déjà publiées, par l'impression, dans d'autres ouvrages connus et répandus. Nous avons jugé que cette répétition était inutile, qu'il suffisait de donner une seule de ces Vies en mettant, de la manière la plus courte, sous les yeux du lecteur, ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres ainsi indiquées et qui ne se trouve pas dans celle qu'on transcrit ou qui s'y trouve d'une autre manière ; et que ce ne serait que dans des circonstances particulières et pour des raisons très fortes qu'on se permettrait d'insérer au long les Vies du même saint déjà données par d'autres écrivains.

« 3°. Quels que fussent, en qualité et espèce, les miracles qu'on attribuait de toutes parts à quelque saint, ils étaient soumis tous, indistinctement, à l'analyse et à la critique des hagiographes. On a jugé qu'on pouvait abréger

cette marche en ne faisant plus entrer dans l'ouvrage que les miracles établis d'une manière avérée et en ne s'expliquant sur tous les autres que par quelque courte remarque.

« 4°. Des Vies de saints que les hagiographes prouvaient fabuleuses et qu'ils rejetaient comme telles se trouvaient néanmoins transcrites au long, quoique déjà publiées par d'autres écrivains. Mais on a jugé qu'on pouvait éviter cette prolixité inutile, et qu'il suffirait de faire voir, par de simples extraits tirés de ces Vies, qu'elles sont effectivement fabuleuses, en indiquant d'ailleurs au lecteur où il pourrait les trouver en entier.

« C'est ainsi qu'on est convenu dans le comité de s'y prendre et de travailler.

« Mais cette réforme, qui abrégera l'ouvrage d'un cinquième, doit-elle être annoncée au public dans le prospectus ? J'ai été d'avis et ces messieurs sont convenus avec moi que non[1]. »

L'abbé de Caudenberg fit tout ce qui était en lui pour faciliter l'installation. Le transport de la bibliothèque préoccupait beaucoup les hagiographes. Livres et papiers avaient été mis sans ordre et sans inventaire dans

1. Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 17674, f. 38v-39v. Ici encore nous corrigeons quelques fautes de copiste.

des caisses, en 1775, lorsque la Maison professe avait reçu sa nouvelle destination. « Dans le mois d'octobre 1778, on commença de transporter à l'abbaye de Caudenberg les papiers des bollandistes. Ceux-ci avaient, au milieu de leur bibliothèque, à Anvers, un grand bureau avec deux cent quarante tiroirs, divisés par mois et jours de l'année, qui renfermaient les actes relatifs aux saints, et les écrits déjà préparés sur les Vies de ces saints. Ce bureau fut replacé à Caudenberg. Tous les documents qui y avaient été contenus furent retrouvés dans le meilleur ordre. Les manuscrits et les papiers du *Museum Bellarmini* furent de même successivement transportés à l'abbaye. Les hagiographes et l'abbé Ghesquière en donnèrent reçu. Quant aux livres qui composaient les bibliothèques des deux établissements, on en fit un triage ; on leur remit aussi sous récépissé, ceux qu'ils désignèrent comme étant nécessaires pour la continuation de leurs travaux ; une autre partie fut destinée à être vendue avec les livres des jésuites ; le reste fut déposé à la bibliothèque royale [1]. »

Ces préparatifs demandèrent deux années

1. GACHARD, *op. cit.*, p. 27.

entières, et furent achevés en 1780. Comment les hagiographes avaient trouvé le moyen, au milieu de tant de tracas, d'imprimer un volume des *Acta sanctorum*, je ne me charge pas de l'expliquer. C'est précisément en 1780 que parut à Bruxelles, à l'imprimerie royale, le tome IV d'octobre.

Le plus jeune des bollandistes, Ignace Hubens, mourut deux ans après. Suivant les conventions, on avait fait choix de deux jeunes religieux de l'abbaye pour les associer au travail des *Acta sanctorum*, F.-J. Reynders et J.-B. Fonson, tout deux de Bruxelles. Le premier, se sentant peu apte aux travaux scientifiques, y renonça. L'initiation du second était trop incomplète pour qu'on pût songer à lui donner la succession de Hubens. Le gouvernement appela dom Anselme Berthod, bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne, grand-prieur de Luxeuil. qui avait visité les bollandistes au temps de leur prospérité et manifesté pour leurs travaux la plus sincère admiration[1]. Il arriva à Bruxelles le 9 octobre 1784. Sa carrière d'hagiographe ne fut

1. Voir l'article de D. U. BERLIÈRE dans *Revue Bénédictine*, t. XVI (1899), p. 193-209.

pas longue. Il mourut trois ans après, en mars 1788.

Nous n'avons pas à nous occuper spécialement ici des *Analecta Belgica*, ni du projet de Ghesquière de fonder une Société des Antiquaires de Bruxelles et de l'opposition que l'Académie fit à ce projet [1]. Il faut pourtant mentionner les *Acta sanctorum Belgii* qui réalisèrent une partie du plan tracé pour les *Analectes*. Les cinq premiers volumes furent publiés à Bruxelles de 1785 à 1789. Les deux premiers sont l'œuvre de Ghesquière ; les trois suivants furent faits en collaboration avec Corneille Smet, ancien jésuite. Le sixième volume parut en 1784 à Tongerloo. Le nom du chanoine Isfride Thys y est associé à celui de Ghesquière. Il ne pouvait être question de suivre, dans une collection spéciale et d'un caractère nettement historique, l'ordre du calendrier. L'ordre chronologique fut adopté. Le tome VI s'arrête au deuxième tiers du huitième siècle. Lorsque s'organisa en Belgique la Commission royale d'histoire, qui fut l'héritière de l'organisation des histo-

1. P. VERHAEGHEN, *Projet d'une société d'archéologie à Bruxelles en* 1779, dans *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. XXVII (1913), p. 107-116.

riographes d'Anvers, bientôt personnifiée dans le seul Ghesquière, on se décida à continuer les *Acta sanctorum Belgii*, et Mgr De Ram accepta de prendre sur lui cette tâche. Le projet n'eut point de suites. Il fut repris par le bollandiste Albert Poncelet qui avait préparé deux nouveaux volumes, mais fut surpris par la mort en 1911, au moment de les mettre sous presse. Sans les événements de 1914, ils auraient déjà vu le jour.

L'œuvre bollandienne était à peine reconstituée qu'une nouvelle catastrophe vint fondre sur elle. L'abbaye de Caudenberg, atteinte par les réformes de Joseph II, fut supprimée sans ménagement et cessa d'exister le 23 mai 1786. Il fallut chercher un nouveau refuge. Le gouvernement ordonna aux bollandistes de se transporter, avec leur bibliothèque, dans une partie des locaux de l'ancien collège des jésuites, à Bruxelles, qui avait pris le nom de collège Thérésien. Quatre mois furent employés à mettre un peu d'ordre dans la nouvelle installation, et c'est pour nous un nouveau sujet de surprise de constater que le tome V d'octobre, signé des noms de C. De Bye, J. De Bue et J.-B. Fonson, porte précisément le millésime de cette année fatale. Une activité si peu en rapport

avec les circonstances s'explique sans doute par l'insistance du gouvernement impérial qui ne cessait de se plaindre de la lenteur des travaux. Déjà, en 1784, l'empereur avait fait savoir qu'à l'avenir il s'attendait à voir paraître tous les ans au moins un volume des *Acta sanctorum*, de manière à terminer la collection en dix ans. Les bollandistes s'expliquèrent et n'eurent pas de peine à montrer qu'on leur demandait l'impossible. Mais leur perte était décidée.

D'après un calcul de la Chambre des comptes, la suppression des deux organismes qui n'avaient cessé de marcher de pair, devait faire réaliser au Trésor une économie de 2000 à 3000 florins par an. On oubliait de rappeler que, grâce à une excellente administration, les bollandistes étaient parvenus, à l'époque de l'extinction de l'Ordre, à amasser un capital de 136 000 florins ; que cette somme, augmentée des 50 000 florins qui constituaient le capital du musée Bellarmin, était entrée dans les caisses de l'État, et que la vente des livres servait à couvrir une partie des dépenses.

Un avis complaisant fut demandé à la Commission ecclésiastique et des études. Dans un de ses rapports, elle se disait « bien éloi-

gnée de partager la prétendue vénération profonde dont l'Europe savante serait imbue à l'égard des *Acta sanctorum* », et terminait par cette réflexion, dont on lui fut sans doute reconnaissant : « Au reste, l'objet principal qui doit occuper le gouvernement est de se débarrasser des frais. » Le 16 octobre 1788, la décision était prise : les bollandistes et les historiographes avaient à cesser leurs travaux, et, à partir du 1er novembre, — on prétend que la Toussaint ne fut pas choisie sans intention — on se bornerait à leur payer une pension annuelle de 800 florins.

« Ainsi fut consommée, dit un historien, sous le règne d'un monarque qui prétendait à la gloire de régénérer ses peuples en les éclairant, une œuvre de parcimonie mesquine, disons mieux, de véritable vandalisme : car les deux établissements qu'il supprimait n'étaient pas à charge de son Trésor, il les avait trouvés dotés de fonds plus que suffisants pour leur entretien. Quelque jugement que l'on porte sur Joseph II, sa conduite dans l'affaire des bollandistes sera une tache éternelle à sa mémoire[1]. »

La nouvelle de cette brutale exécution ne

1. GACHARD, *op. cit.*, p. 44-45.

fut pas sans causer quelque émotion en Belgique et partout dans le monde de l'érudition. Aux États de Flandre fut déposée une motion en vue de proposer la continuation des *Acta sanctorum* aux frais de la province. La situation politique ne permit pas de donner suite à ce projet.

Le gouvernement cherchait à tirer parti des dépouilles des œuvres supprimées, bibliothèque et magasin des publications. Il n'hésita pas à demander aux bollandistes eux-mêmes de se charger de la vente, au profit du Trésor. Quelque étrange que puisse paraître au premier abord une pareille détermination, les bollandistes acceptèrent. C'était le dernier espoir qui leur restât de ne point laisser se disperser la bibliothèque et les matériaux amassés, et d'aboutir un jour à la reprise de l'œuvre. Le P. De Bye s'adressa d'abord à Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, et lui proposa un prix d'achat, s'offrant à se transporter avec le P. De Bue à l'abbaye et d'y demeurer le temps nécessaire pour initier au travail hagiographique quelques jeunes religieux. Sa lettre, datée du 11 novembre 1788, demeura sans réponse[1].

1. Archives générales du Royaume, *Conseil privé*, t. 743, fol. 229-231.

En France, la Congrégation de Saint-Maur se montrait favorable à un arrangement qui eût sauvé ces tristes épaves. Elle prit l'initiative de faire, par la voie diplomatique, les démarches nécessaires auprès du gouvernement impérial. Ces négociations, qui commencèrent au mois de novembre 1788, n'aboutirent pas [1]. L'évêque d'Anvers, Corneille-François de Nélis en avait eu connaissance, et il s'émut de voir une œuvre qui faisait honneur au pays prendre le chemin de l'étranger. Il s'en ouvrit aussitôt à son ami Godefroid Hermans, abbé de Tongerloo, et l'engagea à reprendre la succession des bollandistes [2].

Ceux-ci avaient reçu des offres de diverses abbayes [3]. Ils furent très heureux d'entrer en négociations avec l'abbaye Norbertine, qui avait rendu à la Compagnie de Jésus en Belgique des services dont ils gardaient le souvenir reconnaissant. Les conditions furent discutées entre le P. De Bye d'une part et le chanoine

1. GACHARD, *op. cit.*, p. 45.

2. Sur tout ceci voir H. LAMY, *La reprise de l'œuvre des bollandistes par l'abbaye de Tongerloo en* 1789, dans *Mélanges d'histoire offerts à Charles Moeller*, t. II (Louvain, 1914), p. 481-501.

3. Lettres du P. De Bye du 8 et du 13 janvier 1789. Archives du Royaume, *Conseil privé*, t. 743, fol. 264-266.

Adrien Heylen de l'autre. On tomba bientôt d'accord. Le chapitre de Tongerloo consentit à acquérir les bibliothèques des bollandistes et du musée Bellarmin avec le fonds de magasin et le matériel de l'imprimerie. L'abbaye payerait la pension des trois hagiographes, De Bye, De Bue et Fonson, et celle des historiographes Ghesquière et Smet. La confirmation de la cession fut octroyée par l'empereur le 14 mai 1789. En même temps, l'abbaye était autorisée à contracter un emprunt de 60 000 florins pour couvrir les frais de reprise. Le personnel survivant des rédacteurs, auquel on adjoignit le compositeur de l'imprimerie, Van der Beken, s'installa dans l'abbaye, et on se mit bientôt à l'œuvre, avec l'aide de plusieurs chanoines réguliers, que les anciens initièrent au travail hagiographique. En 1794 parut le tome VI d'octobre, *Tongerloae, typis abbatiae*. Avec C. De Bye et J. De Bue, anciens jésuites, figuraient, comme ayant pris part à la rédaction de ce volume, J.-B. Fonson, ancien chanoine de Caudenberg, D. Anselme Berthod, et les trois chanoines de Prémontré, Siard Van Dyck, Cyprien Van de Goor et Mathias Stals. Il comprenait les saints des 12, 13 et 14 octobre. Comme le prouve, à la dernière page du texte, la signature DIES à laquelle fut substitué le mot INDEX, on se proposait d'ajouter ceux du 15 octobre. Les circonstances n'expliquent que trop la hâte que l'on mit à terminer le volume. Il avait été composé au milieu des troubles de la révolution brabançonne, et l'on était à la veille d'un nouveau cataclysme. Au début de l'année 1792, les troupes autrichiennes avaient occupé l'abbaye, et le gouvernement avait ordonné de mettre sous scellés l'imprimerie des bollandistes, qui n'avait été rouverte qu'à la fin de novembre par le général de brigade français, Eustache [1]. L'impression fut reprise. Elle était à peine terminée lorsque la Belgique se vit de nouveau envahie par les troupes de la République française. Ce fut, avec la confiscation des biens ecclésiastiques, la persécution pour les religieux, et, au milieu de tant de ruines, la suppression définitive de l'œuvre bollandienne. Une partie de la bibliothèque fut cachée par les paysans, on devine dans quelles conditions [2] ;

1. W. VAN SPILBEECK, *Eene onuitgegevene bladzijde uit de geschiedenis van het Bollandisme*, dans *De Vlaamsche School*, 1884, p. 75-78.

2. « Des livres, des manuscrits précieux deviennent la proie des flammes ou des vers. On raconte que, vers le temps de la conclusion du concordat avec le Saint-Siège, l'un de ces dépôts littéraires ayant été

une autre, chargée en hâte sur des chariots, fut transportée en Westphalie. On ne put jamais en faire rentrer qu'une partie.

Il paraît que les livres et manuscrits qui se trouvaient dans les environs de Tongerloo furent déposés successivement pendant la nuit au château de Westerloo. Le gouvernement des Pays-Bas fit des propositions pour acquérir ce dépôt. Comme ils n'entrevoyaient plus aucun espoir de rétablir jamais l'œuvre bollandienne, les survivants de l'abbaye vendirent, en 1827, ce qui leur restait pour 7000 florins. Les livres furent envoyés à la bibliothèque de La Haye ; les manuscrits à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, où ils sont encore [1]. Parmi ces manuscrits se trouvaient, classés par ordre de dates, les matériaux réunis pour la continuation de l'œuvre, du 16 octobre au 31 décembre. Une autre partie de la bibliothèque, celle sans doute qui était revenue de

découvert par l'administration des domaines, le fermier qui le recélait, effrayé des suites fâcheuses que cette saisie pouvait avoir pour lui, mit lui-même le feu à l'habitation où ce dépôt était caché, afin qu'on n'eût point de preuves contre lui. » *Bibliotheca Hulthemiana*, t. VI (Gand, 1837), p. VI.

1. *Bibliotheca Hulthemiana*, t. VI, p. VII ; cf. *Act. SS.* Oct., t. VII, p. XX ; GACHARD, op. cit., p. 50.

Westphalie, avait été mise en vente publique à Anvers en 1825. Les principaux acquéreurs furent le bibliophile anglais Héber (Williams) et les bibliophiles belges Van Hulthem et Lammens [1].

Telle fut la fin du musée bollandien.

En l'an X (1802), le citoyen A. G. Camus reçut du gouvernement de la République française et de l'Institut une mission scientifique dans les départements de la rive gauche du Rhin, de la Belgique et du Nord. Il s'enqnit minutieusement de tout ce qui concernait l'ancienne société des bollandistes, sur laquelle il donne des renseignements fort exacts qu'il tient surtout du « citoyen La Serna ». Les détails suivants qu'il ajoute sont intéressants à recueillir. Ils montrent que, dans le monde de l'érudition, on prenait difficilement son parti de la suppression de l'œuvre.

« Le citoyen Dherbouville, préfet du département des Deux-Nèthes à Anvers, a fait en l'an IX (1801), des tentatives auprès des anciens bollandistes pour les engager à reprendre leurs travaux ; elles n'ont pas eu de succès. Au mois de frimaire an XI (1803), l'Institut a écrit au ministre de l'Intérieur, pour le prier d'engager

1. *Bibliotheca Hulthemiana*, t. VI, p. VII.

le préfet de la Dyle et celui des Deux-Nèthes, à tenter de nouveau d'obtenir des bollandistes, ou qu'ils continuent leur recueil, ou qu'ils cèdent, au moyen des conventions que l'on fera avec eux, leurs manuscrits et les autres matériaux qu'ils avaient préparés [1]. »

Ces démarches demeurèrent sans résultat. Quelques années se passeront, et l'idée sera reprise. Les négociations engagées alors aboutiront d'une façon assez inattendue.

1. A. G. Camus, *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, t. II (Paris, 1803), p. 58-59.

CHAPITRE SEPTIÈME

La restauration

En 1836, on vit se constituer en France une Société hagiographique ayant pour but de continuer les *Acta sanctorum*. Elle s'était assuré l'appui du ministre de l'Instruction publique, qui était alors Guizot, et cherchait à négocier avec le gouvernement belge l'envoi à Paris des matériaux déposés à la bibliothèque Royale. L'abbé Perrin, envoyé à Bruxelles pour faire les démarches nécessaires, commença une campagne de presse, destinée à intéresser le public belge à la nouvelle entreprise[1]. On remarqua bientôt que la Société, dont la plupart des membres étaient entièrement inconnus du monde savant, semblait plus riche d'enthousiasme que d'expérience, et ce n'est pas sans une sorte de stupeur que fut accueillie la déclaration suivante : « Nous espérons, avec tous nos efforts réunis, pouvoir publier chaque année, s'il ne s'élève pas d'obstacles, environ trois volumes in-folio de

1. Dans le journal *L'Union*, de Bruxelles, des 25 novembre, 6, 8, 9 et 11 décembre 1836.

deux cents feuilles chacun, vingt-quatre mille lettres à la feuille ; ce qui donnera, selon nous, dix années de travail. »

On s'émut, dans les cercles lettrés, de cette initiative inconsidérée et de cette mainmise de l'étranger sur une œuvre si éminemment belge. Le journal *L'Union*, celui-là même qui avait ouvert ses colonnes à la réclame de l'abbé Perrin, publia une note annonçant que l'on s'occupait activement en Belgique du rétablissement de l'ancienne association des bollandistes, et concluait en ces termes : « La continuation des *Acta sanctorum*, un des monuments les plus importants de notre gloire littéraire, doit appartenir de plein droit à la Belgique [1]. » Quelques jours après, le même journal insérait un communiqué ainsi conçu : « Pour faire cesser tout doute sur la Société belge qui s'occupe de la publication des *Acta sanctorum*, on nous informe que c'est la Compagnie de Jésus en Belgique qui continuera l'œuvre qu'elle a commencée. » Cette déclaration porta le coup de mort à la Société hagiographique dont, à partir de ce moment, il n'est plus question.

Il faut dire que les jésuites n'avaient montré aucun empressement à la remplacer. La province belge de la Compagnie commençait à se reformer, dans un pays qui venait à peine de conquérir sa liberté. Elle fondait ses premiers collèges, et l'enseignement réclamant toutes ses forces vives, elle ne songeait nullement à se charger, à pareil moment, d'un fardeau qu'elle n'était guère en état de porter. A toutes les sollicitations, le P. Van Lil, provincial, opposait la pénurie de sujets et le danger de désorganiser son personnel enseignant.

1. *L'Union* du 11 décembre.

Ce fut le zèle de Mgr De Ram, recteur de l'Université de Louvain et membre de la Commission royale d'histoire, qui vint à bout de toutes les résistances. A la première annonce du projet français, il écrivit à M. de Theux, ministre de l'Intérieur, pour obtenir que le gouvernement s'intéressât à la reprise, par les jésuites belges, de l'œuvre bollandienne, et s'offrit à entrer avec eux en pourparlers. Voici comment il s'exprimait : « Convaincu que les bollandistes ne sauraient être remplacés que par eux-mêmes, c'est-à-dire par les membres d'une société religieuse qui les a nourris dans son sein et qui a si bien mérité des lettres, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer depuis longtemps le désir de voir revivre l'ancienne association des bollandistes, et de croire même qu'il serait facile de réaliser leur rétablissement. A l'étranger comme parmi nous, les savants s'empresseraient de

rendre hommage à la sollicitude d'un gouvernement qui se ferait un devoir d'encourager des hommes se consacrant à l'achèvement du plus vaste monument de notre histoire littéraire [1]. »

Le savant recteur réitéra ses démarches, en même temps qu'il agissait énergiquement sur le provincial des jésuites pour lui faire accepter des propositions qui mettraient fin à la concurrence étrangère. Sa persévérance triompha de tous les obstacles. En janvier 1837, la nouvelle Société des bollandistes, composée des PP. J. B. Boone, Joseph Van der Moere et Prosper Coppens, auxquels fut adjoint un peu plus tard le P. Joseph Van Hecke, fut constituée à Bruxelles, au collège Saint-Michel [2]. Elle obtenait du gouvernement les autorisations nécessaires pour recevoir en prêt les manuscrits et les livres de la bibliothèque Royale, et une subvention annuelle qui fut fixée à 6000 francs. On s'occupa aussitôt de la rédaction d'un prospectus, qui fut publié en 1838, sous le titre *De prosecutione operis Bollandiani*. Il est l'œuvre du P. Van Hecke.

1. Lettre du 17 novembre 1836, publiée dans la *Revue catholique* de Louvain, t. XVIII (1860), p. 153-155.

2. Lettre du P. Van Lil, 29 janvier 1837, au ministre de l'Intérieur.

Si les bollandistes gardent à l'homme distingué, dont l'intervention énergique fit revivre leur œuvre, un souvenir respectueux et reconnaissant[1], ils ne peuvent oublier que l'organisation éphémère que fut la Société hagiographique de France pesa d'un poids très lourd sur leurs destinées. Il était inévitable que la question de la reprise des *Acta sanctorum* se posât un jour. Mais il fallait prendre le temps de se recueillir et de mûrir le projet. L'entrée en scène de la Société hagiographique brusqua les choses. On voulut ôter aux représentants de l'érudition étrangère, quels qu'ils fussent, tout prétexte à intervention et empêcher la mainmise sur un bien national. La difficulté était de trouver des hommes mieux préparés pour réaliser l'idée.

La tâche était de nature à faire reculer les plus intrépides. Tout ce qui restait du travail des devanciers, c'était un plan auquel il fallait bien s'assujettir, mais les mille secrets de l'exécution étaient perdus. De la tradition formée par un siècle et demi de tra-

1. Le P. Victor De Buck a publié une intéressante biographie de Mgr De Ram dans les *Études religieuses*, 1865, juin, juillet et août.

vaux ininterrompus, il ne restait plus, après une suspension de quarante ans, aucun témoin vivant. L'étude de l'immense collection et des notes échappées au naufrage permettait seule de la reconstituer.

Les outils forgés par les prédécesseurs étaient dispersés ou détruits. Il s'agissait de les retrouver ou d'en créer de nouveaux, et c'est ainsi, par exemple, que les listes des saints, si laborieusement dressées après dépouillement de tous les martyrologes, durent être refaites ; de même le catalogue des manuscrits nécessaires aux recherches futures.

La bibliothèque n'existait plus. Ni les grandes collections qui sont la base des recherches érudites, ni les répertoires indispensables n'étaient à la disposition des hagiographes, et les innombrables monographies, réunies jadis dans le musée bollandien, avaient disparu sans laisser de trace. Les locaux eux-mêmes faisaient défaut et les premiers livres que les nouveaux hagiographes parvinrent à se procurer, durent être rangés le long des sombres couloirs du vieux collège Saint-Michel.

C'est au milieu des soucis de la vie matérielle et de la constitution d'un nouvel outillage scientifique que parut, en 1845, le tome VII d'octobre, et, en 1853, le tome VIII.

Les autres volumes du même mois se succédèrent à des intervalles plus rapprochés : le tome IX en 1858, le tome X en 1861, le tome XI en 1864, le tome XII en 1867.Le tome XIII ne fut imprimé qu'en 1883.

Que certaines parties de ces énormes infolio, des premiers surtout, se ressentent des conditions défavorables au milieu desquelles ils furent préparés, qu'ils se rattachent plus étroitement qu'on ne voudrait à la tradition des mauvais jours du dix-huitième siècle, personne ne s'en étonnera. Cette production que nous sommes tentés de juger prématurée, fut imposée par les circonstances. On avait refusé les services d'une Société qui promettait le prompt achèvement de l'œuvre. Le public admettrait-il que la nouvelle Société mît plus de temps à préparer un volume que l'autre n'en eût mis à terminer la série complète ? Ne fallait-il pas affirmer sa vitalité en amorçant la continuation si longtemps attendue ? Il était indispensable de calmer certaines impatiences. Et puis, les nouveaux bollandistes recevaient une subvention de l'État, sans laquelle ils n'auraient pas réussi à se reconstituer. Mais l'allocation du gouvernement était liée à des conditions, dont la première était de publier, à échéance fixe,

les volumes de la continuation. Il aurait servi de peu d'étaler aux yeux de la Chambre et du public les difficultés de l'entreprise et de chercher à excuser des retards que les surprises de la recherche et les circonstances rendaient aisément explicables. Il fallait avancer, dans la situation désavantageuse d'une armée obligée de combattre avant d'être complètement organisée. Le manque de concision que l'on a pu reprocher aux premiers volumes est la conséquence inévitable du travail forcé.

Peu avant la suppression de l'abbaye de Tongerloo, les bollandistes avaient commencé l'impression d'un nouveau volume, dont quelques feuilles étaient tirées. On réimprima cette partie, sauf le commentaire sur sainte Thérèse, dont les premières pages seules avaient été imprimées[1]. La suite du manuscrit ne fut pas retrouvée. Il fallut se résigner à refaire le travail. Ce fut le P. Van der Moere qui l'entreprit, sur un plan mal-

1. Il existe un très petit nombre d'exemplaires de ces feuilles. Celui de la bibliothèque Royale de Bruxelles et celui de la bibliothèque d'Anvers s'arrêtent à la page 112, avant le commentaire sur sainte Thérèse. L'exemplaire de la bibliothèque des Bollandistes comprend 128 pages.

heureusement beaucoup trop vaste. Le reste du volume est en grande partie l'œuvre du P. Van Hecke. Sur le titre du tome VIII figurent, avec le P. Van Hecke, les PP. Benjamin Bossue, Victor De Buck et Antoine Tinnebroek. Ce dernier mourut en 1855, à l'âge de trente-neuf ans, et fut remplacé par le P. Édouard Carpentier. A ces noms s'ajoutèrent, à partir du tome X, celui du P. Remi De Buck, et au tome XII celui du P. Henri Matagne.

Le bollandisme renaissant fondait sur le P. Carpentier et le P. Matagne les plus grandes espérances et comptait sur eux pour faire profiter les *Acta sanctorum* des sources orientales désormais accessibles. Tous deux, hélas ! moururent avant d'avoir pu donner leur mesure. Le P. Carpentier, après avoir publié, sur les saints d'Éthiopie et sur les martyrs arabes, des travaux qui comptent parmi les meilleurs de toute la collection, mourut en 1868, à l'âge de quarante-six ans ; le P. Matagne, en 1872, à l'âge de de trente-huit ans, laissant parmi ses confrères le souvenir durable de ses hautes capacités intellectuelles, et d'une solide connaissance de plusieurs langues orientales. La perte de ces excellents ouvriers fut pour

l'œuvre un rude coup. Cette épreuve, jointe à d'autres qui s'abattirent sur elle presque en même temps, rendit fort pénible l'achèvement du mois d'octobre. Lorsqu'on put songer à imprimer le tome XIII, tous les collaborateurs de cette génération avaient disparu.

De tous ceux-ci, le plus remarquable fut sans contredit le P. Victor De Buck. Né à Audenaerde, en 1817, entré au noviciat de Nivelles en 1835, il se fit bientôt distinguer par ses talents hors ligne et une puissance de travail extraordinaire. A peine avait-il terminé ses études de philosophie, en 1840, qu'on l'adjoignit comme auxiliaire aux nouveaux bollandistes. Il ne se confina point dans l'étude des textes hagiographiques et comprit qu'un critique doit posséder une connaissance étendue de l'histoire générale et des branches subsidiaires. Il n'en négligea aucune, mais ce fut l'archéologie et le droit canon qu'il cultiva avec prédilection. Sa science du droit ecclésiastique lui permit à diverses reprises d'intervenir utilement dans les controverses qui passionnaient alors l'opinion, et de rendre, notamment à la cause des religieux, de signalés services.

Une faculté d'assimilation indéfinie lui permettait d'aborder les sujets les plus variés, et les nombreux écrits sortis de sa plume ne tardèrent pas à lui assurer une brillante réputation. Il ne se confinait point dans des sujets de pure érudition, et, dans les luttes politiques et religieuses, il ne se résignait pas au rôle de simple spectateur. En tout ce qui touchait aux affaires ecclésiastiques, il était sans cesse consulté par les hommes les plus éminents. On l'estimait pour sa vaste intelligence et sa largeur d'esprit; on l'aimait pour sa simplicité, qui touchait à la candeur. Ami de Montalembert et de Mgr Dupanloup, il se rendit suspect à ceux qui reconnaissaient comme chef Louis Veuillot. De généreuses illusions sur les résultats immédiats du mouvement d'Oxford [1], un optimisme exagéré sur les dispositions de la Russie à l'égard de l'Église romaine l'avaient engagé fort avant dans des négociations pour l'union des Églises.

Il mettait d'ailleurs fort justement comme condition première à toute tentative d'union une charitable condescendance, attentive à é-

1. Cf. *Life of Pusey*, t. IV, p. 173-186 ; THUREAU-DANGIN, *La renaissance catholique en Angleterre*, t. III, p. 133-140.

viter tout froissement inutile, et avait horreur du zèle qui a toujours l'injure à la bouche et approfondit le fossé qu'il prétend combler. En accueillant dans les *Acta sanctorum* le commentaire du P. Martinov sur le bienheureux Arethas de Kiev (XIIIe siècle) et son étude sur le *Patericon* de Moscou, il faisait précéder ces travaux d'une préface remarquable où il s'expliquait sur les qualificatifs à donner aux écrivains séparés de l'Église romaine. Il proscrivait le nom odieux de schismatiques et voulait qu'on les appelât simplement non-catholiques, non-unis, orthodoxes. Et pour que personne ne prît ombrage de ce nom d'orthodoxes, il ajoutait : « Des hommes graves qui ont étudié sérieusement les symboles et les livres liturgiques des Russes, sont persuadés que leur doctrine ecclésiastique (on ne s'occupe pas ici des opinions de quelques théologiens) diffère de la doctrine catholique par les mots plutôt que par les choses, et qu'on peut avec raison la qualifier d'orthodoxe. L'indulgence en ces matières ne tire pas à conséquence puisque nous savons que la doctrine seule n'est pas la marque de la véritable Église, que les conciles œcuméniques appellent *une, sainte, catholique* et *apostolique*, et que, d'autre part, le nom de catholique, auquel les orthodoxes ne songent

guère, et qui s'attache aux partisans de l'Église romaine comme l'ombre suit le corps, en est par soi-même un signe distinctif [1].»

De l'activité qu'il déploya pour promouvoir la grande cause de l'union des Églises, on ne lui sut guère de gré, bien qu'il fût impossible de méconnaître la droiture de ses intentions ou la pureté de sa doctrine, que personne ne réussit jamais à prendre en défaut. Le choix qu'on fit de lui comme théologien au concile du Vatican ne peut être considéré comme une invitation à défendre les idées qui lui étaient chères.

Les travaux de cet ordre et les nombreuses relations qu'ils entraînaient, n'absorbaient qu'une petite part de l'activité du P. Victor De Buck, dont la contribution aux *Acta sanctorum* d'octobre fut considérable. Le tome VII, publié avant qu'il ne fût prêtre, a déjà bénéficié de sa collaboration ; les commentaires anonymes de ce volume sont de lui. Si l'on veut se rappeler dans quelles conditions défavorables furent publiés les premiers volumes d'octobre, surtout le cinquième et le sixième, on ne s'étonnera pas que la préparation des volumes suivants ait amené la découverte de certaines lacunes et

1, *Acta SS.* Oct., t. X, p. 863.

qu'on se soit préoccupé de les combler. De là les suppléments intitulés *Auctaria* aux tomes I, V et VI qui sont en bonne partie l'œuvre du P. V. De Buck. Dans les autres volumes, à partir du huitième, les nombreux commentaires signés V. D. B. méritent d'attirer l'attention. Ce sont, avec ceux du P. Carpentier, les meilleurs de cette série. Dans presque tous, le P. V. De Buck a versé des trésors d'érudition et fait preuve d'une grande perspicacité. Un reproche qu'on peut lui faire, c'est de n'avoir pas réagi suffisamment contre les tendances de la génération précédente et l'importance exagérée donnée à la dissertation. Son savoir exubérant cherchait naturellement à se répandre, et il ne résistait guère aux suggestions d'un sujet dont les détails lui fournissaient ample matière à recherches curieuses. C'est ainsi qu'il a accumulé, en des endroits où le savant le plus averti n'irait point les chercher, nombre de notes et d'exposés qui épuisent la matière, mais qui ont l'inconvénient de grossir les volumes, et aussi d'y introduire un élément que les progrès de l'érudition font vieillir rapidement.

Une découverte qui fait honneur à sa clairvoyance, c'est celle des relations étroites du calendrier syriaque de Wright avec le martyrologe hiéronymien et de la lumière

que le vieux document oriental jette sur les sources de la compilation latine. Le calendrier venait à peine de paraître [1] que le P. V. De Buck écrivait :

« Nous avions reconnu depuis longtemps que l'hiéronymien est composé d'une foule de calendriers romains, africains, asiatiques, illyriens ; que c'est la raison des répétitions des mêmes saints à différents jours, et parfois le même jour, mais sous des noms défigurés ; que les fastes de Constantinople n'y sont presque pas représentés. Mais le calendrier de Wright est une clef, et on pourra s'en servir avec d'autres calendriers syriaques, arméniens, égyptiens, et aussi de celui de Carthage, pour essayer d'arracher à ce martyrologe tous ses secrets [2]. »

Dans un article sur la *Roma Sotterranea* de J.-B. de Rossi, il y revient, et pose en principe qu'il faut, dans une très large mesure, identifier les homonymes, et qu'avant d'entreprendre la critique de la compilation, il importe d'avoir sous les yeux un grand nombre de calendriers anciens et modernes. Il

1. Dans *Journal of Sacred Literature*, N. S., t. VIII (1886), p. 45.

2. *Act. SS.* Oct., t. XII, p. 185. n. 7.

avait pris ses dispositions en conséquence :

« Déjà, disait-il, à ma prière, le R. P. Martinov a placé dans son *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, en tête de chaque jour, les mémoires des saints tirées de plus de cent calendriers ou ménologes grecs et slaves, représentant le patriarcat de Constantinople. Un de mes collègues compte faire un travail semblable pour les patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie et pour les églises arménienne, syriaque, etc. Un autre de mes confrères a bien voulu se charger de dépouiller les calendriers du patriarcat latin que nous avons au nombre de plus de mille, sans compter les calendriers ou martyrologes des églises bretonne, irlandaise et écossaise, qui constituent une catégorie à part. Lorsque tout cela sera dépouillé, il deviendra possible de débrouiller presque entièrement la compilation hiéronymienne. Chaque jour se présente d'abord comme un amas de décombres ; mais dès qu'on est parvenu à extraire de cet amas une ou deux mémoires certaines, le reste s'explique, d'ordinaire, avec facilité [1]. »

1. *Études religieuses*, août 1868, p. 285-286.

Il y a beaucoup d'optimisme dans ce jugement. Mais on ne peut nier que le spécimen de la méthode appliquée par le P. De Buck aux notices du 9 août [1] fût encourageant, et que le projet de donner en tête du mois de novembre, pour la fête de tous les saints, une édition critique du martyrologe hiéronymien, n'apparaissait pas comme trop chimérique. Les événements, et surtout la mort des meilleurs collaborateurs du P. De Buck, firent crouler tant d'espérances. Si l'on excepte les recherches du P. Martinov sur l'hagiographie gréco-slave, parues dans le tome XI d'octobre, les travaux préparatoires annoncés furent à peine entamés, et le P. De Buck lui-même, atteint par la maladie, ne vit pas la fin de la série d'Octobre qu'il comptait bien dépasser. Il mourut le 23 mai 1876.

Un épisode de la carrière hagiographique du P. Victor De Buck, se rattachant à un de ses meilleurs travaux, peut d'autant moins être passé sous silence qu'il a parfois été raconté avec peu d'exactitude. En 1842, on trouva dans la catacombe de Priscille une tombe avec une inscription fort nettement

1. *Ibid.*, p. 287-297.

tracée et dont voici le texte intégral :

AVRELIAE. THEVDOSIAE.
BENIGNISSIMAE. ET.
INCOMPARABILI. FEMINAE.
AVRELIVS. OPTATVS.
CONIVGI. INNOCENTISSIMAE.
DEP. PRID. KAL. DEC.
NAT. AMBIANA.
B. M. F.

La présence de la fiole, dite vase de sang, regardée alors comme signe caractéristique du martyre, donnait à cette découverte une signification particulière. Dans la persuasion que Theudosie était une martyre originaire de son diocèse, Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, obtint pour sa cathédrale ses restes précieux, et, le 12 octobre 1853, en présence d'une trentaine d'évêques et de cardinaux et au milieu d'un immense concours de peuple, il en fit la translation solennelle[1]. D'illustres orateurs rehaussèrent la cérémonie par l'éclat de leur parole et Mgr Pie, dans son discours, commenta, en hagiographe, l'épitaphe de la femme d'Aurelius Optatus[1]. Le P. De Buck s'était proposé d'écrire sur cet événement religieux quelques pages destinées à un journal. En étudiant le sujet, il s'aperçut que l'on avait procédé, en cette occasion, sur des données pour le moins douteuses.

1. Voir *Le Livre de sainte Theudosie*, Amiens, 1854, et un article de L. Veuillot dans les *Mélanges*, 2e série, t. II, p. 84-94.

Il sentit que le moment n'était pas venu d'écrire sur la nouvelle sainte. La révélation d'une méprise mortifiante eût fait scandale. Il prit donc le parti de communiquer aux supérieurs les résultats de ses recherches. Ceux-ci lui demandèrent d'écrire une dissertation, destinée à être mise entre les mains de quelques personnes compétentes et qualifiées, dans le but d'amener la solution d'un grave problème, sur lequel le P. Mariana avait écrit en 1597 une dissertation magistrale dont la trace était perdue alors[2], que Mabillon avait traité à son tour sous le pseudonyme d'Eusebius Romanus[3] et qui, depuis les travaux de J.-B. de Rossi, préoccupait vivement les milieux ecclésiastiques éclairés. Que fallait-il penser des « corps

1. *Œuvres de l'évêque de Poitiers*, t. II, p. 1-10.
2. Analysée dans G. Cirot, *Mariana historien* (Bordeaux, 1904), p. 53-58.
3. *De cultu sanctorum ignotorum*. Paris, 1698.

saints » extraits des catacombes durant les trois derniers siècles et envoyés à diverses églises? Sont-ce des reliques de martyrs et non pas plutôt les restes de simples fidèles? Y a-t-il au moins des indices infaillibles permettant de reconnaître les reliques des saints? Le « vase de sang » que l'on trouve déposé à l'intérieur ou fixé aux parois de certains tombeaux, n'est-il pas un signe non équivoque du martyre? C'est ce dernier point que le P. De Buck entreprit d'éclaircir dans son livre *De phialis rubricatis,* imprimé en 1855, et non mis dans le commerce, ce qui fit dire à des personnes peu bienveillantes et non moins mal informées, que l'édition de ce livre hardi avait été supprimée et envoyée au pilon par ordre des supérieurs.

Contre l'hypothèse universellement reçue alors, le P. De Buck fit valoir des arguments décisifs. Quelle preuve avait-on pour affirmer que le sédiment rouge déposé au fond des fioles fût du sang plutôt qu'un oxyde de fer résultant d'une combinaison chimique? Aucune. Quelle probabilité avait une interprétation dont on était amené à tirer d'aussi graves conséquences? Pas la moindre, car il était établi que les translations du huitième et du neuvième siècle n'avaient laissé dans les catacombes qu'un

très petit nombre de corps de martyrs. La statistique des inscriptions établissait qu'un cinquième des tombeaux signalés par le prétendu vase de sang étaient des sépultures d'enfants au-dessous de sept ans, proportion inadmissible s'il s'agit de tombeaux de martyrs. De plus, la grande majorité des tombes en question est postérieure à la paix constantinienne ; elles ne renfermaient donc pas des corps de martyrs. Voilà quelques-uns des principaux arguments de cette démonstration, que l'on jugera péremptoire, contre la thèse du vase de sang, caractéristique du martyre.

Un décret de la Congrégation des Rites du 10 décembre 1863 sembla, à première vue, donner tort au P. De Buck. Au fond, il n'en était rien. Comme l'a fait remarquer le P. De Smedt[1], ce décret se bornait à renouveler celui du 10 avril 1668, dont la rédaction ambiguë semble vouloir éviter de trancher la question :

Cum in Sacra Congregatione Indulgentiis Sacrisque reliquiis praeposita de notis disceptaretur, ex quibus verae sanctorum martyrum reliquiae a falsis et dubiis dignosci possint, eadem Sacra Congregatio, re diligenter examinata, censuit palmam et vas illorum sanguine tinctum pro signis certissimis habenda esse[2].

1. Notice sur le P. V. De Buck, en tête du tome II des *Acta Sanctorum* de novembre.

2. *Analecta iuris pontificii*, t. VII, p. 954.

En d'autres termes, le vase teint du sang des martyrs prouvait le fait du martyre. Sous cette forme, l'affirmation pouvait difficilement être contestée et personne ne songeait à la contredire.

Le P. De Buck avait fait son devoir en donnant la consultation qu'on lui avait demandée ; il ne songea pas un instant à discuter le décret que plusieurs se plaisaient à interpréter contre lui dans un sens étroit et rigoriste, ni à rendre le public juge d'une question que l'autorité semblait se réserver. L'incident était oublié, lorsqu'on vit paraître, en 1867, un livre intitulé : *De phiala cruenta indicio facti pro Christo martyrii*, qui avait pour auteur un prêtre romain, Archange Sconamiglio, en qui parut revivre Sébastien de Saint-Paul, le persécuteur de Papebroch. Aux mauvais procédés du pamphlétaire, Sconamiglio ajoutait cette grave incorrection de s'en prendre à un ouvrage inaccessible au public et portant tous les caractères d'un mémoire confidentiel. Il avait beau jeu de dénaturer la pensée de son adversaire, de présenter ses arguments sous un faux jour, de jeter le soupçon sur son orthodoxie. Le contrôle était pratiquement impossible.

Comme son illustre prédécesseur, le P. De Buck admettait de bonne grâce la contradiction, mais ne voulait à aucun prix rester sous le coup d'une accusation d'hérésie. Il protesta dans une lettre écrite au *Theologisches Litteraturblatt* de Bonn, à propos d'un compte-rendu de F.-X. Kraus sur le livre de Sconamiglio [1]. Ce savant, tout en professant pour le P. De Buck une sincère estime, avait jugé sévèrement son livre, qu'il ne connaissait que par l'exposé infidèle de l'indélicat personnage.

« On peut très bien me réfuter, écrivait le P. De Buck, sans nuire à ma réputation. C'est cette réputation seule que je tiens à protéger, parce que c'est une obligation naturelle que de la défendre comme la vie ; il me paraît qu'avant tout, je dois tâcher de me faire juger sur ce que j'ai écrit et non pas sur le dire d'un homme qui, non seulement cache les chapitres les plus importants de mon livre, qui constamment me tronque, tronque les documents qu'il apporte, et par là falsifie souvent mes paroles et ces documents, mais qui encore, ainsi que M. Kraus le prouve à l'évidence, se permet des contre-vérités vraiment inconcevables. »

1. Année 1868, n. 9, p. 487. Reproduite dans son texte original français par KRAUS, dans son livre *Die Blutampullen*, p. 67-68.

Le P. De Buck ne fit pas d'autre réplique, manifestant par sa réserve l'horreur des polémiques qui est de tradition dans la maison. Réserve d'autant plus méritoire qu'il n'ignorait pas qu'en haut lieu son sentiment avait triomphé [1] et que peu d'années après la publication du *De phialis rubricatis*, le vicariat de Rome avait renoncé aux anciennes pratiques mises en cause par son livre. Une circulaire du 17 janvier 1881, qui notifie les mesures sévères édictées sur la matière par le pape Léon XIII, constate que, depuis vingt ans environ, on avait cessé d'extraire des catacombes des corps saints pour être offerts à la vénération des fidèles.

Jusque sous le pontificat de Pie X, le courageux mémoire du P. De Buck continua de porter ses fruits. A la fin du dix-huitième siècle, on avait transféré à l'église de Saint-Marc, à Rome, le corps d'une femme du nom de Fortissima, à qui le vase de sang avait assuré le titre de martyre, et ces restes n'avaient cessé d'être l'objet des hommages des fidèles, bien que, selon la remarque du P. De Buck [2], la date consulaire

1, Dans une lettre écrite au P. De Buck, le 10 mars 1860 et qui est conservée à la bibliothèque des Bollandistes, De Rossi le constate expressément, et exprime toute la joie qu'il éprouve d'un pareil résultat.

2. *De phialis rubricatis*, p. 117.

389 de l'épitaphe eût dû suffire à les arrêter. La commission archéologique attira sur le fait l'attention du pontife, qui exigea que l'on rendît les restes de Fortissima aux catacombes, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Malgré les tâtonnements et les erreurs du début, la continuation des *Acta sanctorum* avait, sous l'impulsion du P. De Buck, donné à l'œuvre de Bollandus un nouveau lustre. Le public instruit y prenait intérêt et, en 1863, un éditeur parisien osa lancer l'entreprise, que l'on peut qualifier d'audacieuse, et qu'il mena à bon terme, d'une réimpression de la collection. Plusieurs évêques encouragèrent le projet, et dans un diocèse dont le clergé préparait aux bollandistes un autre illustre appui, on vit paraître une lettre épiscopale adressée aux curés pour recommander les *Acta sanctorum* qui allaient leur devenir moins inaccessibles [1]. La circulaire de Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, document d'une grande élévation de pensée, rendait aux collaborateurs des *Acta sanctorum* un hommage discret et compétent. On

1. *Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et Tréguier sur la réimpression des Acta sanctorum à MM. les Recteurs du diocèse.* Saint-Brieuc, 1864, 24 pages in-4°.

y lisait ce passage que nous aimons à reproduire, parce qu'on y trouve la réponse à des préoccupations, qui ne sont pas entièrement éteintes, mais qui, à ce moment, se manifestaient parfois sous une forme beaucoup moins discrète. Les allusions sont faciles à saisir.

« Je dois pourtant, avant de terminer, écrivait le digne prélat, dire un mot d'un reproche qui a été adressé aux bollandistes. Une école toute moderne, trouvant, peut-être avec raison, un peu de sécheresse et une sévérité trop grande chez les hagiographes de second ordre nés de la pensée du dix-septième siècle, a jeté la suspicion sur les tendances de l'œuvre bollandienne ; on en a nommé les auteurs et les partisans des *hypercritiques*. Leur idéal, à ces trop indulgents historiens, c'est de reproduire avec leur naïveté souvent charmante, leur nudité même, quelquefois dangereuse, toujours sans examen sérieux et sans contrôle, les légendes du moyen âge. Ces légendes sont-elles toutes dignes de foi ? Lorsque la critique savante, désintéressée, profondément orthodoxe de nos bollandistes, de nos Bénédictins, de nos Oratoriens, etc., les a examinées, et repoussées, n'est-ce pas un devoir de ne procéder qu'avec une circonspection souveraine pour les remettre en lumière ? Ne faudrait-il pas au moins bien connaître les travaux de ces illustres hagiographes et pouvoir leur opposer des réfutations victorieuses ? Ne demandez pas cela à l'école légendaire. Elle n'aime pas le raisonnement ; elle a eu même quelquefois des paroles amères pour la raison humaine. A nos yeux, c'est là un excès regrettable. La vérité est et sera toujours notre culte ; elle est Dieu. Une légende peut être poétique, édifiante même ; mais si la critique consciencieuse la condamne, abandonnons-la sans regret à l'oubli ; ne la livrons jamais, du moins sans réserve, à la confiance des fidèles... Ne donnons pas à la science hostile ou prévenue l'occasion d'un seul triomphe contre la cause divine de l'Église. Plus que jamais aujourd'hui le zèle intempestif, le dogmatisme emporté, la précipitation effrayante dans l'affirmation, la science hâtive et improvisée de quelques hommes, dont l'incompétence est aussi notoire que les bonnes intentions, peuvent arrêter la marche de la vérité religieuse dans le monde [1]. »

De pareilles adhésions, venant se joindre à d'autres marques de prospérité, semblaient assurer définitivement l'avenir du bollandisme restauré. Grâce à d'insignes bienfaiteurs, parmi lesquels il faut placer le P. De Buck, lui-même,

1. *Lettre circulaire*, p. 21-22.

qui, à l'exemple de Papebroch, y consacra une partie de son patrimoine, grâce à la libéralité du gouvernement français, qui lui envoyait la collection des *Documents sur l'histoire de France* et d'autres grandes publications, libéralité imitée par le gouvernement anglais, qui donnait la grande série des *Records*, la bibliothèque avait acquis un beau fonds d'ouvrages, et les principaux instruments de travail s'y trouvaient réunis.

La correspondance scientifique avait repris et il n'y avait pas de diocèse où l'on ne fût disposé à envoyer aux bollandistes les renseignements qu'ils pouvaient désirer sur les cultes locaux. L'œuvre disposait aussi de ressources intellectuelles plus importantes que jamais, et six noms figuraient sur le titre du tome XII d'octobre, ce qui était sans précédent.

Le temps de l'épreuve était proche. Les bollandistes furent d'abord atteints dans leurs intérêts matériels et exposés, à cette occasion, aux plus graves ennuis : il se trouva dans le Parlement un sectaire qui se donna le rôle de leur disputer la modeste subvention qui leur était allouée. Pendant neuf ans, il s'acharna à cette besogne, renouvelant ses attaques à chaque discussion du budget, auquel il refusait son vote à cause du maintien de l'allocation. Campagne d'autant plus surprenante, faisait remarquer un publiciste, que ce même député, dans une *Histoire populaire de la Belgique*, avait parlé avec grand éloge du recueil des *Acta sanctorum*[1].

Nous laisserons à un observateur désintéressé le soin d'apprécier cette campagne.

« En 1860, disait M. Aubé, quelques députés proposèrent de rayer l'allocation de 6 000 francs assignée au collège bollandien, allocation stérile à leur gré, qui servait à défendre et à propager des idées et des thèses d'un autre âge et à célébrer des saints qui n'étaient pas les leurs. Le débat qui s'engagea à cette occasion ne paraît pas avoir eu l'élévation et la largeur que des lecteurs désintéressés eussent souhaitées. Le fond et la forme des discours alors prononcés furent des deux côtés d'une lamentable médiocrité. A gauche, des arguments de boutiquiers réglant leurs dépenses et ne voulant rien donner au luxe des choses de l'esprit, une appréciation inintelligente et plate des Actes des saints, des plaisanteries d'un goût douteux, un voltairianisme de banlieue. A droite, manque absolu de sang-froid, personnalités violentes, apologie maladroite et lourde de légendes frivoles

1. H. DE NIMAL dans *Revue générale*, t. XLI (1885), p. 212.

revendiquées comme choses inviolables et faisant partie des croyances mêmes de la majorité du pays.

« Le crédit fut maintenu. Mise de nouveau en question quatre ans plus tard, attaquée par les mêmes passions de parti, la publication des *Acta sanctorum* fut cette fois défendue avec plus de hauteur et d'autorité, et l'allocation demeura inscrite au budget. La Belgique s'est honorée en gardant cette œuvre plus que nationale. On a quelque peine à croire, du reste, que la continuation de ce grand monument eût cessé faute du maigre subside autour duquel se livraient de si vifs combats [1]. »

M. Aubé ignorait certains détails et surtout la fin de l'histoire. Dès les premières attaques, les voix les plus autorisées s'étaient élevées pour prendre la défense des *Acta sanctorum*. Les conservateurs du British Museum, F. Madden, Ed. A. Bond, S. Winter Jones, le célèbre éditeur des *Monumenta Germaniae*, F. Pertz, dans des lettres rendues publiques, Mgr De Ram, dans un rapport détaillé [2], avaient

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1885, p. 197.
2. *Les Nouveaux Bollandistes, rapport fait à la Commission royale d'histoire*, dans les *Bulletins de la Commission*, 3e série, t. II, 74 pages.

fait valoir les motifs d'ordre scientifique qui auraient dû éclairer des esprits non prévenus et mettre fin à des attaques mesquines. En 1869, M. Hymans et ses amis revinrent une dernière fois à la charge, et malgré d'excellents discours de MM. Thonissen et Dumortier, appuyés par MM. Pirmez et Ch. Rogier, leur persévérance, digne d'une meilleure cause, fut couronnée de succès ; la majorité vota la radiation du crédit. L'œuvre, qui ne parvenait à faire face à ses dépenses que grâce à un régime de sévère économie, fut sérieusement atteinte par cette réduction de son revenu, et moins que jamais il put être question de certaines réformes qui paraissaient s'imposer, mais qui eussent entraîné des frais considérables, notamment le retour à la tradition des voyages littéraires, plus nécessaires que jamais et que l'on avait été contraint de restreindre à l'excès.

Hélas, de plus grands malheurs menaçaient l'existence même de l'œuvre. La mort frappa coup sur coup dans les rangs des collaborateurs, dont trois furent emportés dans l'espace de quatre ans. Le P. V. De Buck, rentré malade du concile, dut renoncer au travail, et mourut à son tour, laissant tout le poids de l'œuvre sur des épaules trop

faibles pour le soutenir. Ce fut, pendant seize ans environ, une véritable éclipse du bollandisme. La crise eût été mortelle, si le P. V. De Buck n'avait trouvé dans le P. Charles De Smedt un successeur digne de lui.

CHAPITRE HUITIÈME.

La réorganisation.

La dernière phase de l'œuvre bollandienne nous conduit en pleine histoire contemporaine, et le fait que là génération actuelle a pris part à la réorganisation dont le P. De Smedt fut l'initateur, nous impose une réserve sur laquelle il serait superflu d'insister. Un simple exposé de la marche des travaux durant cette période devra suffire.

Lorsque le P. De Smedt fut appelé, en 1876, à Bruxelles, pour remplir le vide causé par la mort du P. De Buck, il enseignait au collège de Louvain l'histoire ecclésiastique. Il avait, quelques années auparavant, publié dans les *Études religieuses*, des articles remarqués qui furent réunis sous le titre de *Principes de la critique historique*, et un peu plus tard, une ample introduction à l'histoire ecclésiastique, qui devait être suivie d'une série de dissertations sur des questions choisies. Le premier volume, les *Dissertationes in primam aetatem*, a seul été imprimé. Les autres furent en partie autographiés à l'usage des élèves.

Durant ses années d'enseignement, le P. De Smedt avait suivi de près le progrès des méthodes historiques et l'essor extraordinaire qu'avaient pris les travaux d'érudition dans tous les domaines. Depuis longtemps, il se rendait compte de ce que l'œuvre bollandienne avait à gagner à entrer dans les voies nouvellement tracées, et déjà en 1870, ayant constaté que les plans de réforme jugés nécessaires n'avaient pas de chances d'aboutir alors, il avait renoncé à la collaboration qu'on lui avait dès lors demandée. En le rappelant on reconnaissait la justesse de ses vues. Et en effet, il était difficile de ne pas voir qu'insensiblement. depuis la reprise de l'œuvre, les conditions du travail s'étaient complètement modifiées. Les bibliothèques et les archives s'ouvraient partout aux travailleurs, ou leur assuraient des facilités inconnues jusque là. Les catalogues et les inventaires se multipliaient, et la fatigue des voyages n'était plus une excuse suffisante pour se passer d'un manuscrit important. Le travail historique mieux organisé dans les universités et dans les écoles nationales contribuait à répandre et à perfectionner les procédés, et l'on comprenait mieux de jour en jour que le point de départ de toute recherche sérieuse doit être un texte bien établi. D'autre part, des branches nouvelles du savoir prenaient alors un développement considérable, et les études de littérature comparée attiraient l'attention sur des documents jusque-là dédaignés. Ne pas se rajeunir, c'était se mettre dans des conditions d'infériorité évidentes, et s'exposer à languir au milieu de l'indifférence des générations montantes.

Il restait en manuscrit un volume du mois d'octobre, le treizième et dernier, conçu à l'ancienne manière. Le P. De Smedt proposa de le mettre simplement au point, et de dater la réforme du premier volume des *Acta sanctorum novembris*. Ce plan fut adopté, et il se mit aussitôt à la préparation de la nouvelle série, avec les collaborateurs qu'on lui assigna, les P. P. Guillaume Van Hooff et Joseph De Backer. Tous deux, après de loyaux services, devaient quitter la plume pour le saint ministère.

Le premier volume parut en 1887. Aux yeux des profanes, il ne tranche pas sur les précédents. La disposition générale est conservée, et la physionomie du « jour » est la même que dans les volumes précédents. Mais deux innovations importantes le distin-

guent. La première consiste à donner les Actes des saints sous toutes les formes qu'ils affectent dans les manuscrits, sans égard à la valeur historique. Les Actes interpolés, apocryphes ou fabuleux ne sont nullement exclus. On se place résolument au point de vue littéraire, et l'on applique avec méthode le principe, qui était celui des anciens mais que, dans la pratique, ils hésitaient souvent à suivre : faire connaître toute l'hagiographie du saint, en indiquant très exactement la portée de chaque document. C'est ainsi que saint Hubert est représenté par sept vies bien distinctes, dont le commentaire fixe la valeur, et qui permettent de suivre l'évolution de sa biographie.

Un autre progrès se manifeste dans la manière d'éditer les textes. Les hagiographes ne se contentent plus d'un petit nombre de manuscrits que des circonstances favorables ont mis à leur portée. Ils visent à les voir tous, essayent de les classer, et relèvent minutieusement les variantes [1]. Nous disons

1. On lira avec intérêt les lignes suivantes écrites par Mgr Duchesne lors de l'apparition du tome I de Novembre. « Ces jours derniers, je parlais des "Acta sanctorum» à un savant des plus distingués. Il m'interrompit : —«Ne me parlez pas des bollandistes, je ne peux pas les

qu'ils essayent de les classer, car bien souvent le caractère spécial de la tradition manuscrite rend illusoire, en hagiographie, un classement rigoureux.

Ces deux points essentiels sont observés

sentir.»—Pourquoi donc ? —"Parce qu'ils ont de la critique. "— "C'est bien ce que tout le monde leur reproche. Pour les uns, leur critique est trop timide, pour les autres elle est trop sévère. Beaucoup d'érudits sont de ce dernier avis. Non qu'ils soient en général très disposés à s'attendrir sur le dégât fait aux traditions hagiographiques ; ce qu'ils regrettent, c'est que, dans bien des cas les savants éditeurs des "Acta" aient cru devoir exclure de leur immense recueil des productions apocryphes, il est vrai, mais curieuses et intéressantes au point de vue de la littérature, de l'art, de l'histoire elle-même.

«Désormais ce regret ne sera plus formulé, au moins tant que la célèbre publication s'inspirera de l'esprit qui a dirigé les auteurs de ce premier volume de novembre. Non seulement, on n'exclut aucun texte légendaire, mais on s'efforce de réunir et de classer toutes les éditions connues de chacune de ces légendes. Et ces publications de textes sont faites après dépouillement de tous les manuscrits accessibles, examen et comparaison des variantes, en un mot, toutes les ressources de la critique textuelle. Nos vieux récits hagiographiques sont traités ici avec un soin tout aussi pieux, quoique différent dans ses manifestations, que celui des copistes et des enlumineurs qui les illustraient au moyen âge dans de splendides volumes de parchemin. » *Bulletin critique*, t. IX (1888) p. 201.

dans les volumes suivants, et le seront à l'avenir. A mesure que la technique se perfectionnera dans les *Acta sanctorum* et qu'on s'attachera plus étroitement à la méthode philologique, la collection gagnera en valeur. La proportion des volumes ne tendra pas à diminuer, le nombre des documents ne cessant de croître. L'achèvement de l'œuvre n'en sera pas non plus hâté. L'obligation qu'on s'impose de prendre connaissance d'un grand nombre de manuscrits, dont souvent la dispersion est extrême, la nécessité qui s'ensuit d'en collationner un bon nombre, entraîne un travail considérable, que l'impossibilté des groupements, résultant de l'ordre du calendrier, ne laisse pas d'aggraver. La préparation d'un volume des *Acta sanctorum* sera donc infiniment plus laborieuse que par le passé et les beaux temps ne sont plus où un bollandiste pouvait signer dix-huit in-folios.

L'inconvénient de ces majestueuses unités, dont la manœuvre est si difficile, saute aux yeux. L'idée devait venir d'en créer de plus légères, et, sans abandonner la série désormais trop avancée pour subir des modifications profondes, de lui adjoindre des volumes d'un format plus maniable et d'une publication plus aisée. Le besoin d'une collection supplémentaire se faisait d'autant plus sentir que l'on n'avait aucun moyen d'écouler un grand nombre de pièces intéressantes qui s'accumulaient dans les tiroirs, lorsqu'elles ne se rapportaient pas aux dates que devaient comprendre les prochains volumes. La plupart d'entre elles semblaient réservées pour le jour lointain où l'on se déciderait à refondre la collection ou à publier les grands suppléments déjà rêvés par Papebroch. Et puis n'était-on pas dans la nécessité d'encombrer les *Acta sanctorum* d'une foule d'accessoires et de préliminaires, faute d'un recueil destiné à les recevoir ? Quelle ressource avait-on pour la publication des travaux d'ensemble auxquels les *Acta* se prêtaient si mal et dont le besoin se faisait de plus en plus sentir ?

Les *Analecta Bollandiana* publiés sous forme de recueil trimestriel, depuis 1882, vinrent combler cette lacune. On s'y proposait de publier des textes inédits ou améliorés, en supplément aux volumes déjà terminés des *Acta sanctorum*, d'y communiquer au public les découvertes que les recherches dans les bibliothèques ne pouvaient manquer d'amener. Il y avait place pour des dissertations, des

descriptions de manuscrits, des catalogues, en un mot pour tous les genres de publications qui pouvaient servir à la critique hagiographique.

Le recueil, dont le programme s'inspirait des principes scientifiques qui devaient désormais prévaloir dans l'œuvre, reçut du public lettré un accueil favorable. L'on comprit qu'il constituait un supplément indispensable aux *Acta sanctorum*, et en peu de temps son existence fut assurée. Ses rédacteurs habituels étaient les bollandistes. Ceux-ci acceptèrent avec reconnaissance des contributions qui leur furent offertes par des savants de tous les pays. Nous citerons, parmi les plus connus, pour la France, M. d'Arbois de Jubainville, Mgr Duchesne, Mgr Batiffol, M. Max Bonnet, le chanoine Ulysse Chevalier, Mgr Petit, actuellement archevêque d'Athènes, M. Pfister ; pour l'Italie, M. E. Martini, Mgr G. Mercati, M. Pio Franchi de' Cavalieri, le P. Savio ; pour l'Angleterre, le P. Thurston, M. Charles Plummer ; pour l'Irlande le P. Edm. Hogan ; pour l'Allemagne, M. B. Krusch, M. H. Usener ; pour la Russie, M. Éd. Kurtz ; pour la Belgique, Mgr Abbeloos, M. G. Kurth, M. F. Cumont.

Le progrès des études historiques, l'intensité toujours croissante de la production littéraire jetait dans la circulation une foule de travaux se rattachant à l'hagiographie. A côté des livres de pure édification ou des monographies à prétentions savantes, on voyait paraître des textes de Vies de saints établis suivant les dernières méthodes, des articles de revue, des thèses de doctorat dont le sujet était emprunté à ces études, sans compter les travaux d'une portée plus générale dont elles pouvaient souvent tirer profit. Les bollandistes étaient par métier astreints à les lire. Pourquoi ne communiqueraient-ils pas à leurs abonnés le fruit de leurs lectures ? et n'y avait-il pas à exercer sur la littérature hagiographique contemporaine un travail de contrôle analogue à la critique des textes anciens ? Ces considérations ont décidé de l'adjonction, à chaque numéro des *Analecta*, d'une partie bibliographique. A partir du tome X, 1891, le *Bulletin des publications hagiographiques* poursuit la tâche de renseigner le lecteur sur le mouvement scientifique dans ses rapports avec les Actes des saints. Les rédacteurs essayent d'analyser les ouvrages avec exactitude, de les apprécier avec impartialité et, tout en évitant de décourager les jeunes talents et les bonnes volontés, signalent les défauts que l'habitude du

métier fait aisément découvrir. Le *Bulletin* n'est pas pour eux une source de joie sans mélange. C'est une chaîne, dont le poids s'alourdit tous les jours, et puis, le *genus irritabile* n'étant pas près de s'éteindre, leur libre critique leur rapporte souvent tout autre choses que des bénédictions.

L'étude des manuscrits est la base du travail scientifique. C'est de ce côté que devait se porter le principal effort des nouveaux bollandistes L'exploration méthodique des bibliothèques fut donc au premier plan de leurs préoccupations, et ils se décidèrent à entreprendre l'inventaire des richesses hagiographiques manuscrites de toutes les bibliothèques de l'Europe —c'est trop peu dire, car il faut les chercher partout où il s'en trouve. Ce travail, qui se poursuivra dans la mesure des ressources de l'œuvre, a donné naissance à la série des *Catalogi codicum hagiographicorum*. Ceux qui ne dépassent pas une certaine étendue, prennent place dans les *Analecta*. Quand ils sont trop encombrants, ils font l'objet d'une publication séparée. Le premier catalogue paru dans les *Analecta* fut celui de la bibliothèque communale de Namur. Il n'y a guère de volume de la revue qui n'en renferme quelques-uns. La seconde série s'ouvrit par les deux volumes consacrés aux manuscrits latins de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Elle fut continuée par les inventaires des manuscrits latins de la bibliothèque Nationale de Paris, en quatre volumes, de la bibliothèque privée de l'empereur d'Autriche, des manuscrits grecs de la bibliothèque Nationale de Paris, des manuscrits grecs de la bibliothèque Vaticane, des manuscrits latins des bibliothèques de Rome sans la Vaticane, puis de ceux de la Vaticane, des manuscrits grecs des bibliothèques d'Allemagne, de Belgique et d'Angleterre. Tous ces catalogues sont rédigés sur le même plan. Les manuscrits ont été examinés feuillet par feuillet, et toutes les pièces hagiographiques non seulement notées, mais identifiées, s'il en existe une édition. En appendice à presque tous ces catalogues se trouvent joints des textes inédits trouvés au cours de l'exploration.

Pour ne pas charger les catalogues d'inutiles répétitions et en faciliter l'usage, il manquait un répertoire indiquant avec précision les pièces hagiographiques déjà imprimées, et que l'on savait dispersées dans d'innombrables publications. Pareil répertoire rendrait d'ailleurs des services de tout genre, et permettrait

d'entreprendre les travaux d'ensemble qui supposent l'inventaire complet des sources imprimées. On s'attela à cette besogne et des milliers de volumes furent dépouillés. Le premier résultat de ce travail fut la *Bibliotheca hagiographica graeca*, publiée en 1895. On put voir par le succès de cette publication à quel point le besoin s'en faisait sentir. Bien que s'adressant à une partie restreinte d'un public très spécial, elle fut rapidement épuisée et une seconde édition devint nécessaire. Elle parut en 1909. La comparaison des deux éditions est instructive au point de vue de la statistique de l'hagiographie scientifique. Le nombre des textes grecs publiés en ces dernières années est énorme, et montre avec quel intérêt est cultivée, dans les milieux universitaires, une branche de la littérature longtemps dédaignée. On a souligné dans cette édition un des résultats les plus heureux de la publication des catalogues de manuscrits. Syméon Métaphraste était, en hagiographie, l'homme à la fois le plus célèbre et le moins connu. On le rencontrait à chaque pas, et à tout instant il fallait s'assurer de son identité, décider, entre des textes anonymes, quel était celui qui lui appartenait. Les critères manquaient, malheureusement, pour faire ce discernement, et on se prononçait souvent sur de vagues indices, comme pour se débarrasser d'un personnage encombrant. L'analyse détaillée des ménologes grecs a permis de reconnaître sans effort la collection qui se réclame du nom de Métaphraste, et de la rétablir, pièce par pièce. La *Synopsis Metaphrastica* qui termine la nouvelle *Bibliotheca* résume ce travail de restitution.

La *Bibliotheca hagiographica latina*, dont l'impression commença en 1898 et qui fut terminée en 1901 est un travail autrement considérable. Il n'y a pas d'exagération à dire qu'il n'est pas une bibliothèque au monde qui possède tous les textes qui y sont enregistrés. Après le dépouillement des collections et des monographies qui exigea plusieurs années, commença la besogne ardue du classement. Il fallut, dans un grand nombre de cas, recourir aux manuscrits pour reconnaître des intermédiaires ou identifier des pièces connues par de simples extraits. Dix ans après, un supplément était nécessaire. Il ne compte pas moins de trois cent cinquante pages et est enrichi d'une table des auteurs qui est appelée à rendre de grands services. Un des articles les plus considérables de la *Bibliotheca* est celui de *Maria Virgo*. Il eût pris des pro-

portions tout à fait anormales si l'on avait tenu compte des innombrables miracles de la Vierge que l'on rencontre dans les collections et dans les manuscrits isolés. D'ailleurs, les travaux préparatoires furent jugés insuffisants et, pour les entreprendre, il eût fallu remettre indéfiniment la publication de l'ouvrage. L'énorme littérature des miracles fut donc exclue de cet article, mais fit l'objet d'un index provisoire, publié dans le tome XXI des *Analecta* sous le titre *Miraculorum B. V. Mariae quae saec. VI-XV latine conscripta sunt index postea perficiendus.* Le P. Poncelet, qui le jugeait incomplet, a réussi à y rassembler près de mille huit cents numéros et à donner aux travailleurs un des guides les plus précieux qui existent à travers la littérature pieuse du moyen âge latin.

En 1910, parut la *Bibliotheca hagiographica orientalis*, base indispensable du bollandisme oriental, et non moins nécessaire aux études d'hagiographie générale. L'ouvrage est conçu sur le plan des bibliographies précédentes, et donne le résultat du dépouillement de toutes les publications de textes arméniens, syriaques, arabes, coptes, éthiopiens, qu'il a été possible d'atteindre. Provisoirement, la littérature géorgienne a dû être exclue. Il n'était pas

possible de la traiter avec la même ampleur que les autres, sans avoir au moins visité les bibliothèques de Saint-Pétersbourg et de Tiflis. Une loi, alors encore rigoureusement observée, excluait les jésuites du territoire russe.

Le nombre des ouvrages publiés séparément en dehors des *Analecta* — il faut encore y joindre le *Repertorium Hymnologicum* du chanoine Ulysse Chevalier — devenait assez considérable pour former une nouvelle série, qui reçut le titre de *Subsidia hagiographica*. Elle compte actuellement vingt volumes, et d'autres sont en projet.

Nous avons dit les obstacles que rencontra la réalisation des plans du P. V. De Buck par rapport au martyrologe hiéronymien. Il avait fallu se contenter, à sa mort, d'en publier un seul manuscrit, un des principaux, il est vrai, et le texte du *Bernensis* avait trouvé place dans le tome XIII d'octobre, en attendant qu'on eût les loisirs et les ressources nécessaires pour préparer une édition critique. Quand ce moment viendrait-il ? Allait-on retarder indéfiniment une publication indispensable à quiconque veut approfondir les antiquités chrétiennes ? Deux savants illustres, qui hono-

raient les bollandistes de leur amitié, avaient entre les mains les matériaux nécessaires ; ne consentiraient-ils pas à les mettre en œuvre et à faire bénéficier les *Acta sanctorum* d'un travail qu'eux seuls étaient capables de mener à bonne fin ? On le leur demanda, et ils n'hésitèrent pas à se mettre à l'œuvre. L'édition si longtemps attendue du martyrologe hiéronymien par J.-B. de Rossi et Mgr Duchesne parut dans le tome II des *Acta sanctorum* de novembre.

Un des livres les plus constamment cités dans les travaux d'hagiographie grecque est le synaxaire de Constantinople. Il n'était guère connu que par des extraits et par les notices des ménées, et dans toute cette littérature représentée par un grand nombre de manuscrits, régnait la plus grande confusion. La publication du *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, soit du texte intégral du synaxaire de Sirmond avec des extraits d'autres exemplaires, fut destinée à combler cette lacune. Il parut, en 1902, en un volume séparé, faisant partie de la grande collection, sous le titre de *Propylaeum ad Acta sanctorum novembris*.

Le 4 mars 1911, mourait, plein de jours et de mérites, l'homme vénérable qui fut le maître de la dernière génération, et dont les

qualités morales non moins que la valeur intellectuelle, avaient été d'un si précieux secours pour tirer l'œuvre bollandienne d'une léthargie inquiétante. En 1895, répondant aux félicitations de ses amis réunis pour fêter sa nomination de correspondant de l'Institut de France, il trouva qu'on lui faisait la part trop belle, et se tournant vers ses collaborateurs, il rappela le mot célèbre : « Je suis leur chef, donc je dois les suivre. » C'était dans sa bouche, autre chose qu'une spirituelle boutade. Il pouvait se rendre cette justice qu'il n'avait jamais contrarié aucune initiative et il n'était pas de ceux qui, pour embrasser une idée, ont besoin de se persuader qu'ils ont été les premiers à l'avoir. Il ajoutait : « Cette réserve faite, reste le témoignage rendu par le premier corps scientifique de l'Europe à l'œuvre dont le privilège de l'âge m'a fait le président. Ce témoignage, je puis sans remords et sans crainte de scandaliser les saints, en être fier et heureux comme d'un grand honneur pour cette œuvre, pour la famille religieuse à laquelle elle appartient et à qui je dois tout ce que je suis, et aussi pour notre cher petit pays où elle est née et où elle a grandi. J'oserai même dire qu'elle mérite cet honneur, par les principes qu'elle

professe et qu'elle est jalouse de mettre toujours en pratique. Poursuivre et proclamer la vérité historique, et rien que la vérité, malgré les contradictions, les colères, les ennuis de divers genres auxquels cette franchise peut donner lieu et ne rien négliger pour atteindre à la connaissance de cette vérité, c'est bien notre constante et unique préoccupation [1]. »

Nous pouvons bien le dire sans faire tort à personne, à côté du P. De Smedt, nul n'a rendu de plus grands services à l'œuvre bollandienne que le P. Albert Poncelet, qui, moins d'une année plus tard, devait le suivre dans la tombe. Jamais on ne vit, avec une santé débile, une pareille opiniâtreté au travail, une pareille abnégation pour le bien de l'œuvre sur laquelle il concentrait toutes ses pensées. Uniquement préoccupé de consolider les bases scientifiques de l'hagiographie et d'assurer aux publications de la Société une tenue honorable, il sacrifiait, sans compter, son temps et ses propres travaux. Commencée par le P. De Smedt, la *Bibliotheca hagiographica latina*

1. *Souvenir de la manifestation organisée à Bruxelles le* 1er *avril* 1895 *en l'honneur du P. Charles De Smedt*, p. 14.

dut au P. Poncelet sa forme définitive, et nous savons au prix de quel labeur fut forgé cet instrument, qui sera toujours le premier à mettre aux mains de quiconque voudra se faire hagiographe. Il attachait, avec raison, le plus grand prix à la continuation de la série des catalogues de manuscrits hagiographiques, et venait de partir pour une expédition à travers les bibliothèques capitulaires d'Italie. Il avait à peine atteint Montpellier, que la mort le frappa, dans la force de l'âge et du talent.

Le champ des études bollandiennes, déjà élargi par le développement donné à l'hagiographie orientale, s'étendit encore dans les dernières années par l'adjonction à la bibliothèque des bollandistes d'une section slave. Les jésuites russes, Jean Gagarine, Jean Martinov, Eugène Balabine et Paul Pierling avaient fondé, en 1871, à Paris, une bibliothèque spéciale, sous le titre de Musée slave des saints Cyrille et Méthode, destinée à répandre la connaissance des choses de leur pays et à favoriser les projets d'union religieuse qui préoccupaient tant de nobles esprits. Les ouvrages d'histoire, de liturgie, les publications académiques formaient la partie principale de cette collection. Elle s'accrut métho-

diquement durant une vingtaine d'années, et prit des propositions remarquables. Vinrent en France les mauvais jours, qui dispersèrent les congrégations religieuses. C'est alors que le dernier survivant du groupe russe, le P. Pierling, voyant la bibliothèque menacée du sort de tant d'autres, se souvint des vieilles relations des jésuites slaves avec les hagiographes de Bruxelles ; il se décida à envoyer ses livres en Belgique et à annexer à la bibliothèque bollandienne le musée des saints Cyrille et Méthode.

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur le résultat des efforts tentés en ces dernières années pour mettre les *Acta sanctorum* à la hauteur du progrès. L'unanimité avec laquelle les Académies et les principaux corps savants de tous les pays ont inscrit la nouvelle Société des bollandistes au nombre de leurs sociétés correspondantes peut être considérée comme une approbation de ses tendances et des moyens mis en œuvre. Les éditeurs des *Acta sanctorum* trouvent aussi un puissant encouragement dans les services que leur rendent libéralement les administrateurs des grandes bibliothèques, parmi lesquelles ils aiment à citer en première

ligne la bibliothèque Nationale de Paris [1] et le British Museum. Enfin des maîtres ont parlé pour leur apporter un suffrage autorisé. Nous pourrions citer, après beaucoup d'autres, les appréciations de Léopold Delisle, rendant compte régulièrement de leurs principales publications [2], de K. Krumbacher, le rénovateur des études byzantines [3], de MM. Ad. Harnack [4] et C. H. Turner [5], deux grands

1. Les bollandistes ont tenu à témoigner leur reconnaissance à la direction de ce grand établissement scientifique en dédiant à M. Léopold Delisle, administrateur de la bibliothèque Nationale, le *Propylaeum ad Acta sanctorum novembris* (1902).

2. Par exemple, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LI (1890), p. 532 ; *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1893, p. 368 ; 1901, p. 860 ; *Journal des Savants*, 1898, p. 744 ; 1900, p. 200.

3. *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX (1900), p 573 ; t. XII (1903), p. 675.

4. *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. II, 2, p. 463 ; *Theologische Literaturzeitung*, t. XXVIII (1903), p. 300.

5. « Of all literary undertakings which the European world has known, the Acta Sanctorum must certainly have had the longest continuous history.... Hagiography had earned an ill notoriety as a department of history, but within the last fifty years so complete a revolution has been effected in the principles and methods of the Acta Sanctorum, that an ordinary historian, paradoxical as it may sound, is likely to

connaisseurs de l'antique littérature chrétienne, celle aussi du plus illustre représentant parmi nous des études eclésiastiques, Mgr Duchesne [1]. Voici le jugement que portait M. Auguste Molinier sur l'ensemble de l'œuvre :

« Inutile de faire longuement l'éloge d'un ouvrage aussi universellement estimé ; dès les premiers volumes, l'esprit critique apparaît, et les Pères Bolland, Papebroch et Henschenius, témoignent pour certaines légendes mal venues d'une sévérité égale à celle des simples laïques ; plus tard, cette critique pourra faiblir ; on a noté dans certains volumes parus au dix-huitième et au dix-neuvième siècle trop de complaisance pour certaines fables gros-

prove a more linient judge of the historical value of hagiographical material than the bollandist Fathers. The keynote of the new development was struck bij Pères De Buck and De Smedt, and the quarterly publication of the « Analecta Bollandiana » begun in 1882, carries out in detail the business of amplification and rectification. When one reflects on the gigantic nature of their task and on the paucity of their numbers — they are seldom more than four or five, and they have recently lost Père C. De Smedt and Père A. Poncelet — the net result can only be pronounced astonishing. »

1. Plus haut. p. 218. Voir aussi *Bulletin critique*, t. XI (1890), p. 121-125, et *Analecta Bollandiana*, t. XXX (1911). p. x.

sières, mais dans l'ensemble l'ouvrage fait grand honneur à l'Ordre qui a osé assumer une tâche aussi immense. Aujourd'hui, d'ailleurs, le caractère purement scientifique de l'entreprise s'affirme de plus en plus, soit dans les derniers volumes de la collection, qui répondent aux exigences de la critique moderne la plus sévère, soit dans une publication annexe, les *Analecta Bollandiana*, revue hagiographique de premier ordre [1]. »

Nous ne pouvons passer sous silence un reproche fait aux nouveaux bollandistes, dans certains milieux qui leur sont sympathiques, sans doute, mais où l'on ne semble pas se rendre suffisamment compte des conditions actuelles de la recherche scientifique.

Que la succession des volumes in-folio s'espace de plus en plus à mesure que l'on avance, c'est ce qui ne saurait être contesté. Les premiers bollandistes cultivaient un sol vierge, d'une fertilité illimitée, où il suffisait de déposer la semence. Maintenant, il s'agit de creuser à des profondeurs toujours plus

1. *Les sources de l'histoire de France*, t. V (1904), p. CLXIII-CLXIV. A propos des *Analecta*, M. Salomon Reinach émet un avis analogue, *Revue archéologique*, 1895, t. II, p. 228.

grandes et de préparer minutieusement le terrain. Les documents alors se recommandaient par leur nouveauté même, et les conditions générales du travail scientifique ne permettaient guère d'ouvrir sur chacun d'eux des horizons presque indéfinis. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et les progrès de la critique dans tous les domaines font surgir à tout instant des problèmes nouveaux dont il n'est pas loisible d'ajourner la solution. Souvent aussi à propos d'un texte, on peut être amené à courir le monde, s'il est de ceux, et ils sont nombreux, qui ont pénétré partout. Si d'autres savants l'ont connu, ce qui est fréquent, il n'est pas permis d'ignorer ce qu'ils en ont pensé et avant d'énoncer ses propres conclusions, il faut noter celles d'autrui dispersées en vingt volumes, les apprécier si elles en valent la peine, ou se dire mélancoliquement à part soi, en fermant le livre, qu'on a perdu son temps à le lire. En un mot, il est exigé que les textes soient établis et éclaircis à l'aide de toutes les ressources qu'il est possible d'atteindre et que les travaux bénéficient de tous les efforts tentés n'importe où et par n'importe qui. Et c'est ainsi qu'un commentaire, qui pouvait autrefois se construire à l'aide d'une demi-douzaine de volumes, exige aujourd'hui une

bibliothèque. Si l'on veut supputer ce que la production effrénée des cent dernières années a ajouté à la littérature historique et religieuse du dix-septième et du dix-huitième siècle, on se rendra mieux compte de la tâche qui est désormais dévolue à la critique hagiographique.

Il n'est pas exact que les travaux entrepris à côté des *Acta sanctorum* sont un nouvel obstacle au prompt achèvement de la collection. Bien au contraire. Ils s'imposent comme l'unique moyen de déblayer le terrain, outre qu'ils permettent souvent d'anticiper sur les volumes à paraître. C'est ainsi que bien des saints qui attendent leur tour, ont leur commentaire à moitié préparé dans les *Analecta* et les *Subsidia*. Il est assez indifférent que les résultats de la recherche s'entassent dans des in-folios plutôt que dans des volumes maniables, qu'une série se développe régulièrement plutôt qu'une autre. Ce qui importe, c'est que la science avance, et les travaux d'approche, d'un caractère plus technique, y contribuent incontestablement beaucoup.

On peut s'en rendre compte en parcourant la liste des thèses d'université présentées en divers pays durant les vingt dernières années. Le nombre des sujets hagiographiques est con-

sidérable et contraste étrangement avec le complet dédain que l'on affectait auparavant pour cette branche de la littérature. Les bollandistes ne prétendent pas avoir créé ce mouvement, que bien des circonstances concourent à expliquer. Mais il est certain que des répertoires comme la *Bibliotheca hagiographica* n'y sont pas restés étrangers. Ils ont mis à la portée d'un plus grand nombre des matériaux auparavant peu accessibles. Les équipes de travailleurs se multipliant, il est impossible que le progrès scientifique ne s'affirme pas.

Nous ne pouvons guère nous dispenser de dire un mot de la situation de l'œuvre bollandienne au sortir de la grande tourmente qui a ébranlé tant d'institutions.

Lorsque la guerre éclata, diverses publications étaient en préparation, d'autres en perspective : un volume de suppléments aux *Acta sanctorum* composé surtout de textes grecs omis par les prédécesseurs ; le tome IV de novembre ; les tomes VII et VIII des *Acta sanctorum Belgii* ; dans les *Subsidia*, un volume consacré aux Actes des saints Stylites ; une bibliographie raisonnée des Acolouthies grecques recueillie par S. G. Mgr Petit, archevêque d'Athènes ; le catalogue des manuscrits hagiographiques latins de Munich, de même, le catalogue du British Museum et de la Bodleienne d'Oxford.

Il est à peine nécessaire de dire que, l'un après l'autre, ces travaux ont dû être abandonnés. Durant plus de quatre années, la Belgique a été une vaste prison dans laquelle la vie scientifique comme toute autre action a été supprimée par un régime d'oppression atroce. Coupés de toute communication avec les pays qui fournissaient au travail bollandien ses matières premières, mis dans l'impossibilité de suivre le mouvement des publications scientifiques ou de se procurer les renseignements les plus indispensables, soumis pour n'importe quelle démarche à une surveillance sévère, pour le moindre écrit à une censure incompétente et tracassière, les éditeurs des *Acta sanctorum* furent bientôt réduits à une inaction presque complète. En vain essaya-t-on d'obtenir qu'il fût permis à l'un au moins d'entre eux de ravitailler l'œuvre en allant se documenter dans quelque bibliothèque voisine restée en communication avec le monde civilisé. A six reprises différentes, un refus brutal accueillit la demande.

Si du moins ce régime de morne réclusion eût été assuré du bénéfice de la tranquillité ! Mais à moins d'être indifférent aux souffran-

ces de son prochain, de quelle liberté d'esprit pouvaient jouir les témoins des épreuves inouïes infligées à toute une population, des attentats journaliers contre le droit et l'humanité ? Puis chacun se sentait pris au piège d'une infinité d'ordonnances contre lesquelles le plus paisible citoyen péchait sept fois par jour, à la merci d'une légion d'espions et de policiers à qui tout prétexte était bon pour s'introduire dans les demeures. A plusieurs reprises le collège qui abrite l'œuvre bollandienne reçut la visite des émissaires du pouvoir occupant, autorisés à pénétrer dans les chambres, à fouiller les personnes, à saisir les papiers, à mettre le désordre partout. La bibliothèque ne fut point respectée. Pendant plusieurs heures, sans témoins, des agents ignorants et indélicats, le cigare à la bouche au risque de provoquer l'incendie, s'y livrèrent à leur besogne favorite, et emportèrent, sans avertissement, ce qui leur parut de bonne prise, y compris un manuscrit préparé pour les *Acta sanctorum*. Après la perquisition, ce fut l'amende, puis la prison, puis le bagne, peines que nul ne pouvait se flatter d'éviter sans se faire à soi-même le reproche de complicité avec une tyrannie

insupportable [1]. Loin de nous de regretter d'avoir partagé le sort de tant d'autres de nos compatriotes, coupables de n'avoir pas prêté les mains à l'asservissement de leur pays. Mais il fallait dire ce que fut pour nous le régime d'occupation, et ses fruits naturels dans le domaine scientifique.

Gravement compromise dans ses intérêts matériels comme dans son activité, la Société des bollandistes eut d'autres épreuves à subir. Celui de ses collaborateurs qui semblait le mieux fait pour traverser sans atteinte les mauvais jours, ne résista point à la dure épreuve. Le 20 septembre 1917, le P. François Van Ortroy, dont la santé déclinait depuis des mois, était enlevé à l'affection de ses collègues et de ses nombreux amis. Un an après, jour pour jour, mourait le P. Joseph De Backer. Il avait, depuis quelques années, renoncé à l'hagiographie. Mais ce fut une grande tristesse pour les survivants, de perdre cet homme excellent, le dernier de la génération qui fonda les *Analecta Bollandiana*.

La paix, messagère d'espérance, nous ap-

1. On pourra lire quelques détails complémentaires dans l'Avis au lecteur, en tête du fascicule IV du tome XXXIII (1914) des *Analecta*, paru le 6 décembre 1919.

porta des consolations auxquelles nul ne saurait être insensible. Les barrières qui nous séparaient du reste du monde n'étaient pas entièrement tombées, que nous arrivaient de France, d'Angleterre, d'Italie les témoignages spontanés d'une amitié restée fidèle malgré l'éloignement, le malheur, les poignantes préoccupations de tous les jours. Les dévouements sur lesquels nous pouvons dès maintenant compter, permettent d'espérer que l'œuvre n'a pas perdu pour toujours sa prospérité d'autrefois, et qu'au seuil d'un avenir encore incertain, elle trouvera les concours indispensables à son relèvement.

CHAPITRE NEUVIÈME

Guide bibliographique

L'ensemble des publications bollandiennes est considérable et leur ordonnance générale assez compliquée pour créer parfois des embarras aux lecteurs amenés à les consulter et même aux bibliothécaires chargés de les leur fournir. Quelques instructions sur les différentes séries et leurs éditions et sur la manière de s'en servir ne seront pas superflues. Laissant de côté la bibliographie détaillée de Rosweyde, qu'on pourra trouver ailleurs [1], nous diviserons cette revue en cinq parties, où il sera parlé successivement des *Acta sanctorum*, des *Analecta Bollandiana*, des *Subsidia hagiographica*, des principaux travaux hagiographiques des bollandistes non compris dans les séries précédentes ; enfin, de quelques publications que nous appellerons « pseudo-bollandiennes » et sur lesquelles le public n'est pas suffisamment renseigné.

1. Plus haut, p. 9-21. Cf. De Backer-Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII, p. 190-207.

a) Acta sanctorum.

Il existe trois éditions des *Acta sanctorum :* l'édition originale, commencée à Anvers ; l'édition de Venise ; l'édition de Paris. Aucune de ces trois éditions n'a adopté une tomaison continue[1]. Chaque mois forme une série distincte qui se compose de deux, de trois ou d'un plus grand nombre de volumes. Comme les réimpressions n'ont pas respecté toujours la division de l'édition originale, les citations renvoyant par exemple au tome VIII de la collection, seraient insuffisantes. Dans l'édition originale ce volume correspond au tome III de mars, dans celle de Paris au tome II du même mois, et ainsi de suite. Pour éviter toute confusion, il faut donc indiquer le mois, le volume et l'édition. Voici comment sont composés les exemplaires des diverses éditions.

1. Édition originale.

L'édition originale se compose de cinquante volumes imprimés à Anvers, d'un volume imprimé à Tongerloo et de treize volumes, plus les *Auctaria,* imprimés à Bruxelles.

1. Les volumes de l'édition de Paris portent un chiffre sur la couverture extérieure.

Ianuarii	t. I,	Antverpiae 1643	dies 1-15
	t. II,	Antv. 1643	16-31
Februarii	t. I,	Antv. 1648	dies 1-6
	t. II,	Antv. 1648	7-16
	t. III,	Antv. 1648	17-29
Martii	t. I,	Antv. 1668	dies 1-8
	t. II,	Antv. 1668	9-18
	t. III,	Antv. 1668	19-31
Aprilis	t. I,	Antv. 1675	dies 1-10
	t. II,	Antv. 1675	11-21
	t. III,	Antv. 1675	22-30
Maii	t. I,	Antv. 1680	dies 1-5
	t. II,	Antv. 1680	5-11
	t. III,	Antv. 1680	12-16
	t. IV,	Antv. 1685	17-19
	t. V,	Antv. 1685	20-24
	t. VI,	Antv. 1688	25-28
	t. VII,	Antv. 1688	29-31
Propylaeum Maii, Antv. 1688			

Ce dernier volume, contenant le *Conatus chronologico-historicus ad catalogum Romanorum pontificum* est composé de plusieurs parties déjà distribuées, presque toutes, avec les volumes précédents.

Iunii	t. I,	Antv. 1695	dies 1-6
	t. II.	Antv. 1698	7-15
	t. III,	Antv. 1701	16-19
	t. IV,	Antv. 1707	20-24
	t. V,	Antv. 1709	25-30
	t. VI,	Antv. 1715. appendices et premier semestre du martyrologe d'Usuard.	
	t. VII,	Antv. 1717, appendices et second semestre du martyrologe d'Usuard.	

Les deux dernières parties des tomes VI et VII réunies forment le *Martyrologium Usuardi*, œuvre de J. B. Sollerius.

Iulii	t. I,	Antv. 1719	dies 1-3
	t. II,	Antv. 1721	4-9
	t. III,	Antv. 1723	10-14
	t. IV,	Antv. 1725	15-19
	t. V,	Antv. 1727	20-24
	t. VI,	Antv. 1729	25-28
	t. VII,	Antv. 1731	29-31
Augusti	t. I,	Antv. 1733	dies 1-4
	t. II,	Antv. 1733	5-12
	t. III,	Antv. 1735	13-19
	t. IV,	Antv. 1737	20-24
	t. V,	Antv. 1739	25-26
	t. VI,	Antv. 1743	27-31

Septembris	t. I,	Antv. 1746	dies 1-3
	t. II,	Antv. 1748	4-6
	t. III,	Antv. 1750	7-11
	t. IV,	Antv. 1753	12-14
	t. V,	Antv. 1755	15-18
	t. VI,	Antv. 1757	19-24
	t. VII,	Antv. 1760	25-28
	t. VIII,	Antv. 1762	29-30
Octobris	t. I,	Antv. 1765	dies 1-2
	t. II,	Antv. 1768	3-4
	t. III,	Antv. 1770	5-7
	t. IV,	Bruxellis 1780	8-9
	t. V,	Brux. 1786	10-11
	t. VI,	Tongerloae 1794	12-14
	t. VII,	Brux. 1845	15-16
	t. VIII,	Brux. 1853	17-20
	t. IX,	Brux. 1858	21-22
	t. X.	Brux. 1861	23-24
	t. XI,	Brux. 1864	25-26
	t. XII,	Brux. 1867	26-29
	t. XIII,	Brux. 1883	29-31

Addenda ad diem 2 Octob. Brux. s.a.

Auctaria tomi V Octob. Brux. 1852

Auctaria tomi VI Octob. Brux. 1853

Le tome VII d'octobre avait été commencé par les anciens bollandistes. Il existe

quelques exemplaires des 128 premières pages (voir plus haut, p. 190). Le tome XII a été réimprimé en 1884.

Novembris t. I, Brux. 1887 dies 1-3
t. II. 1, Brux. 1894 3-4
t. III, Brux. 1910 5-8
Propylaeum (*Synaxarium ecclesiae CP.*), Brux. 1902.

Nous ne signalerons pas les tirés à part assez nombreux qui ont été publiés à diverses époques, surtout dans les dernières années.

Outre les divers index dont chaque volume est muni, deux tables générales ont été rédigées. La première comprend le premier semestre, et a pour auteur le P. Janninck (tome VII de juin). Il l'a divisée en deux parties, l'une intitulée *Ephemerides sanctorum*, où les noms des saints sont disposés d'après l'ordre du calendrier ; un choix a été fait parmi les « praetermissi ». L'autre est un index alphabétique.

Le P. Ghesquière a rédigé celle du trimestre suivant, de juillet à septembre (dans le tome I d'octobre) en élargissant le plan. Il commence par décrire sommairement chaque volume. Suivent les *Ephemerides* avec de plus

longs développements, puis la table alphabétique. Enfin il dresse la liste des préfaces, dissertations et traités séparés, disséminés dans toute la collection (janvier à septembre inclus). On y trouve indiquées les notices biographiques des bollandistes et tous les autres *parerga*, comme les travaux d'ensemble sur les grandes listes épiscopales, etc. Ce catalogue est suivi d'une table développée, *Syllabus*, des matières contenues dans cet ensemble.

2. *Édition de Venise.*

Commencée en 1734, elle s'arrête, en 1770, au tome V de septembre. La distribution des jours et la pagination est la même que dans l'édition d'Anvers, sauf en ce qui concerne les quatre derniers volumes du mois de mai. Le tome IV comprend les jours 17-20, et quelques appendices du tome VII de l'édition originale ; le tome V, les jours 21-26 avec une dédicace empruntée au tome VI ; le tome VI, les jours 27-31 avec des suppléments du tome VII.

Le tome VII est formé par le Propylaeum. Comme les autres volumes, il est imprimé à Venise ; mais sur le titre il porte : *Antuer-*

piae, 1742, apud Michaelem Knobbarum. Prostant Venetiis apud Sebastianum Coleti etc.

L'ordonnance du volume a été modifiée selon les vues de Papebroch, et les *addenda et paralipomena* versés dans le texte.

Les éditeurs de Venise n'ont ajouté aucune préface ni aucune dédicace nouvelle à l'édition originale, mais par-ci par-là un avis au lecteur, pour expliquer la méthode adoptée. Voir par exemple au tome IV de mai, au tome I de juin. Dans le tome VII de juillet, les Actes de S. Ignace sont précédés d'une lettre du P. Pien au général de la Compagnie, le T. R. P. Retz, qui ne se trouve pas dans la première édition.

En même temps que la réimpression intégrale de l'œuvre bollandienne, on en fit paraître à Venise des extraits sous ce titre : *Praefationes, tractatus, diatribae et exegeses praeliminares atque nonnulla venerandae antiquitatis tum sacrae cum profanae monumenta in Actis sanctorum... nunc primum coniunctim edita*, Venetiis, 1749-1751, 3 volumes in-folio.

Vers le milieu du siècle dernier, un éditeur de Bruxelles, Greuse, annonça la continuation de l'édition de Venise. Il avait réimprimé le tome V de septembre, qui manquait à la plupart des collections et les volumes

I à VI d'octobre, également devenus introuvables. Le tome VI fut même réimprimé deux fois.

L'édition de Venise peut être complétée en partie par ces volumes, en partie par ceux de l'édition originale ou par celle de Paris.

3. Édition de Paris.

En 1863, l'éditeur parisien Victor Palmé commença une réimpression des *Acta sanctorum*, à laquelle les bollandistes ne prirent aucune part active, et dont il confia la direction à un prêtre du diocèse de Langres, J. Carnandet. Il mena à bonne fin cette grande entreprise. Le tome XI d'octobre est daté de 1870. Le tome XII du même mois porte la date de 1867, qui est celle même de la première édition. C'est le dernier de la série, soit le soixantième. L'éditeur y a ajouté un volume de tables qui parut en 1875. L'édition de Paris doit se compléter par les volumes de l'édition originale, soit le tome XIII d'octobre et les volumes de novembre.

La distribution des jours dans les différents volumes est la même que dans l'édition d'Anvers, sauf pour les mois de mai et de juin. Janvier est divisé en trois volumes compre-

nant respectivement les 1-11, 12-21 et 22-31 du mois. Au tome II, p. 776, après les *addenda ad dies 12-21,* se trouvent les *addenda ad diem 3 ianuarii*, qui dans la première édition sont placés à la fin du premier volume ; p. 773, les *addenda ad diem 13.*

Le mois de juin est divisé comme suit : t. I, 1-6 ; t. II, 7-11 ; t. III, 12-15 ; t. IV, 16-19 ; t. V, 20-24 ; t. VI, martyrologe d'Usuard et divers textes tirés des volumes VI et VII de la première édition ; t. VII, 25-30, suivis de dissertations et de textes tirés des mêmes volumes VI et VII. L'*appendix addendorum in 5 tomos iunii* qui se trouvait dans le tome VI, p. 1-274, a été distribué d'après les jours à la fin de chacun des volumes et fondu avec les appendices qui leur étaient déjà adjoints, ainsi qu'avec les *paralipomena ad t. I* qui, dans l'édition originale, se trouvent au t. II, p. LXXI - LXXXVIII.

En général les fautes d'impression et autres menues erreurs signalées dans les *appendices addendorum* de l'édition originale ont été corrigées dans le texte. Les corrections ou additions plus importantes ont été conservées en appendice et numérotées. Un appel dans la marge renvoie à ces additions.

A tous les tomes de janvier, de février, de mars et d'avril sont ajoutées des *Animadversiones*

extemporales Danielis Papebrochii nunc primum ex mss. editae.

La pagination de la première édition a été malheureusement abandonnée dans la nouvelle. Ce n'est qu'à partir du mois d'août qu'on y est revenu ; et encore les tomes VII de septembre et I d'octobre font-ils exception.

Au tome VII de juillet, figure la lettre du P. Pien, comme dans l'édition de Venise.

Le dernier volume qui porte le titre général de *Ad Acta sanctorum supplementum, cura et opera L. M. Rigollot,* est composé de deux parties.

La première n'est autre chose que la série des compléments du P. De Buck et de ses collègues aux volumes I, V et VI d'octobre, réunis sous le titre d'*Auctaria octobris* et munis d'une table.

La seconde est formée des tables générales des *Acta sanctorum,* jusqu'au tome XII d'octobre inclusivement. Elle est précédée d'une préface du P. Victor De Buck. Comme dans la table de Ghesquière, les index sont précédés d'une description bibliographique de chacun des volumes de l'édition. Les tables proprement dites sont les suivantes :

1°. *Ephemerides universales sanctorum* (p. 3-248).

2°. Index alphabétique des saints (p. 251-394),

renvoyant à l'édition originale ; en marge est indiquée la concordance avec l'édition de Paris.

3°. Liste des saints (p. 396-428) à traiter dans les *Acta sanctorum* du 29 octobre au 31 décembre. Cette liste, revue par le P. De Buck, est plus complète que celle qui avait paru en 1838 dans le *De Prosecutione operis Bollandiani*.

4°. Liste des saints (p. 429-435) omis dans les volumes publiés jusque-là, faute de documents ou bien faute de preuves de l'existence du culte, et sur lesquels on paraît désormais suffisamment renseigné.

5°. Table des préfaces, dissertations et traités séparés (p. 439-441). C'est la liste de Ghesquière, mise au point en tenant compte des volumes d'octobre.

6°. Une table des matières sur cet ensemble. Ce n'est autre chose que le *Syllabus* de Ghesquière avec quelques additions portant sur les volumes d'octobre.

Les tables de Rigollot, sans être parfaites, rendent de bons services, la table alphabétique surtout. A leur défaut on peut se servir des tables particulières de chaque volume. et à ce propos il sera utile de faire remarquer que la liste des saints traités se trouve en tête du volume, tandis que les *praetermissi* sont notés dans la table alphabétique finale.

Un dépouillement complet des *Acta sanctorum*, pour les saints du moyen âge jusqu'au seuil des temps modernes, se trouve dans la *Bibliotheca historica medii aevi* de Potthast (seconde édition en 1896) et dans le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* d'Ulysse Chevalier (seconde édition en 1905-1907). Une bibliographie spéciale au point de vue de l'histoire des croisades et de l'Orient latin a été dressée par M. Ch. Kohler : *Rerum et personarum quae in Actis sanctorum bollandistis et Analectis bollandianis obviae ad Orientem latinum spectant index analyticus*, dans la *Revue de l'Orient latin*, t. V (1897), p. 460-561. Au moyen de ces outils il n'est pas malaisé de se retrouver dans la collection. S'agit-il d'un saint très connu dont on sait la date, on le cherchera directement à son jour. La plupart du temps il sera plus commode de consulter les listes alphabétiques que nous venons de passer en revue. Si l'on désire sur les saints d'autres informations que celles qui sont fournies par les *Acta sanctorum*, il faudra recourir aux publications dont nous allons nous occuper maintenant.

b). ANALECTA BOLLANDIANA.

La revue trimestrielle, formant annuellement un volume de 640 pages, commença à paraître en 1882 sous ce titre : *Analecta Bollandiana ediderunt Carolus De Smedt, Gulielmus Van Hooff et Iosephus De Backer.* A ces noms s'adjoignit en 1886 celui de *Carolus Houze* (jusqu'en 1889) ; en 1888 celui de *Franciscus Van Ortroy* remplaçant le P. Van Hooff ; en 1889, celui de *Iosephus Van den Gheyn* (jusqu'en 1905);en 1892 celui de *Hippolytus Delehaye*; en 1893 celui de *Albertus Poncelet*, en 1905 celui de *Paulus Peeters*, en 1910 celui de *Carolus Van de Vorst.* Le nom du P. De Backer disparut de la couverture en 1903, celui du P. De Smedt en 1912, celui du P. Poncelet en 1913.

Le premier volume parut sans aucun supplément. A partir du second (1883), on commença à distribuer, dans chaque fascicule, quelques feuilles de divers ouvrages plus considérables qui prirent place, plus tard, dans la série des *Subsidia.* Ce sont les numéros 1, 4, 7, 9 de cette série.

Le *Bulletin des publications hagiographiques* fut commencé dans le tome X (1891) et fit partie désormais de chacun des numéros de la revue.

La publication du tome XXXIII, 1914, a été

interrompue par la guerre ; le numéro 4 qui complète cette année a paru au mois de décembre 1919. Les numéros de 1920 formeront le tome XXXVIII. Les volumes intermédiaires (XXXIV-XXXVII) sont en préparation.

Outre les textes inédits et les dissertations, les *Analecta* ont publié un certain nombre de travaux que l'on peut considérer comme des instruments destinés aux chercheurs et aux critiques. Les plus importants sont les catalogues de manuscrits hagiographiques. Ceux qui ont pris un développement trop considérable n'ont pas trouvé place dans la revue, et ont été publiés à part. Nous croyons rendre service en détaillant ceux qui ont paru dans les *Analecta.* D'abord, les catalogues de manuscrits latins.

Bruges, Bibliothèque communale X, 453.
Bruxelles, bibl. des bollandistes XXIV, 425.
Chartres, bibl. publique VIII, 86.
Douai, bibl. publique XX, 361.
Gand, bibl. de l'Université III,167; IV,157.
La Haye, bibl. Royale VI, 161.
La Haye, Musée Meerman-West. XXI,45.
Le Mans, bibl. publique XII, 43.
Liège bibl. de l'Université V, 313, 365.
Mons, bibl. communale IX, 263.
Mons, bibl. de M. A. Wins XII, 409.
Namur, bibl. communale I,485,609;II,130,279

Naples, bibl. Nationale et autres XXX, 137.
Rouen, bibl. publique XXIII, 129.
Turin, bibl. Nationale XXVIII, 47.
Vienne, bibl. privée de l'empereur XIV, 231.
Wurzbourg, bibl. de l'Université XXX, 408.

Il faut ajouter à la série des catalogues latins les travaux intitulés : *De Codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, XIV, 5; *De Magno Legendario Austriaco*, XVII, 24; *De Magno Legendario Bodecensi*, XXVII, 257.

Les catalogues de manuscrits grecs sont les suivants :

Escurial, bibliothèque XXVIII, 353.
Halki, couvent de la Vierge XX, 451.
Holkham, bibl. du duc de Leicester XXV, 451.
Leipzig, bibl. communale XX, 205.
Messine, bibl. de l'Université XXIII, 19.
Naples, bibl. Nationale XXI, 381.
Rome, bibl. Vaticane (suppl.) XXI, 5.
Rome, bibl. Barberine XIX, 81.
Rome, bibl. Chigi XVI, 297.
Venise, bibl. San Marco XXIV, 169.

Parmi les répertoires nous signalerons encore le catalogue des procès de canonisation conservés à la bibliothèque Nationale de Paris, par le comte de Bourmont, V, 147 ; l'*Index miraculorum beatae Mariae Virginis*, par le P. Poncelet, complément indispensable de la *Bibliotheca hagiographica latina*, XXI, 241 ; le dépouillement du légendier de Pierre Calo, par le même, XXIX, 5 ; le martyrologe de Rhaban Sliba, publié et annoté par le P. Peeters, XXVII, 129.

Une table des vingt premiers volumes des *Analecta* (1882-1901) a été publiée en 1904, et donnée en appendice aux tomes XXII et XXIII de la revue.

Les travaux les plus importants des *Analecta* ont été tirés à part. Nous ne pouvons donner la liste de ces extraits.

c). Subsidia hagiographica.

Cette série comprend divers ouvrages qui rentrent dans le programme des *Analecta*, mais dont les proportions dépassent le cadre d'une revue. Quelques-uns de ces ouvrages ont été distribués aux abonnés des *Analecta* en guise de supplément. D'autres sont entièrement indépendants. Voici les titres des ouvrages qui ont pris rang parmi les *Subsidia*.

1. *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxelles, 1886, 1889, 2 vol., 614 et 557 pp. Ce catalogue a été publié en appendice

aux tomes II à VIII des *Analecta Bollandiana*.

2. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxelles, 1889-1893, 4 vol., VIII-606, XV-646, 739 et 101 pp.

3. *De codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans, adiectis anecdotis*. Bruxelles, 1895, 587 pp.

Les 88 premières pages (description des manuscrits) ont paru aussi dans les *Analecta Bollandiana*, tome XIV.

3ª. *Anecdota ex codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*. Bruxelles, 1895, 496 pp.

Même contenu que le précédent, mais sans la description des manuscrits.

4. *Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours*, par le chanoine Ulysse CHEVALIER. Louvain, 1895, 1897, 1904, 4 vol., 601, 786, 639 et 400 pp.

A été publié en appendice aux tomes VIII à XVI, XIX à XXIII, XXVIII à XXXIII des *Analecta Bollandiana*. Le quatrième volume est en cours de publication. Les dernières feuilles seront distribuées avec le tome XXXIV des *Analecta*. Un volume de tables (environ 300 pages) sera distribué en feuilles avec les volumes XXXV-XXVII de la revue.

5. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Ediderunt HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI et Henricus OMONT. Paris, 1896, VIII-372 pp.

6. *Bibliotheca hagiographica latina* antiquae et mediae aetatis. Bruxelles, 1898-1901, XXXV-1387 pp.

L'ouvrage est divisé en deux volumes (A-I, K-Z). Le second volume se termine par un supplément des publications parues au cours de l'impression. Un nouveau supplément a été publié en 1911. C'est le n. 12 de la série des *Subsidia*.

7. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Ediderunt HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI et Pius FRANCHI DE'CAVALIERI. Bruxelles, 1899, VIII-324 pp.

A été publié en appendice aux tomes XVII et XVIII des *Analecta Bollandiana*.

Un supplément à ce catalogue a paru dans les *Analecta*; t. XXI, p. 5 et suiv. La bibliothèque Barberine ayant été incorporée à la Vaticane, il faut considérer comme un autre supplément le catalogue publié t. XIX, p. 81 et suiv.

8. *Bibliotheca hagiographica graeca* seu elenchus Vitarum sanctorum graece typis impressarum. Bruxelles, 1895, XII-143 pp.

8ª *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Accedit *Synopsis metaphrastica.* Bruxelles, 1909, XV-299 pp.

9. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxelles, 1909, 523 pp.

A été publié en appendice aux tomes XXIV-XXVIII des *Analecta Bollandiana.*

10. *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxelles, 1910, XXXIII-288 pp.

C'est le relevé des Vies de saints imprimées en arabe, en arménien, en copte, en éthiopien, en syriaque. L'ouvrage sera complété, dès que les circonstances le permettront, par liste des textes géorgiens. Voir plus haut, p. 228.

11. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxelles, 1910, VIII-595 pp.

12. *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Supplementi editio altera auctior. Bruxelles, 1911, VIII-355 pp.

Ce volume complète le n. 6, auquel il ajoute le relevé des textes parus de 1901 à 1911. Pour ne pas compliquer les recherches, le supplément publié en 1901 a été fondu dans celui-ci.

13. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Ediderunt C. VAN DE VORST et H. DELEHAYE. Bruxellis, 1913, VIII-412 pp.

Ce volume contient les catalogues de quarante et une bibliothèques d'Allemagne, d'Angleterre et d'Irlande, d'Autriche, de Belgique, de Hollande et des pays Scandinaves.

d). PUBLICATIONS DIVERSES.

La plupart des collaborateurs aux *Acta sanctorum* ont publié des travaux qui ne font partie d'aucune des catégories précédentes. Notre intention n'est pas de donner ici la bibliographie de tous les bollandistes. Nous nous contenterons de quelques ouvrages utiles à connaître et se rattachant par le sujet à l'œuvre principale.

1. *Acta S. Demetrii myrobletae gloriosi martyris* a Simeone Metaphraste graece scripta... ad graecum exemplar Medicaeeum bibliothecae christianissimi regis recensita et graeco-latine excusa. Antverpiae, 1635, in-4°, 16 pp.

C'est la première publication hagiographique de Bollandus, qui l'entreprit sans doute pour se faire la main.

2. *De tribus Dagobertis francorum regibus diatriba* GODEFRIDI HENSCHENII. Antverpiae, 1655, in-4°, 20-254-25 pp.

C'est le développement d'une dissertation parue dans les *Acta sanctorum*, April. t. III, p.I-XV.

3. *Brevis notitia Belgii ex Actis sanctorum ianuarii et februarii... excerpta digestaque per provincias.* Antverpiae, 1658, in-8°, 23 pp.

Brevis notitia Galliarum.... per episcopatus. Antverpiae, 1658. in-8°, 32 pp.

Brevis notitia Germaniae... per regiones. Antverpiae, 1658, in-8°, 32 pp.

Brevis notitia Hispaniae... per regiones. Antverpiae, 1658, in-8°, 16 pp.

Brevis notitia Italiae... per regiones. Antverpiae, 1658, in-8°, 40 pp.

Breves notitiae triplicis status ecclesiastici monastici et saecularis excerptae ex Actis sanctorum ianuarii februarii et martii. Antverpiae, 1668, in-8°, 98 pp.

Cet opuscule se termine par un exposé du but et de la marche de l'œuvre et d'une série de desiderata que l'on recommande à la bienveillance des lecteurs.

4. *Responsio Danielis Papebrochii ad Exhibitionem errorum per adm. R. P. Sebastianum a S. Paulo vulgatam a. 1693 Coloniae.* Antverpiae, ex typographia Henrici Thieullier, 1696, in-4°, 318 pp. et index.

Une seconde édition, parue la même année, ajoute à ce titre: *Pars prima ad XII priores*

articulos. Editio 2ª ab auctore recognita et nonnihil aucta. Antverpiae, apud viduam Henrici Thieullier; 1696, in-4°, 352 pp. et index.

5. *Responsio Danielis Papebrochii ad Exhibitionem errorum... Pars secunda ad posteriores XII articulos cum articulo XXV de Post-notatis.* Antverpiae, apud viduam Henrici Thieullier, 1697, in-4°, 553 pp. et index.

Ces deux réponses, provoquées par l'ouvrage dont il a été question plus haut (p. 127). ont été réimprimées dans le recueil suivant.

6. *Acta sanctorum Bollandiana apologeticis libris in unum volumen nunc primum contractis vindicata.* Antverpiae, apud Albertum Van der Plassche, 1755, in-fol.

Malgré l'indication du titre, le volume n'a pas été imprimé à Anvers, mais en Italie, sans doute à Venise.

C'est un recueil des différents opuscules qu'ont fait naître les controverses avec les Carmes et avec les Dominicains. Les *vindiciae* du P. Cuperus à propos de l'apostolat de S. Jacques en Espagne y ont également trouvé place [1].

---

1. A titre de curiosité nous signalons ici un opuscule sur lequel figure le nom de Papebroch, et qui semble avoir échappé aux bibliographes.

Memorie scritte de mano propria di Carlo secondo re

7. *Annales Antverpienses ab urbe condita ad annum MDCC*, auctore DANIELE PAPEBROCHIO. Ediderunt F. H. MERTENS et E. BUSCHMANN. Antverpiae, 1845-1848, 5 vol. in-8°.

Comme l'explique Papebroch dans sa préface, cet important ouvrage est sorti du commentaire sur S. Norbert, apôtre d'Anvers, au t. I de juin. Les recherches entreprises pour le compléter par une courte histoire de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, une des fondations du saint, avaient amené l'auteur à remuer une foule de documents sur l'histoire locale, dont on n'avait jusque-là tiré aucun parti. Il étendit ses recherches et finit par se trouver en possession des éléments nécessaires pour écrire, sous forme d'annales, comme on aimait à le faire alors, l'histoire de sa ville natale. Ce travail très considérable, interrompu par sa cécité, l'occupa durant les dernières années de sa vie. Il en avait commencé l'impression, et l'on a conservé quel-

d'Inghilterra stampate e pubblicate in Londra in lingua inglese, e dopo tradotte in Franzese ed inviate a Firenze dall'ottimo e dottissimo padre Daniello Papebrochio della compagnia di Gesu ed ora tradotta in lingua italiana dal P. D. I. L. M. C. In Firenze, per Antonmaria Albizzini dirimpetto alle scale di Badia. Con licenza de' superiori, 1686, in-4°, 8 pp.

ques épreuves corrigées de sa main. Deux savants anversois ont tenu à honneur de ne pas laisser inédit un ouvrage de cette importance dû à leur illustre compatriote. Malheureusement, le manuscrit de Papebroch conservé à la bibliothèque Royale de Bruxelles est incomplet, et l'on n'a pas réussi jusqu'ici à retrouver la trace des parties manquantes.

8. *Réponse de l'Ancien des Bollandistes*, CORNEILLE DE BYE, *au mémoire de M. Des Roches touchant le testament de S. Remi inséré au deuxième tome des nouveaux mémoires de l'Académie Impériale et Royale des Sciences et Belles-Lettres établie à Bruxelles, donnés au jour cette année 1780.* Bruxelles, in-8°, 50 pp.

8ª. *Réplique de l'Ancien des Bollandistes*, CORNEILLE DE BYE, *à la lettre de Monsieur Des Roches, secrétaire de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, écrite au sujet de la Réponse du premier au mémoire de ce dernier sur le testament de S. Remi.* Bruxelles, 1781, in-8°, 119 pp.

Au tome I d'octobre, le P. Suyskens s'était prononcé contre l'authenticité du testament de S. Remi. Des Roches avait pris la défense de cette pièce apocryphe. C'est pour réfuter son mémoire et la lettre provoquée, en 1780, par la *Réponse*, que le P. De Bye prit la plume.

9. *Acta sanctorum Belgii... collegit* J. GHESQUIÈRE. T.I. Bruxelles, 1782, in-4°. Comprend les Vies des saints depuis les origines jusqu'en 531.

T. II. Bruxelles, 1784. Depuis la mort de S. Remi jusqu'en 654.

T. III. Bruxelles, 1785. Depuis la mort de S. Bavon jusqu'en 671. Ce volume et les trois suivants en collaboration avec le P. Corneille Smet.

T. IV. Bruxelles, 1787. De 671 à 693.

T. V. Bruxelles, 1789. De 693 à 709.

T. VI. Tongerloo, 1794. En collaboration avec le chanoine Isfride Thijs, prémontré.

Deux nouveaux volumes, œuvre posthume du P. Alb. Poncelet, allaient être mis sous presse lorsque la guerre éclata. Ils seront publiés et continués par le P. H. Moretus.

10. *De prosecutione operis Bollandiani quod Acta sanctorum inscribitur.* [Bruxellis] 1838, in-8°, 60 pp.

C'est le programme des nouveaux bollandistes, terminé par la liste des saints à traiter dans les volumes suivants des *Acta sanctorum.*

11. *Vie de Charles-le-Bon,* dissertation du Dr Wegener, traduite du danois par un bollandiste (= le P. VAN HECKE). S. a., in-4°, 192 pp.

Ce volume fait partie des publications de la Société d'Émulation de Bruges.

12. *Vita venerabilis servi Dei Ioannis Berchmans e Soc. Iesu italice scripta a P. Virgilio Cepari, latine reddita a P. Hermanno Hugone.* Editio tertia recognita et emendata cui ampla appendix accessit. Lovanii, 1853, in-8°, 392 pp.

Les nombreuses notes et les appendices sont du P. Ed. Carpentier.

13. *De phialis rubricatis quibus martyrum Romanorum sepulchra dignosci dicuntur observationes* V. D(e) B(uck). Bruxelles, 1855, in-8°, 263 pp.

Tiré à petit nombre, ce livre n'a jamais été mis dans le commerce.

14. V. DE BUCK, *Essai historique sur le bienheureux André Bobola,* 3e édition. Bruxelles, 1856, in-8°, 70 pp.

15. <V. DE BUCK.> *Couronnes des saints et en particulier de la sainte Vierge.* Lettre adressée au directeur des *Précis historiques.* Bruxelles, 1860, 20 pp.

16. V. DE BUCK, *Les saints martyrs japonais de la compagnie de Jésus Paul Miki, Jean de Soan de Goto et Jacques Kisai.* Bruxelles, 1863, in-8°, 16 pp.

17. V. DE BUCK, *Le bienheureux Jean de Gand dit l'ermite de Saint-Claude, précurseur de Jeanne d'Arc.* Bruxelles, 1862, in-8°, 40 pp.

18. V. DE BUCK, *L'archéologie irlandaise au*

couvent de Saint-Antoine-de-Padoue à Louvain. Paris, 1869, in-8°, 118 pp.

19. V. d'A. (V. De Buck) *Sainte Ermelinde, patrone de Meldert en Brabant.* Bruxelles, in-8°, 11 pp.

20. *Les martyrs d'Audenarde,* documents officiels publiés par V. D(e) B(uck). Louvain, 1870, in-8°, 29 pp.

Le même auteur a publié un grand nombre d'autres opuscules et articles, la plupart de ceux-ci dans les *Précis historiques* de Bruxelles et dans les *Études religieuses* de Paris. Les articles sont souvent signés X. Y. Z., ou Y. Z.

21. V. De Buck, *Recherches sur les calendriers ecclésiastiques.* Bruxelles, 1877, in-8°, 37 pp.

22. *Le martyrologe Romain actuel,* dans De Backer, *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus,* t. III, col. 368-386. L'article, suivi d'une bibliographie complétée par le P. De Buck est du P. J. Matagne.

23. C. De Smedt, *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam critice tractandam.* Gandavi, 1876, in-8°, x-533 pp.

23ª. C. De Smedt, *Dissertationes selectae in primam aetatem historiae ecclesiasticae.* Gandavi, 1876, in-8°, vii-326-100 pp.

Ce sont les deux premiers volumes du cours d'histoire ecclésiastique professé par le P. De Smedt au scolasticat de Louvain. Du troisième volume ont été imprimées environ 250 pages. Il n'a pas été achevé, et le reste du cours n'existe qu'en autographie.

24. C. De Smedt, *Principes de la critique historique.* Liège, 1883, in-8°, 292 pp.

Les premiers chapitres avaient paru en 1869 et 1870 dans les *Études religieuses* de Paris. Réunis en volume et complétés, ils formèrent un petit traité qui eut un grand succès. Bien que tiré à grand nombre, l'ouvrage fut épuisé en peu d'années, et on en réclamait une nouvelle édition. Le P. De Smedt, persuadé que certaines parties de son livre avaient vieilli ou avaient perdu leur actualité, ne voulait pas le réimprimer sans de notables retouches. Il s'était décidé, les derniers mois de sa vie, à le remanier. Malheureusement, ses forces le trahirent, et la revision ne put être menée à bonne fin.

25. *Acta sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi* nunc primum integre edita opera Caroli De Smedt et Iosephi De Backer hagiographorum Bollandianorum, auctore et sumptus largiente Joanne Patricio Marchione Bothae. Edinburgi et Londinii, 1888, in-4°, iv-975 pp.

Ce recueil n'est pas une édition, au sens technique, des Vies des saints irlandais, mais

couvent de Saint-Antoine-de-Padoue à Louvain. Paris, 1869, in-8°, 118 pp.

19. V. d'A. (V. De Buck) *Sainte Ermelinde, patrone de Meldert en Brabant*. Bruxelles, in-8°, 11 pp.

20. *Les martyrs d'Audenarde*, documents officiels publiés par V. D(e) B(uck). Louvain, 1870, in-8°, 29 pp.

Le même auteur a publié un grand nombre d'autres opuscules et articles, la plupart de ceux-ci dans les *Précis historiques* de Bruxelles et dans les *Études religieuses* de Paris. Les articles sont souvent signés X. Y. Z., ou Y. Z.

21. V. De Buck, *Recherches sur les calendriers ecclésiastiques*. Bruxelles, 1877, in-8°, 37 pp.

22. *Le martyrologe Romain actuel*, dans De Backer, *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, t. III, col. 368-386. L'article, suivi d'une bibliographie complétée par le P. De Buck est du P. J. Matagne.

23. C. De Smedt, *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam critice tractandam*. Gandavi, 1876, in-8°, x-533 pp.

23ª. C. De Smedt, *Dissertationes selectae in primam aetatem historiae ecclesiasticae*. Gandavi, 1876, in-8°, vii-326-100 pp.

Ce sont les deux premiers volumes du cours d'histoire ecclésiastique professé par le P. De Smedt au scolasticat de Louvain. Du troisième volume ont été imprimées environ 250 pages. Il n'a pas été achevé, et le reste du cours n'existe qu'en autographie.

24. C. De Smedt, *Principes de la critique historique*. Liège, 1883, in-8°, 292 pp.

Les premiers chapitres avaient paru en 1869 et 1870 dans les *Études religieuses* de Paris. Réunis en volume et complétés, ils formèrent un petit traité qui eut un grand succès. Bien que tiré à grand nombre, l'ouvrage fut épuisé en peu d'années, et on en réclamait une nouvelle édition. Le P. De Smedt, persuadé que certaines parties de son livre avaient vieilli ou avaient perdu leur actualité, ne voulait pas le réimprimer sans de notables retouches. Il s'était décidé, les derniers mois de sa vie, à le remanier. Malheureusement, ses forces le trahirent, et la revision ne put être menée à bonne fin.

25. *Acta sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi* nunc primum integre edita opera Caroli De Smedt et Iosephi De Backer hagiographorum Bollandianorum, auctore et sumptus largiente Joanne Patricio Marchione Bothae. Edinburgi et Londinii, 1888, in-4°, iv-975 pp.

Ce recueil n'est pas une édition, au sens technique, des Vies des saints irlandais, mais

une reproduction d'un manuscrit important, ayant appartenu autrefois au collège Irlandais de Salamanque, puis au musée Bollandien, où il portait la cote P. ms. 11. Il est actuellement conservé à la bibliothèque Royale de Bruxelles, n. 7672-74. Se mettant au point de vue de la philologie celtique, qui n'avait pas été celui des éditeurs, M. H. Zimmer a publié sur le volume, dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, mars 1901, un article critique dont les exagérations ont été relevées par un autre spécialiste, M. d'Arbois de Jubainville, dans la *Revue celtique*, t. XII, p. 393-97. Nous possédons désormais dans les *Vitae sanctorum Hiberniae* de M. Ch. Plummer (Oxford, 1910) une édition des Vies des saints d'Irlande telle qu'on pouvait la souhaiter. Les *Acta* n'ont pas pour cela perdu tout intérêt. On y trouve des recensions de plus d'une Vie que M. Plummer n'a pas cru devoir publier intégralement, plus certains textes qui ne se rapportent pas à l'Irlande et qu'on chercherait en vain ailleurs.

26. C. De Smedt, *L'organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle.* Paris, 1891, in-8°, 37 pp.

Paru dans la *Revue des questions historiques*, octobre, 1891.

27. *Une leçon d'honnêteté scientifique donnée aux bollandistes.* Réponse à M. Wagener par

un bollandiste [J. Van den Gheyn]. Bruxelles, 1892, in-8°, 7 pp. Extrait de la *Revue Générale.*

27^a^. *Une défense malheureuse.* Réponse à M. Pirenne par un bollandiste [C. De Smedt]. Bruxelles, 1892, in-8°, 20 pp.

Dans son édition de l'*Histoire du meurtre de Charles-le-Bon* (1891), M. Pirenne avait émis, à propos de quelques parties du texte qui ne figuraient pas dans les manuscrits utilisés par les bollandistes, au tome I de mars, p. 179, l'opinion que ceux-ci se seraient fait scrupule de les insérer dans leur édition, parce qu'elles renfermaient des attaques très violentes, disait-il, contre le clergé. L'auteur avait énoncé cette conjecture sans arrière-pensée, et l'on n'aurait guère songé à la discuter, s'il ne s'était trouvé quelqu'un pour l'exploiter contre les *Acta sanctorum.* M. Wagener, en présentant à l'Académie de Belgique l'ouvrage de M. Pirenne, avait lourdement appuyé sur cette prétendue découverte, et en avait pris texte pour faire aux bollandistes, sur un ton de pédagogue, une leçon de probité scientifique, dont il n'avait pas même pris la peine de vérifier le bien-fondé. Pareille incartade, qui visait à discréditer l'œuvre bollandienne aux yeux du public, et à laquelle la presse

quotidienne avait fait écho, ne pouvait demeurer sans réponse. La réponse parut dans la *Revue générale*. M. Wagener ne répliqua point. Mais M. Pirenne, qui ne laissait pas d'être un peu atteint dans cette polémique, usa du droit que la loi lui conférait *(Revue générale*, mars 1892). Son plaidoyer provoqua la brochure du P. De Smedt qui mit fin au débat.

28. H. DELEHAYE, *La vie de saint Paul le jeune († 956) et la chronologie de Métaphraste*. Paris, 1893, in -8°, 39 pp.

A paru dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1893.

29. *Vita S. Stanislai Kostka auctore Stanislao Varsevitio*. Ediderunt HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI, Bruxellis, 1895, in-8°, 31 pp.

Cette plaquette, tirée à cent exemplaires, rentre dans la catégorie des publications que les Italiens appellent « Per le nozze ». Elle fut éditée à l'occasion d'une fête de famille.

30. H. DELEHAYE, *Les Stylites* Bruxelles, 1895, in-8°, 42 pp.

A paru dans le *Compte rendu du 3e Congrès des savants catholiques*.

31. C. DE SMEDT, *Mgr J.-B. Victor Kinet et les origines de la congrégation des Sœurs de la Providence et de l'Immaculée Conception*. Namur, 1899, in-8°, VI-583 pp.

32. H. DELEHAYE, *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel*, Bruxelles, 1899, 45 pp.

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*.

33. H. DELEHAYE, *Saint Cassiodore*. Paris, 1902, in-8°, 10 pp.

Extrait des *Mélanges Paul Fabre*.

34. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*. Bruxelles, 1905, in-8°, XI-264 pp.

Les premiers chapitres avaient paru dans la *Revue des questions historiques*, 1905.

Deuxième édition, 1906, avec un petit nombre d'additions sans importance.

Traduction italienne par Mgr Faraoni, Florence, 1906, avec un appendice extrait du mémoire de W. Meyer, *Die Legende des hl. Albanus*. La seconde édition de la traduction italienne, Florence, 1910, a été revue par l'auteur et a subi quelques retouches. L'appendice de l'édition précédente a été remplacé par un chapitre complémentaire sur les martyrologes ; une table alphabétique a été ajoutée.

Traduction anglaise par Mrs. V. M. Crawford, sous le titre de *The legends of the Saints*, Londres, 1907, avec une table alphabétique.

Traduction allemande par E. A. Stückelberg, Kempten, 1907.

35. H. DELEHAYE, *Les versions grecques des Actes*

des martyrs persans sous Sapor II. Paris [1905], in-4°, 160 pp.

Fait partie de la *Patrologia Orientalis* de M. Graffin et Nau, t. II.

36. H. DELEHAYE, *La Translatio S. Mercurii Beneventum.* Liége, 1908, in-8°, 8 pp.

Extrait des *Mélanges Godefroid Kurth.*

37. H. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires.* Paris, 1909, in-8°, IX-271 pp.

Publié sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

38. P. PEETERS, *Saint Barlaam du Mont Casius.* Beyrouth, 1909.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale* de Beyrouth, t. III, p. 805-813.

39. A. PONCELET, *La Vie latine de saint Grégoire le thaumaturge.* Paris, 1910, in-8°, 28 pp.

A paru dans les *Recherches de science religieuse*, 1910, n. 2.

40. P. PEETERS, *Histoire de Joseph le Charpentier*, rédactions copte et arabe, traduites et annotées. Paris, 1911.

Fait partie de l'édition des *Évangiles apocryphes*, t. I, dans la collection des *Textes et documents* de H. Hemmer et P. Lejay.

40ª. P. PEETERS. *L'évangile de l'Enfance*, rédactions syriaques, arabe et arméniennes traduites et annotées. Paris, 1914, LIX-330 pp.

Forme le tome II des *Évangiles apocryphes.*

41. P. PEETERS, *La passion arménienne de saint Serge le Stratélate.* Wien, 1911, in-4°, 7 pp.

Fait partie du recueil arménien *Huschardzan*, publié à l'occasion du centenaire des Méchitaristes à Vienne, p. 186-192.

42. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs.* Bruxelles, 1912, in-8°, VIII-503 pp.

43. H. DELEHAYE, *Monumenta Latrensia hagiographica.*

Fait partie de la publication entreprise par les musées de Berlin sous le titre de *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899.* Band III. 1. *Der Latmos.* Berlin, 1913, in-4°, p. 97-176. Outre quelques pièces de moindre importance, la partie hagiographique comprend une nouvelle recension des Vies grecques de S. Paul le jeune et de S. Nicéphore de Milet, ainsi qu'une *Laudatio* inédite de S. Paul.

44. H. DELEHAYE, *La légende de saint Eustache.* Extrait du *Bulletin de la classe des Lettres* de l'Académie de Belgique, avril 1919, in-8°, 36 pp.

45. H. DELEHAYE, *Une inscription de Fortunat sur S. Martin* (1, 5). Liége, 1919, in-8°, 8 pp.

Extrait des *Mélanges de Borman.*

e). Publications pseudo-bollandiennes.

Il paraît nécessaire de signaler ici trois ouvrages que leur titre a l'air de rattacher aux *Acta sanctorum*, mais auxquels les bollandistes sont entièrement étrangers. Ils tiennent d'autant plus à mettre en garde contre une étiquette mensongère, que ces entreprises de librairie se distinguent par un manque absolu de critique et peuvent tromper un lecteur non averti.

1° *Les Petits Bollandistes, Vies des saints de l'ancien et du nouveau Testament d'après le Père Giry, les grands Bollandistes, Surius, Ribadeneira, Godescard, Baillet, les hagiologies et les propres de chaque diocèse*, par Mgr Paul Guérin. Septième édition, Paris, 1888, 17 vol. in-8°.

Supplément aux Vies des saints et spécialement aux Petits Bollandistes d'après les documents hagiographiques les plus authentiques et les plus récents, par dom Paul Piolin. Paris, s. a., 3 vol. in-8°.

Le titre de l'ouvrage de Mgr Guérin montre assez dans quel esprit il a été conçu. C'est une compilation faite sans discernement, avec le seul souci de grouper autour des notices des saints de chaque jour des détails intéressants sur leur culte. On y découvre parfois un renseignement utile dont on pourra se servir, après l'avoir contrôlé. Quant au Supplément, on sait que son auteur, dom Piolin, ne brillait point par l'esprit critique. Il avait pris, dans les ouvrages les plus divers, des notes sur tous les saints du calendrier. Elles ont été versées dans les trois volumes supplémentaires, qui devront être consultés avec les mêmes précautions que l'ouvrage principal.

2° *Les Actes des saints d'après les Bollandistes, Mabillon et les plus récents hagiographes*, traduits et publiés pour la première fois en français par une Société d'ecclésiastiques sous la direction de MM. J. Carnandet et J. Fèvre. Lyon, 1865-1868, 8 vol. in-4°.

Les quatre premiers volumes renferment des préfaces et des introductions générales avec les biographies des bollandistes, le martyrologe Romain, le martyrologe d'Usuard de Du Sollier etc. Les quatre volumes suivants contiennent les Actes des saints de janvier, du 1 au 11, précédés de la préface de Bollandus.

On se demande à quel besoin pouvait bien répondre cette publication, qui était calculée à 80 volumes in-4°. Hâtivement exé-

cutée. elle eut le succès qu'elle méritait, et ne dépassa pas le huitième volume.

3° *Supplément aux Acta sanctorum pour des Vies de l'époque mérovingienne*, par l'abbé C. NARBEY. Paris, 1899 et suiv., 3 vol. in-fol. (en cours de publication).

Nous pouvons difficilement reconnaître ce recueil comme un complément des *Acta sanctorum*. Il n'est destiné à en combler aucune lacune déterminée, et les principes qui ont guidé son auteur sont singulièrement déroutants. On sait que les textes abrégés qui se rencontrent dans les bréviaires, leçons historiques, hymnes, répons, sont souvent plus sobres et renferment moins d'éléments légendaires que les textes anciens dont ils dérivent. Narbey, sur cette bonne impression les déclare primitifs, sans avoir l'air de se rappeler comment les bréviaires ont été composés et à quelle époque. L'ouvrage répond d'ailleurs si mal à son titre, qu'on peut feuilleter tout le premier volume et une bonne partie du second sans rencontrer un seul saint mérovingien.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
CHAPITRE PREMIER. L'œuvre . . 7
CHAPITRE DEUXIÈME. Les ouvriers . 23
CHAPITRE TROISIÈME. Les matériaux . 55
CHAPITRE QUATRIÈME. L'élaboration . 88
CHAPITRE CINQUIÈME. L'épreuve . . 120
CHAPITRE SIXIÈME. La ruine . . 162
CHAPITRE SEPTIÈME. La restauration . 183
CHAPITRE HUITIÈME. La réorganisation 215
CHAPITRE NEUVIÈME. Guide bibliographique 245
a) *Acta sanctorum* . . 246
1. Édition originale . . 246
2. Édition de Venise . . 251
3. Édition de Paris . . 253
b) *Analecta Bollandiana* . . 258
c) *Subsidia hagiographica* . . 261
d) Publications diverses . . 265
e) Publications pseudo-bollandiennes 280

IMPRIMATUR

Mechliniae, 6 Decembris 1919

J. Thys, Can., libr. Cens.

MAR 17 1921

932.5 D37v

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Analecta Bollandiana. Revue trimestrielle paraissant depuis 1882.

Prix d'abonnement : pour la Belgique 18 fr. ; pour les pays de l'Union Postale 20 fr.

—

Les Origines du culte des Martyrs, par H. DELEHAYE, S. I. – Bruxelles, 1912, in-8°, VII-504 pp. 9,00 fr.

Majoration comprise.

COLUMBIA UNIVERSITY
0032189885